



CANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MEUSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

N° 94

JANVIER 1912 (1)

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

A BAS PERRAULT !



CH. PERRAULT

J'ai arraché ce matin avec colère des mains de mon jeune fils les *Contes des Fées*.

Je veux bien que les compositions de *Ma Mère l'Oie*, en collaboration avec Charles Perrault, soient très divertissantes et d'une fine

originalité, mais je nie qu'elles aient été écrites particulièrement pour l'enfance.

Dans tous les cas, je ne vois pas quels profits ces petits êtres peuvent tirer de la lecture ou de l'audition de ces scènes de meurtre et d'effroi. On ne trouve que massacres, cadavres, mares de sang, dans les *Contes des Fées*.

Vous souriez, vous, hommes mûrs, de l'ogre du *Petit Poucet*, mais les enfants sont loin d'en sourire, eux. Ils se serrent

avec effroi contre leur bonne, au récit que cette sotte leur en fait.

Cette odeur de chair fraîche, ces régals d'anthropophages, ce contelas sans cesse levé, ces filles égorgées silencieusement dans la nuit, toutes ces drôleries, sont de nature à agir trop fortement sur les imaginations naissantes.

Mes premières convulsions datent du *Chaperon rouge* ; cette grand-mère étranglée et jetée dans la ruelle, ce loup s'affublant de sa cornette et s'installant à sa place, hideux, les dents souillées, les pattes velues ; cette enfant dévorée, — c'en était assez pour déterminer dans tout mon être un ébranlement dont je fus assez longtemps à me remettre.

Un autre cauchemar encore, c'est *Barbe-Bleue*.

Une création immonde ! L'incarnation de la luxure et de la férocité ! Sept femmes assassinées stupidement ! Sept cadavres pendus dans un cabinet ! Du sang à une clef,

Affirmer au Corps Médical Français qu'un simple produit pharmaceutique remplace la **VIANDE CRUE**, le **JUS DE VIANDE**, etc. !!!!

comme à la main de lady Macbeth ! Toujours du sang. Ces aimables contes ne sortent pas de là. Une pauvre créature traînée par les cheveux et rampant dans l'escalier d'une tour sous l'éclair d'un fer nu. Voilà les tissus d'horreur que l'on rencontre inévitablement à côté de tous les berceaux.

Que voulez-vous ? Il est convenu depuis plus de deux siècles que les contes de Perrault ne sont qu'un recueil d'innocentes affabulations. Quelques autres de ces contes, je le reconnais, font moins frémir, mais ils remplacent l'atrocité par l'immoralité.

De ce nombre est le conte de *Peau d'Ane*, dont le point de départ est l'amour monstrueux d'un père pour sa fille.

Consultez le texte :

« Malheureusement le roi s'avisa de trouver que l'infante, sa fille, était non seulement belle et bien faite à ravir, mais qu'elle surpassait encore la reine, sa mère, en esprit et en agrément. Sa jeunesse, l'agréable fraîcheur de son beau teint, enflammèrent le roi d'un feu si violent, qu'il ne put le cacher à l'infante, et lui dit qu'il avait résolu de l'épouser. »

Voilà qui est du joli !

Je sais bien que le conteur s'irrite et qu'il se hâte d'ajouter que « la jeune princesse, remplie de vertu et de pudeur, pensa s'évanouir à cette horrible proposition. »

Mais la proposition n'en demeure pas moins formulée, et l'enfant qui en a reçu l'impression reste convaincu qu'il y a des pères qui peuvent songer à épouser leurs filles.

C'était un horizon qu'aurait dû laisser clos Charles Perrault, par tous les motifs, par toutes les considérations, à tous les

points de vue, même à celui de la poésie qui paraît avoir été son seul guide.

Le sentiment religieux est également attaqué dans *Peau d'Ane* : « Le roi qui s'était mis en tête ce bizarre projet (bizarre est doux), avait consulté un vieux Druide pour mettre la conscience de la jeune princesse en repos. Ce druide, moins religieux qu'ambitieux, sacrifia à l'honneur d'être le confident d'un grand roi l'intérêt de l'innocence et de la vertu et s'insinua avec tant d'adresse dans l'esprit du roi, lui adoucit tellement le crime qu'il allait commettre, qu'il lui persuada même que c'était *avore pie* que d'épouser sa fille. »

Encore une fois, j'essayerai d'éloigner des yeux de mes enfants les *Contes des Fées* jusqu'à l'âge de raison.

A cet âge là, ils rendront hommage sans doute, comme moi, à la poésie qui est répandue sur la narration de *Peau d'Ane*. Comme moi, ils souriront aux trois robes couleur du temps, couleur de la lune et couleur du soleil.

Comme moi, peut-être aussi, ils s'étonneront du conseil de la marraine à l'infante : « Que faites-vous, ma fille, dit-elle, voyant la princesse déchirant ses cheveux, mcurtrissant ses belles joues : voici le moment le plus heureux de votre vie. Enveloppez-vous de cette peau, sortez de ce palais, et allez tant que terre pourra vous porter ; lorsqu'on sacrifie tout à la vertu, les dieux savent vous en récompenser. »

A la bonne heure !

Mais cessons cependant de nous extasier et de nous attendrir sur la prétendue innocence des *Contes des Fées* de Perrault.

Charles MONSELET.



ÉGYPTE. - Meules à kouskous.

IL Y A QUATRE SORTES DE SPÉCIALITÉS
A BASE DE VIANDE CRUE :

1^o Suc de Viande de Bœuf avec mélange de Sang.

Le Sang coûte 150 fois moins cher que la Viande et n'en a pas les propriétés.

2^o Suc de Viande de Cheval.

A poids égal, le prix d'un Cheval jeune et sain est double de celui d'un Bœuf. — Quelle sorte de Chevaux utilise-t-on pour ces Préparations ? ?

3^o Suc de Viande de Bœuf NON concentré.

Le Suc de Viande contient environ 85 % d'eau.

4^o PUR Suc de Viande de Bœuf CONCENTRÉ

dans le Vide et à Froid, sans addition ni aucun mélange de sang, ni de médicaments.

SEULE La CARNINE LEFRANCO appartient à cette dernière sorte.



Le Docteur VARIOT

LE LANGAGE ET LES FORMULES DE POLITESSE EN CHINE

En ce moment où l'attention est portée sur l'Extrême-Orient, il nous paraît curieux de donner un aperçu sur certains détails de la vie chinoise, écrits par un jeune lettré Chinois, M. Seïé Tou-Fa, mandarin de 5^e classe, préfet de 2^e classe, qui, en ce moment à Paris, étudie le droit et prépare des examens de médecine.

Nous respectons son style, qui est d'une tournure originale et vraiment étonnante chez un étranger.

Au grand honneur des Chinois, leur langage est empreint d'une politesse extrême. Il en découle une force morale très grande.

A part les déclassés, depuis les plus pauvres jusqu'au plus riche, du coolie au plus haut fonctionnaire, et mieux, chez les enfants, le Chinois connaît toutes les formules de la politesse et les manières de se présenter et de se tenir en société. Un ouvrier quelconque pourra demain être mandarin et tenir son rang comme s'il avait été élevé dans ce milieu.

Dès son jeune âge, dans sa famille, à l'école, on apprend au Chinois tous les principes d'urbanité qui sont décrits dans le « Li-Ki » et autres livres classiques de l'enseignement chinois.

Dans la société, j'entends, par société, la collectivité d'individus quelconques et de toutes classes, si je puis employer cette expression, et non ce que l'on conçoit en France par « le monde » ; le Chinois doit, malgré lui, être poli, la langue, les termes qu'il emploie l'y contraignent.

J'aborde de suite le sujet le plus intéres-

sant : les formules et les expressions employées.

Pour comprendre ces expressions, il faut connaître le principe chinois, que l'on doit toujours être modeste, passer pour humble et respecter la vieillesse ainsi que les grades.

En Chine, on ne se tutoie pas, sauf entre bons amis : dans ce cas, on emploie le mot « ni, ou ninn » ; c'est le « you » des Anglais, ce qui évite déjà beaucoup les injures et les grossièretés.

En parlant de soi, on se placera toujours dans un rang inférieur ; ainsi lorsqu'on s'adresse à quelqu'un de son âge ou à peu près, on l'appelle : « Mon frère aîné », en commençant ainsi : « Votre frère eadet vous dit ». Si c'est un lettré : « Maître ou professeur » et on est vis-à-vis de lui : « Son très humble élève », ou « Celui qui suit vos préceptes ».

Lorsqu'on s'aborde pour la première fois, il est de règle de demander à la personne à qui on s'adresse : « Votre illustre nom ? » « Votre très appréciée prénom ? » « Quelle ville a l'honneur de vous posséder ? » et on répond : « Mon très petit, très humble nom est X... » « J'appartiens à la pauvre ville de XX... », etc. Vis-à-vis des vieillards, la politesse redouble ; les hommes, en Chine, étant tous frères, on les appellera : « Grand-père », « Grand noble vieillard », « Illustre tête blanche ». En retour, lui vous dira : « Mon fils », « Mon très gentil fils », etc.

Ces expressions, ces manières de causer, de s'aborder, se pratiquent dans tous les milieux sans exception, entre coolies, entre lettrés, fonctionnaires, etc. Voilà pourquoi la politesse des Chinois est légendaire.

SEÏÉ TOU-FA.

TOUTES MALADIES RÉSULTANT D'UN
AFFAIBLISSEMENT DE
L'ORGANISME

Carnine Lefrancq

1 à 6 cuillerées
à bouche par jour dans un liquide
quelconque (bouillon excepté) FROID ou TIÈDE

ANÉMIE - CHLOROSE - NEURASTHÉNIE
:: TUBERCULOSE - CONVALESCENCES ::
:: ANOREXIE - DÉBILITÉ - FAIBLESSE ::
MALADIES de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN

DÉPÔT GÉNÉRAL :

ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis - PARIS

ILES
CÉLÈBES

MACASSAR



Famille Chinoise en costume de fête.

Les
VOSGESAffluent
de la Meurthe

« MON CŒUR MIS A NU »

Quelque part dans ses *Marginalia*, Edgar Poë promet l'immortalité, la gloire impérissable à celui qui voudrait simplement écrire et publier un petit livre intitulé : *Mon cœur mis à nu*, — mais tenant rigoureusement toutes les promesses de ce titre!... Et il ajoute : « Aucun homme n'osera jamais l'écrire; aucun homme ne saurait l'écrire, même s'il l'osait. Le papier se recroquevillerait et se consumerait à chaque attouchement de sa plume de feu! »

Un homme qu'éblouissaient le génie et l'autorité d'Edgar Poë, essaya de s'atteler à cette terrible tâche. Il n'en vint pas à bout; l'œuvre resta à l'état d'ébauche. Cependant cet oiseau n'était pas un homme ordinaire, puisque c'était Charles Beaudelaire, l'immense rêveur des *Fleurs du Mal*.

Jean RICHPIN.

La liberté enfante l'anarchie, l'anarchie conduit au despotisme et le despotisme ramène à la liberté. Tel est le cercle vicieux dans lequel tournera toujours le monde moral. Quand l'homme croit avoir perfectionné, il n'a fait que déplacer les choses. BALZAC.

Si tu dis que le lion est un âne, va donc lui mettre un licol. (Proverbe arabe).

PRÉFÉRENCES

On aime tout bien davantage,
Lorsqu'on peut dire : « C'est à moi. »
On aime bien mieux son village
Que la capitale du roi;

Son bateau, sur le flot qu'il rase,
Que le vaisseau d'un amiral;
Sa petite fleur dans un vase,
Que la serre d'un parc royal.

On aime mieux, quoiqu'on le gronde,
Son vieux chien, ployant les jarrets,
Que la biche élégante et blonde,
Qui vole au milieu des forêts.

On aime mieux l'image sainte
De sa mère, en un vieux pastel,
Que la plus belle toile peinte
Par le Guide ou par Raphaël.

On aime mieux qu'un grand cortège
L'ami qui suit notre malheur.
Mieux sa couronne de collège
Qu'un diadème d'empereur.

RESSÉGUIER.

DÉCRET ORDONNANT

LA QUADRATURE DU MOUCHOIR

Janvier ramène un curieux anniversaire, celui de la « quadrature » du mouchoir de poche.

Jusqu'au XVIII^e siècle, le mouchoir affecta toutes les formes les plus variées, rond, triangulaire, etc. Un jour, à Trianon, Marie-Antoinette fit remarquer qu'il serait plus esthétique et plus commode de lui donner la forme carrée, et Louis XVI promulgua, le 2 Janvier 1785, un décret ordonnant :

« La longueur des mouchoirs qui se fabriquent dans le royaume sera égale à leur largeur ».

La Révolution respecta la quadrature du mouchoir, d'autant plus aisément que la plupart des révolutionnaires se mouchaient avec leurs doigts. JACK.

Carnine Lefrancq

CAPITAL 2.000.000 « F » entièrement versés

USINE A ROMAINVILLE (Seine) AYANT CÔTÉ 1.800.000.
CONSTRUITE SPÉCIALEMENT ET UNIQUEMENT POUR LA
FABRICATION DE LA CARNINE LEFRANCO.

Dépot Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUZE
76 Faubourg S. Denis - PARIS



FRÉDÉRIC LEMAITRE

LES DÉBUTS DE FRÉDÉRIC LEMAITRE A L'AMBIGU

L'Ambigu fut le premier théâtre qui éleva Frédéric sur le pavois du mélodrame. Il y débuta le 2 juillet 1823 dans *l'Auberge des Adrets*. Mal reçue d'abord, et sifflée à outrance, la pièce se releva, le lendemain, par un trait de hardiesse inouïe de l'acteur. Aux répétitions,

il avait déclaré plusieurs fois que le rôle de Robert Macaire était absolument impossible, et que le public ne l'accepterait jamais tel que les auteurs l'avaient conçu.

L'événement justifia cette prophétie.

Frédéric, désolé, cherchait, le lendemain, en se promenant sur le boulevard, un moyen de relever la pièce de sa chute lorsqu'il aperçoit tout à coup un personnage étrange arrêté devant la boutique d'un marchand de galette. Il regarde cet individu, couvert, des pieds à la tête, de vêtements indescritibles. Jadis, on le devine, ces vêtements ont eu un certain cachet d'élégance. Mais ils tombent en lambeaux. La misère et la débauche y attachent

toutes leurs souillures, sans que celui qui en est affublé semble rien perdre de son air audacieux et de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Campé fièrement sur des bottes éculées et percées à jour, un feutre crasseux et déformé sur l'oreille, il rompt du bout des doigts un morceau de galette d'un sou, le porte à ses lèvres avec les délicates allures d'un petit maître et le mange en vrai gastronome. Sa collation finie, il tire de la poche de son habit une loque pendante, s'en essuie minutieusement les mains, époussette son costume immonde, puis continue sa promenade sur le boulevard.

— C'est là mon personnage, dit Frédéric, je le tiens ! Effectivement, il venait de découvrir en chair et en os le type qu'il avait vaguement conçu lors des répétitions de l'Ambigu. Robert Macaire était trouvé.

Le soir même, au théâtre, le comédien se montre au public avec un habit, un feutre et des bottes, absolument pareils aux bottes, à l'habit et au feutre de l'homme du boulevard.

Il imite les manières de ce fashionable en haillons, son calme grotesque, sa dignité sinistre ; il décide son camarade Serres à une métamorphose analogue pour le rôle de Bertrand, et la pièce obtient un succès à tout rompre.

Eugène DE MIRECOURT,
(*Les Contemporains*).

MUSÉE DU LUXEMBOURG



NOCE EN BRETAGNE (APRÈS L'ÉGLISE)

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de H. d'ESTIENNE.

Le Docteur VARIOT

Gaston-Félix-Joseph Variot est né le 2 Juin 1855, à Damigny (Saône-et-Loire). Reçu externe des Hôpitaux en 1876, interne en 1878 et docteur en 1882, il arrivait médecin des Hôpitaux en 1890.

Préparateur des travaux d'histologie à la Faculté de Médecine, il avait pris pour sujet de thèse : Du rôle pathogénique des lésions viscérales et ganglionnaires dans la leucocytémie.

Mais il ne tardait pas à abandonner cet ordre d'études pour s'orienter du côté de la médecine infantile et de la puériculture, auxquelles il consacre, depuis de nombreuses années, toute son activité.

On lui doit, notamment, de très intéressantes recherches sur l'alimentation des nourrissons, et sur les effets de l'hyperalimentation et de l'hypoalimentation. Dans un magistral ouvrage, en deux gros volumes, qu'il a donné l'année dernière, le docteur Variot a résumé toute son expérience personnelle de la physiologie et des *Maladies des enfants*.

Esprit très actif et très indépendant, le docteur Variot a dû engager maintes luttes avec l'Assistance



publique en faveur de l'amélioration des conditions hygiéniques des locaux où il soignait ses petits malades et où il n'arrivait pas, en dépit de ses efforts, à les préserver de la contagion. Il a eu la satisfaction, d'ailleurs, de voir réalisés les progrès indispensables qu'il avait réclamés.

Son dévouement à la puériculture, qui s'était déjà manifesté par la création de cette fameuse *Goutte de lait*, de Belleville, qui a servi de modèle à toutes les institutions similaires, aujourd'hui si nombreuses et si bien-faisantes, vient d'avoir pour consécration la fondation de l'Institut de Puériculture, qui, depuis quelques mois, fonctionne à l'Hospice des Enfants-Assistés.

Cette transformation de la « Pouponnière », où l'on sauvait tant d'enfants, en un établissement où l'on enseignera maintenant officiellement les moyens d'obtenir ces beaux résultats, est due tout entière à l'initiative du savant et dévoué pédiatre.

Le docteur Variot, médecin de l'Hôpital des Enfants-Assistés, Directeur de la *Clinique infantile*, est Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Variot, directeur de l'Institut de puériculture, en bon fermier soignant les poussins, les uns bien portants, les autres chétifs, d'autres encore confiés à une couveuse.

L'ART ET L'HISTOIRE

Le Comte Eudes défend Paris contre les Normands (Voir notre Reproduction page 8)

Victor SCHNETZ. — Le tableau que nous reproduisons ici, et qui se voit au Musée de Versailles, est l'œuvre d'un peintre aujourd'hui assez oublié, mais qui n'en a pas moins joui en son temps, d'une réputation et d'une situation officielles considérables.

Jean-Victor Schnetz naquit à Versailles, le 15 Mai 1787. Destiné de bonne heure à l'étude des beaux-arts, il eut pour premier maître l'illustre David, alors dans tout l'éclat de sa gloire naissante. David influença vivement le jeune homme. Toutefois fut-il assez heureux pour garder une certaine personnalité; à son maître David succédèrent Regnault, Gérard et Gros.

Il dut à leur école de prendre un grand souci du dessin, et à la fréquentation des jeunes peintres d'alors, un certain goût de la couleur. Aussi Schnetz occupa-t-il une place assez intéressante — au point de vue historique — entre les classiques du début du XIX^e siècle et les romantiques de 1830. Empruntant aux uns le dessin, la couleur aux autres, il passe à bon droit pour un intermédiaire qui n'est pas à négliger, et un petit précurseur. C'est en 1819, au Salon, qu'il fit ses débuts; débuts remarquables.

Il y donna deux toiles : *Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem* et le *Bon Samaritain*. Puis en 1820, *La Bohémienne prédisant l'avenir à Sixte-Quint*.

Victor Schnetz eut une carrière heureuse. Décoré en 1825, il entra à l'Institut en 1837 et fut nommé en 1840 directeur de l'Ecole de Rome, où jusqu'en 1846, il se montra remarquable administrateur et directeur excellent. Lorsqu'il revint à Paris en 1847, son absence à Rome se fit si vivement sentir qu'il fut renvoyé à la Villa Médicis en 1853 pour un nouveau directorat qui dura jusqu'en 1866. Il y avait remplacé M. Ingres en 1840 et M. Hallaux en 1853.

Ce qui établit le mieux la réputation de Schnetz, ce sont des tableaux qui appartiennent au genre dit historique. Ce genre a beaucoup passé de mode; aussi Schnetz est-il aujourd'hui oublié, par le fait même de ce qui fit, dans le temps, sa gloire. *La Prise d'Ascalon*, *la Bataille de Cérusolles*, *Condé à Senef*, *Jeanne d'Arc revêtant ses armes*, *le Connétable Anne de Montmorency blessé mortellement*, *le Combat de l'Hôtel-de-Ville le 28 Juillet 1830*, témoignent de son goût pour la peinture historique et anecdotique. Les sujets variés de ces toiles montrent qu'il était eclectique aussi. *Le comte Eudes défend Paris contre les Normands* appartient à cette série. On en peut admirer la composition, qui est heureuse, le mouvement, la couleur locale et jusqu'à une certaine froideur. Ce tableau fut exposé pour la première fois en 1835 à Paris.

E. H.

SIÈGE DE PARIS PAR LES NORMANDS. — En l'été 885, les Normands, après avoir saccagé Pontoise, parurent sous Paris avec 700 barques. Paris couvrait l'île de la Cité, ceinte d'un rempart de pierres et reliée aux rives par deux ponts défendus, à l'entrée, par une grosse tour. Siegfried, chef des Normands, à l'aspect des fortifications, promit de respecter la ville si on lui laissait remonter librement la Seine. On refusa et un terrible siège commença, qui dura jusqu'en Octobre 886. Eudes, comte de Paris, fils de Robert le Fort, organisa la défense avec l'aide de son frère Robert, de l'évêque Ozolin, d'Eble, abbé de Saint-Germain-des-Prés et de plusieurs seigneurs. Les Normands livrèrent des assauts acharnés, que l'on repoussa par la hache, l'hulle bouillante, la poix. Charles le Gros parut enfin sur les hauteurs de Montmartre; au lieu de battre les Normands, il acheta leur retraite à prix d'or.



LE COMTE EUDES DÉPEND PARIS CONTRE LES NORMANDS (1136-1137)

Reproduction autorisée pour les établissements scolaires des professeurs de l'enseignement primaire et secondaire.



CANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

N° 95

JANVIER 1912 (2)

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . 15 FR.

LAMARTINE CHEZ TALMA



LAMARTINE A 28 ANS

De 1815 à 1818, dans la mansarde solitaire de la maison paternelle, à la campagne et dans les langueurs d'une première jeunesse inoccupée, j'avais écrit plusieurs tragédies sur le mode banal et classique de la scène française. La première était une *Médée*. La seconde, une imitation de *Zaire*. La troisième, une tragédie

biblrique, intitulée *Saül*, pastiche, assez bien versifié, de Racine et d'Alfieri.

Je me flattais secrètement alors, au bruit des brises d'hiver dans le toit de ma mansarde et au pétilllement du sarment de vigne dans l'âtre, que quelqu'une de ces tragédies, amusement de mes ennuis de jeunesse, aurait le bonheur de parvenir jusque sur la scène par la protection de quelque acteur de génie ou de quelque actrice en faveur. J'entrevois dans ce succès non seulement une précoce célébrité pour mon nom inconnu du

monde, mais un peu de fortune à ajouter, pour mon père, ma mère et mes sœurs, à la médiocrité de notre vie des champs.

Un beau jour de Juin 1818, au printemps, mes tragédies terminées et soigneusement recopiées par moi sur du papier à tranches dorées, l'impatience de la célébrité et de la fortune me saisit comme une fièvre de végétation saisit la nature en ce temps-là. Je ne dis ni à mon père ni à ma mère pourquoi je quittais la chambre et la douce table de famille et je partis pour Paris par les carioles de Bourgogne, appelées *pataches*, en compagnie des marchands de vin du vignoble et des marchands de bœufs des herbages de mon pays qui causaient de leur commerce aux cahots inharmonieux de ces voitures. Je n'emportais que mon *Saül*, ma meilleure espérance.

Je logeais comme à l'ordinaire, dans une chambre étroite et haute du cinquième étage du grand hôtel du *Maréchal de Richelieu*, rue Neuve Saint-Augustin, sur un vaste jardin qui confinait sur le boulevard.

Le lendemain de mon arrivée à Paris, je pris héroïquement et sans me donner le temps de la réflexion et du repentir, la résolution d'aborder

POURQUOI

Les Industriels qui émettent dans toutes leurs annonces la fauleuse prétention de remplacer la Viande crue, son Jus, etc.

N'ONT-ILS PAS ENCORE PRIS LA PEINE D'EXPLIQUER CE PHÉNOMÈNE ?

d'assaut le Théâtre-Français. Je me levai; j'écrivis à Talma, sur du joli papier vélin, un billet dont j'ai conservé encore l'ébauche raturée.

« Monsieur et illustre acteur. — Je suis un jeune homme inconnu, sans protection, et même sans relation à Paris. J'ai écrit une tragédie intitulée *Saül*. J'en ai pris le sujet dans la Bible. J'ai tenté d'en dérober quelquefois, et autant qu'il convient à ma faiblesse, le style à Racine. Je désire ardemment la soumettre à votre jugement. Ma fortune et peut-être mon talent dépendent d'un moment d'attention que vous accorderez ou que vous refuserez à mon œuvre. Je n'ai, pour me recommander à vous que ma jeunesse, mon isolement et ma confiance dans votre bonté, égale à mon admiration pour votre génie. Votre réponse ou votre silence décidera de mon sort. Recevez, Monsieur et illustre acteur, l'expression de mon respect. »

Alphonse de LAMARTINE,
GRAND HÔTEL DE RICHELIEU
Rue Neuve Saint-Augustin, 15
à Paris.

Ce billet écrit, recopié de ma plus élégante écriture et cacheté, je le portais moi-même à l'adresse de Talma. Le concierge du Théâtre-Français me l'avait donnée c'était rue Richelieu 16 ou 26. Je remis ma lettre d'une main tremblante dans la loge du portier de Talma, et je rentrai dans mon hôtel pour y attendre ou le silence de mort ou la réponse de vie du grand tragédien.

Je n'attendis pas longtemps. Au moment où j'allais sortir de ma chambre pour aller dîner chez le restaurateur Doyen, où je prenais mes repas, dans la même rue, près de la rue de la Paix, un domestique en riche livrée de fantaisie frappa à ma porte et me remit un billet de Talma. Il me répandait de sa main, avec une bonté aussi parfaite qu'elle était prompte : « Qu'il jouait ce soir-là dans *Britannicus*, qu'il parlait le lendemain, à midi, pour sa campagne de Bruno, mais que, si je n'étais pas effrayé de l'heure matinale, il me recevrait à huit heures du matin le lendemain, et qu'il entendrait avec intérêt la lecture de mon ouvrage. »

La cordialité et la promptitude d'une réponse si gracieuse faite de la main du grand homme de la scène à un jeune homme inconnu, m'attachèrent instantanément et pour jamais à Talma. Soit que le style ferme et modeste de mon billet l'eût prévenu machinalement en ma faveur, soit que mes caractères élégants et mon nom semi-aristocratique eussent eu un attrait non raisonné pour ses yeux, il ne m'avait pas fait faire antichambre une heure aux portes de sa gloire. Sa réponse

respirait d'avance son accueil. On peut penser que je dormis peu cette nuit-là. Le lendemain, je croyais livrer la bataille de ma vie.

Avant huit heures, j'étais à la porte de Talma. Je montrai mon billet d'introduction au concierge; je montai, le cœur palpitant, les cinq étages d'escaliers de bois ciré et luisant qui conduisaient au seuil du grand homme. Je sonnai doucement comme un visiteur qui tremble d'être importun et qui ne veut pas donner un sursaut pénible à l'oreille du maître de la maison.

Une très belle femme, en peignoir d'indienne à fleurs bleues, les cheveux épars sur son cou de Clytemnestre et la ceinture dénouée laissant entrevoir des épaules et un sein de statue antique, m'ouvrit la porte. Ses traits étaient imposants de forme, mais bons d'expression; ses regards répandaient comme des ombres de velours sur ses joues. Elle souriait à demi, mais sans malice, en me regardant : on voyait bien qu'elle était habituée à introduire bien des rêves et à éconduire bien des illusions.

« Vous voulez voir Talma? me dit-elle; vous êtes sans doute le jeune homme qu'il attend? Voulez-vous bien me dire votre nom? » ajouta-t-elle en tenant toujours sa belle et large main sur la serrure. Je lui dis mon nom. « Entrez, monsieur », me dit-elle. Puis ouvrant une autre porte qui donnait sur le cabinet de Talma : « Mon ami, lui dit-elle d'une voix de caresse et de familiarité, c'est ce jeune homme que tu as com-

mandé de laisser entrer. » Elle disparut après ces mots, en retirant les plis de son peignoir sur ses pantoufles trainantes, et je restai seul en présence de Talma.

Talma était alors un homme assez massif, mais très noble dans sa force, de 50 à 60 ans. Une robe de chambre de bazin blanc, nouée par un foulard lâche, qui lui servait de ceinture. Son cou était nu et laissait se gonfler librement à l'œil ses muscles saillants et ses fortes veines, signe d'une charpente solide et d'une mâle énergie de structure. Sa physionomie qui est connue de tout le monde, était déjà médaille; elle rappelait par la forme et par la teinte, les bronzes impériaux des empereurs du Bas Empire. Mais ce masque romain, qui semblait moulé sur ses traits quand il était sur la scène, tombait de lui-même quand il était en robe de chambre, et ne laissait voir qu'un front large, des yeux grands et doux, une bouche mélancolique et fine, des joues un peu pendantes et un peu flasques, d'une blancheur mate, des muscles au repos, comme les ressorts d'un instrument détendu.



TALMA (1763-1826)



Le Docteur RICARD

L'ensemble de cette physionomie était imposant, l'expression simple et attirante. On sentait l'excellent cœur sous le merveilleux génie. Il ne cherchait à produire aucun effet, il était las d'en produire sur la scène, il se reposait. Et il reposait les yeux dans sa maison. Je me sentis à l'instant rassuré et pris au cœur par la bonhomie sincère et grandiose à la fois de cette figure.

Talma habitait alors un petit appartement au cinquième étage des façades de la rue de Rivoli, en face du jardin des Tuileries, et très près du palais. Une belle lumière du matin, un peu verdie par le reflet des marronniers en fleurs, se jouait sur les rideaux, sur les glaces et sur les reliures rouges des livres de son cabinet. Il me fit asseoir entre la cheminée et la fenêtre et il s'assit en face de moi dans un fauteuil de forme grecque. Une petite table à guéridon nous séparait. Je tirai du pan boudonné de mon habit mon manuscrit relié en album et je le posai timidement sur la table. Il l'ouvrit, le parcourut rapidement du doigt, et me fit complimenter sur la netteté et sur l'élégance de mon écriture.

« Lisez », me dit-il en me le rendant, et « pour épargner votre fatigue et notre temps, lisez seulement les scènes qui sont de nature à me donner une idée nette du style et de l'ouvrage. »

J'ouvris le manuscrit et je lus.

Dès la première scène, il parut frappé, malgré le tremblement de ma voix, de l'harmonie et de la pureté des vers. « On voit que vous avez beaucoup lu Racine, peut-être trop », me dit-il à la fin de la scène. « Continuez. »

Je lus environ trois quarts d'heure, sans que sa vaste tête, appuyée sur sa main, donnât aucun signe de lassitude ni d'approbation. Cette immobilité et ce silence me glaçaient un peu. Aux dernières scènes, ma voix fléchissante et entrecoupée trahissait mon inquiétude; je me repentai d'être venu chercher si loin une rude vérité. Quand j'eus terminé ma lecture, Talma, dans la même attitude, continua de se taire et de réfléchir longuement. Je respirai à peine. A la fin, se levant de son siège et s'avançant vers moi avec un sourire affectueux : « Jeune homme », me dit-il de sa voix la plus grave et la plus émue, « j'aurais voulu vous connaître il y a vingt ans, vous auriez été mon poète; maintenant il est trop tard; vous venez au monde et je m'en vais. Vos vers sont vraiment des vers, votre pièce est bien conçue et bien conduite; il y a des scènes susceptibles de produire de grands effets, et avec quelques corrections que

je vous indiquerai à loisir, je me charge de la réception, du rôle et du succès. Seulement, il y a ça et là trop de jeunesse et trop de déclamation poétique, au lieu d'art dramatique. Ce n'est rien; ce sont des feuilles à élaguer pour laisser nouer et mûrir le fruit. Quel âge avez-vous? D'où venez-vous? Quelle est votre famille? Votre situation dans le monde? et à quoi vous destinez-vous? Parlez-moi comme à un père; je me sens un véritable intérêt pour vous. »

« Je suis de province, lui répondis-je; ma famille est considérée dans notre pays; elle habite ses terres dans les environs de Mâcon et dans les montagnes du Jura, patrie de ma grand-mère paternelle : ma famille est riche, mais mon père ne l'est pas. Après avoir servi Louis XVI dans ses armées, il vit en gentilhomme oisif, mais

lettré, dans une petite terre, apanage d'un cadet de famille. Il a beaucoup d'enfants; je suis son seul fils. Ma mère, qui est de Paris, et qui a été élevée à la Cour, nous a transmis les goûts et les sentiments délicats du monde où elle a vécu dans son premier âge. J'ai fait de bonnes études chez les Jésuites; j'ai servi quelque temps, comme mon père, dans la maison militaire du roi : cette vie monotone, sans guerre et sans gloire, m'a dégoûté. J'ai voyagé, puis

je suis rentré dans la maison paternelle, où l'ennui et l'oisiveté me rongent, et où j'essaie d'évaporer en poésie cet ennui de mon âme. Je voudrais agir, je voudrais sortir de mon obscurité. Je voudrais apporter quelque honneur au nom de mon père, quelque consolation au cœur de ma mère. J'ai pensé à vous. J'ai écrit trois ou quatre tragédies; vous venez d'en entendre une. Seriez-vous assez bon pour me tendre la main et pour m'aider à parvenir sur la scène? » Il y avait des larmes, en m'écoulant, dans ses beaux yeux bleus. « Déjà nous », me dit-il du ton avec lequel Auguste dit à Cinna : *Prends un siège, Cinna*. Puis il essaya ses yeux d'un revers de main. « Vous m'attendrissez, me dit-il, avec ces images de père, de mère, de sœurs, plus encore qu'avec vos beaux vers bibliques. *Soyons amis* », ajouta-t-il en souriant.

Il sonna, la belle personne qui m'avait introduit entr'ouvrit la porte du cabinet contigu au salon. Elle avait fait sa toilette pour sortir, pendant ma lecture. Elle me parut plus éclatante, mais non plus gracieuse que le matin.

« Que voulez-vous mon ami », dit-elle à Talma. Puis voyant à ses yeux humides qu'il avait été ému plus que d'habitude : « La tragédie de mon-



CE QUI RESTE DE LA MAISON DE TALMA A BRUNOY

sieur est donc bien touchante, lui demanda-t-elle avec hésitation, puisqu'elle te fait pleurer? »

« Oui, oui, répondit-il entre ses dents, mais ce n'est pas la tragédie qui me fait monter les larmes aux yeux; c'est ce jeune homme. Faites-nous servir le déjeuner sur ce guéridon, dans mon cabinet. Monsieur veut bien se contenter de mes œufs frais, de mon beurre et de mon chocolat. Nous causerons plus à l'aise jusqu'à l'heure de Brunoy. »

« Eh bien! on va te servir. Adieu! dit-elle, je sors jusqu'à midi. » Puis, embrassant Talma et me saluant à demi, elle sortit en me jetant un long regard de curiosité et de bienveillance.

On apporta le déjeuner sur un guéridon, et, tout en déjeunant lentement et frugalement aux rayons du soleil levant sur les arbres et aux roucoulements des tourterelles sur les toits de la maison, Talma me disait : « La nature vous a donné le sentiment et l'harmonie des beaux vers; vous ferez ce que vous voudrez faire. Mais, si vous vous destinez au théâtre, venez souvent me voir à Brunoy; nous ferons la poétique de ce temps-ci, à l'ombre de mes allées. Là j'ai tout mon temps à moi; je le dépense délicieusement avec quelques amis : soyez de ce nombre. Je serai fier que votre

avenir, dont j'espère bien, ait commencé dans mon jardin. N'y mettez pas une fausse discrétion; venez souvent, venez à toute heure : Brunoy sera toujours ouvert pour vous. J'aime la nature, et je me sens meilleur quand je suis dans mes bois. »

Puis, reprenant la question de ma tragédie à jouer : « Voyez, me dit-il, c'est très bien. Si nous étions au siècle de Louis XIV, où la tragédie française, fille de la tragédie grecque et latine, n'était qu'une sublime conversation, un dialogue des morts en action sur la scène, je n'hésiterais à vous jouer demain, et à vous garantir un grand applaudissement au théâtre; mais entre Corneille, Racine et ce siècle-ci, il est né une autre tragédie d'un homme de génie moderne antérieur à eux, nommé Shakspeare (connaissez-vous Shakspeare?) Eh bien! ce Shakspeare a révolutionné la scène. Corneille est l'héroïsme, Racine est la poésie, Shakspeare est le drame. C'est par lui que je suis devenu ce que je suis. Si vous voulez sérieusement devenir un grand poète théâtral, vous en êtes le maître; mais ne faites plus de tragédie, faites le drame; oubliez l'art français, grec ou latin, et n'écoutez que la nature. Je n'ai pas eu d'autre maître, et voilà pourquoi on m'aime »

LAMARTINE.

La CARNINE LEFRANCQ Garantit n'utiliser que du *Suc Musculaire de Bœuf concentré* dans le *Vide* et à *Froid*, sans aucune addition ni mélange de sang ou de médicaments.

Dépôt Général :

Établissements FUMOIZE, 78, Faubourg St-Denis, PARIS



LA CARNINE LEFRANCQ s'emploie à la dose de 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, pure ou étendue d'un liquide quelconque (eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc., pas de bouillon) FROID ou TIÈDE.

Indications : ANÉMIE - NEURASTHÉNIE
ANOREXIE - CHLOROSE - TUBERCULOSE
MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN
FAIBLESSE - CONVALESCENCES - DÉBILITÉ



BRUMES D'HIVER DANS LES VOSGES

JOVÉ PROT.

Nous apprenons que M. Mesureur, le très distingué directeur de l'Assistance publique de Paris, est candidat à l'Académie de Médecine, dans la section des associés libres, au siège laissé vacant par la mort du regretté Henri Monod, ancien directeur de l'Assistance et de l'Hygiène publiques au Ministère de l'Intérieur.

Les qualités d'ordre administratif de M. Mesureur, l'intérêt agissant qu'il porte

aux questions d'hygiène hospitalière, l'aide éclairée qu'il apporte, en toutes circonstances, aux médecins des Hôpitaux, pour le plus grand bien des services, ont valu au directeur actuel de l'Assistance publique toute la sympathie du corps médical, et il n'est pas douteux que l'Académie de Médecine veuille confirmer cette confiance en s'adjoignant ce nouveau, très dévoué, très actif et très compétent collaborateur.

L'ARCHER DIVIN

D'où venait-il ? Où courait-il ?
 Au bord de la forêt dormante,
 J'ai vu passer le dieu subtil
 Qui t'amuse et qui me tourmente.

J'ai vu l'Archer. Je ne mens pas.
 Il agissait des flèches roses.
 Des roses naissaient sous ses pas.
 Sous ses pas se fanaient des roses.

C'était l'Amour. Tu m'as compris.
 Je l'ai rencontré tout à l'heure.
 Tu ne l'as pas vu, toi qui ris.
 Hélas ! je l'ai vu, moi qui pleure.

Fernand MAZADE.

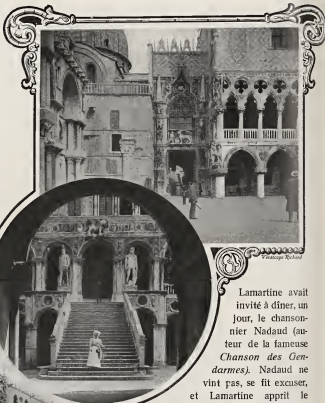
PENSÉE

La jeunesse est sévère parce
 qu'elle juge le monde sur ce qu'elle
 a appris, et la vieillesse indul-
 gente parce qu'elle juge la Société
 sur ce qu'elle a vu.

A. TOURNIER.



VENISE. - PALAIS DES DOGES. - 1. Cour; 2. Escalier; 3. Façade.



Vittorio Rinaldi

Lamartine avait
 invité à dîner, un
 jour, le chanson-
 nier Nadaud (au-
 teur de la fameuse
*Chanson des Gen-
 darmes*). Nadaud ne
 vint pas, se fit excuser,
 et Lamartine apprit le
 lendemain qu'il était allé
 dîner chez la princesse Mathilde.
 Or, il lui envoya le petit billet
 que voici :

Hier, un vaincu de Pharsale
 M'offrait un dîner d'un écu.
 Le vin est bleu, la nappe est sale,
 Je n'irai pas chez le vaincu.
 Mais si la cousine d'Auguste
 M'invite en sa riche maison,
 J'accours, j'arrive à l'heure juste.
 « Chansonnier, vous avez raison ! »

Jean RICHEPIN.

Du Progrès Médical :

..... Pourtant les épidémies provoquées
 par la viande chevaline sont parmi les
 moins rares.

On peut trouver à cela deux causes princi-
 pales : d'une part, l'usage de viande crue
 s'est largement répandu, surtout au point de
 vue thérapeutique et la chair du cheval y
 tient une large place, tant en raison de son
 prix peu élevé que de son renom d'innocuité ;
 d'autre part, le cheval n'est guère élevé à

destination de boucherie, où il n'échappe
 d'habitude que par accident ou par maladie ;
 il y a donc trop de chances pour que le
 cheval conduit à la boucherie, soit un animal
 malade, non un animal sain. Mais quelle que
 soit la cause, le fait est là :

*la viande de cheval ne mérite pas
 la réputation d'innocuité que de
 nombreux auteurs lui ont prêtée.....*

E. SACQUÉPÉE,

Professeur agrégé au Val-de-Grâce, Paris.

Le Docteur RICARD

Alfred-Louis Ricard est né le 31 Mai 1858, à Sens (Yonne). Externe des Hôpitaux en 1878, interne en 1880, il soutenait, en 1884, une thèse pour le doctorat sur « La pluralité des néoplasmes sur un même sujet », et marquait ainsi son option pour la chirurgie.

Prosecteur en 1883, chirurgien des Hôpitaux en 1885, il arrivait à l'agrégation en 1890.

Cette carrière de concours extrêmement brillante et rapide n'empêchait pas le jeune chirurgien d'écrire des ouvrages. En 1893, avec A. Bousquet, il publiait un *Traité de*



pathologie externe ; en 1899, avec P. Lannay, il donnait un *Traité de thérapeutique chirurgicale*, en deux volumes, et en 1903, une *Technique chirurgicale* (Paris, Doin).

Au cours d'une mémorable discussion qui eut lieu, il y a quelques années, à la Société de Chirurgie sur la radium-thérapie dans le cancer, le docteur Ricard s'est prononcé contre cette méthode.

Directeur, avec E. Rochard, de la *Bibliothèque de Chirurgie contemporaine*, et chirurgien de l'Hôpital Saint-Antoine, le docteur Ricard est Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Les dessinateurs nous montrent volontiers les spécialistes de l'estomac jouant du biniou avec ce viscère. Ainsi le fait agréablement le docteur Ricard, entouré d'accessoires qui rappellent que le distingué chirurgien de Saint-Antoine opère aussi rue Blomet, et qu'il est l'inventeur d'un appareil pour donner le chloroforme.

L'ART ET L'HISTOIRE

BATAILLE DE RIVOLI (Voir notre reproduction page 8).

Henri-Emmanuel-Félix Philippoteaux naquit à Paris en 1815 et y mourut en 1884. Il avait dix-huit ans quand, après avoir pris des leçons de Léon Cogniet, il exposa au Salon, en 1833, sa première œuvre. Deux ans après, il obtint un vif succès avec son tableau de la *Retraite de Moscou*. Depuis, il ne cessa de produire un nombre de toiles considérable, presque toutes des tableaux d'histoire à quoi le prédisposaient heureusement son sens parfait de la composition et la facilité de son pinceau.

Les sujets qu'il choisissait lui étaient indifférents quant aux dates, pourvu qu'ils fussent militaires. Il peignit aussi bien, et avec une égale maestria, la *Bataille du Mont-Thabor*, que *Bayard au Pont de Garigliano* et la *Défense de Mazgran* que la *Prise de la Moskowa*.

Médallé en 1837 et en 1840, décoré en 1846, Philippoteaux fut chargé d'exécuter pour l'État, avec Léon Cogniet, de nombreuses œuvres destinées aux Galeries des batailles du Château de Versailles.

La *Bataille de Rivoli*, que nous reproduisons ici, fut peinte en 1845 ; le peintre a choisi pour motif principal de ce tableau le jeune général Bonaparte, au moment où il vient d'avoir un cheval tué sous lui et où la victoire se décide.

Elle fut difficile à obtenir, mais brillante. Bonaparte avait en face de lui 40.000 Autrichiens ; les troupes françaises comptaient la moitié moins de combattants. Mais elles avaient pour chefs, Bonaparte, Joubert, Masséna, que dix ans plus tard, Napoléon, en souvenir de sa belle conduite devait créer duc de Rivoli.

Pendant que l'Autrichien Wurmser, enfermé dans

Mantoue, tenait Venise et la Lombardie, son collègue Alvinczy marchait sur Rivoli, à la rencontre de Joubert, avec l'armée qu'il avait réunie dans le Tyrol ; un autre corps, commandé par Provera, se dirigeant sur Mantoue. Vérone était attaquée. Bonaparte voulut déjouer la triple marche en avant des Autrichiens, envoya Augereau à Rome, sur son aile droite, Serrurier à Mantoue, une petite armée à Vérone. Pour lui, avec Masséna et 22.000 hommes, il rejoignit, le 14 Janvier 1797, les 9.000 hommes de Joubert, qu'Alvinczy cherchait à écraser.

A gauche, Berthier et Masséna prirent l'offensive. Les Autrichiens durent piler devant les charges formidables de Lassalle et de Leclerc. Alvinczy rejeté en arrière, Provera fut écrasé près de Mantoue et fait prisonnier. Peu après, Mantoue se rendait.

La bataille fut terrible, et dura deux jours. 20.000 prisonniers, 45 canons, fut le résultat matériel de ces grandes journées. Mais, ce n'était pas tout : Rivoli achevait définitivement la campagne d'Italie, ajoutait encore un nom à la longue liste des victoires de l'armée française, et complétait les efforts dont Lodi, Arcole, Montenotte avaient, en 1796, marqué les étapes glorieuses et décisives.

La même année de 1797, si magnifiquement commencée avec la victoire de Rivoli, devait voir signer le traité de Campo-Formio, qui mettait fin à la première campagne d'Italie, donnait à la France le Rhin pour frontière et accroissait la République Cisalpine de la Romagne, de Modène, de Mantoue et de la Lombardie.

E. H.



BATAILLE DE RIVOLI, GAGNÉE PAR LE GÉNÉRAL BONAPARTE (14 Janvier 1797)

1797

L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION

CARNINE LEFRANÇO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

N° 96

FÉVRIER 1912 (1)

ABONNEMENT

UN AN. — FRANCE... 12 FR.
ÉTRANGER... 15 FR.

BONAPARTE A LA MALMAISON

Les séjours que le général Bonaparte faisait à la Malmaison n'étaient pas de longue durée. Parfois il a pu désirer le repos, mais il ne savait pas le goûter... Dès qu'il était présent, invinciblement tout ramenait autour de lui des idées guerrières. Je vois encore, comme si j'y assistais, un déjeuner champêtre qu'on nous servit sous les beaux ombrages du parc, une matinée de printemps. Un ton de badinage y régnait; on projetait des jeux innocents à la mode dans le grand monde d'alors. Nous sommes interrompus par l'approche d'un grenadier tenant une lettre à la main pour le général. « Ah ! dit celui-ci en examinant attentivement le militaire, nous nous sommes vus là-bas. N'étais-tu pas un des braves qui, devant Aboukir, gardaient une batterie d'où ils ont été culbutés ? Vous étiez cinq. Ton nom est Joly, je m'en souviens; c'est toi qui m'as remis trois sabres que m'envoyait Junot.



— C'est absolument ça, mon général. J'étais là-bas avec Toinon, le grand blond, un fameux rageur, vous savez. — Oui, oui, répondit en riant Bonaparte. » Cette petite reconnaissance suffit à le mettre en bonne humeur pour toute la journée. Se levant de table, il dit à sa femme : « Voistu, chère amie, c'est avec des gaillards comme ceux-là qu'on gagne des batailles. — Mais c'est avec ta bonté, répliqua Joséphine, que tu gagnes tous les cœurs. » Joséphine subissait complètement l'ascendant de son époux. Je remarquais avec sollicitude que son affection semblait augmenter, tandis que l'amour du général s'affaiblissait avec le temps. En dépit de quelques défauts qui tenaient à son éducation, créole, à une mobilité d'impressions qui donnait prise à la malveillance, on l'aimait. Toujours en elle, l'action d'un cœur aimant se faisait sentir; sa bienveillance était extrême et donnait du charme à tous ses rapports. Certaine de

PARLER POUR NE RIEN DIRE.

savent pertinemment que c'est inexact. — MM. les Médecins auxquels ils s'adressent savent que c'est absolument impossible.

Les Industriels qui proclament que leur produit pharmaceutique

REMPLECE LA VIANDE CRUE

ALORS ???

l'admiration que provoquait sa grâce pleine d'abandon, elle paraissait ambitionner davantage l'estime des qualités de l'esprit. C'est là qu'elle plaçait sa coquetterie. Elle avait enseigné à ses enfants l'art de plaire. M^{lle} de Beauharnais était adorée : douée de toutes les séductions, simple et modeste durant sa haute fortune, elle sut montrer plus tard l'énergie et la résignation d'une âme forte. Elle justifia pleinement le mot de M^{me} de Krudner, à la date de 1815 : « Elle ressemble à la mer qui doit ses plus beaux effets aux orages. »

Il n'est pas étonnant que de telles femmes

arrive Lacuée, aide de camp, porteur de dépêches datées de Bruxelles. Il ne peut pénétrer jusqu'à Bonaparte, enfermé avec Bourrienne. Celui-ci sort enfin du cabinet, et nous jette rapidement en passant un : « Garde à vous ! le Premier Consul n'est pas de bonne humeur. — Qu'a-t-il ? dites en grâce. — Il vient d'apprendre la mort de Paul I^{er}... » Sous cette impression, on se mit à table. Personne ne se souciait d'entamer la conversation : il régnait un silence embarrassant, Lacuée ne mangeait pas, il se dissimulait, voulant être remarqué dans un meilleur moment. Ce qu'il redoutait



LE CHATEAU DE LA MALMAISON

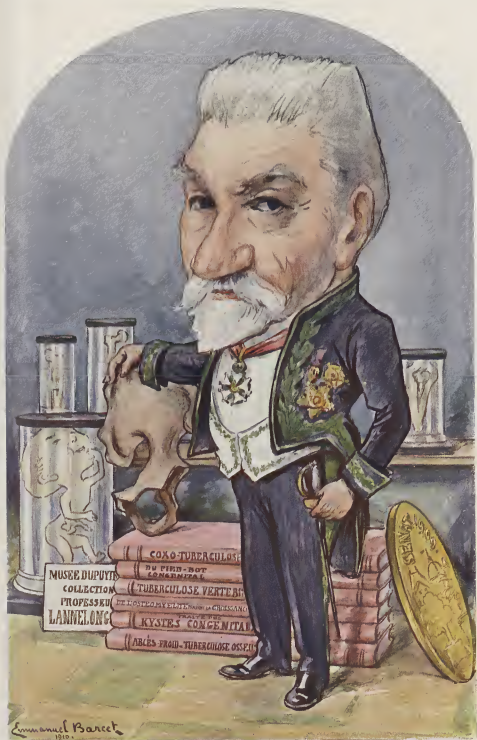
attirassent une nombreuse société à la Malmaison ; la nomination de Napoléon à la dignité de Premier Consul contribua, en outre, à donner une grande animation à ce séjour.

Ce furent alors vraiment les jours brillants de la Malmaison que les Tuileries et Saint-Cloud n'avaient pas encore fait abandonner. Quel brouhaha sur la route ! quel flot de visiteurs s'entrechoquant du matin jusqu'au soir ! Dès six heures du matin arrivaient les ministres ; à huit, les rapports des préfets ; après le déjeuner, les conseillers d'État, puis les consuls ; le soir, les ambassadeurs et la société particulière du Premier Consul : M^{mes} Leclercq, Bacciochi, les généraux et colonels Lanues, Duroc, Junot, Bessières, Rapp, Lavalette, etc. On évitait de toucher aux questions politiques, mais chacun s'appliquait à lire sur la figure du Premier Consul si les choses marchaient à son gré.

Un soir, nous étions au billard, quand

cependant ne tarda pas à arriver. Interpellé brusquement : « A propos, Lacuée, lui dit le général, vous arrivez de Bruxelles ? » Il ne pouvait le nier. — Oui, général. — Combien y a-t-il de... jolies femmes ? — Trois cent soixante-cinq », répond hardiment l'intrépide aide de camp, heureux du tour que prenait l'interrogatoire. Le Consul sourit ; il cherchait à interdire les gens et savait apprécier les réparties promptes et spirituelles. Cet incident détendit un peu les nerfs des convives ; mais le Consul redevenait soucieux et méditatif. Plus tard, causant avec M^{me} Narischkine de l'étrange effet que produisit sur le Consul la mort de Paul I^{er} : « N'en soyez pas surpris, me dit-elle ; il savait que son buste était au palais de l'Ermitage, et que chaque fois que l'empereur Paul passait devant il ôtait son chapeau, répétant : Saluons le plus grand général des temps modernes ! »

(Souvenirs.) J.-F. ISABEY.



Le Professeur LANNELONGUE

LES CONSOLATIONS

Le grand philosophe Citophile disait un jour à une femme désolée, et qui avait juste sujet de l'être : « Madame, la reine d'Angleterre, fille du grand Henri IV, a été aussi malheureuse que vous; on la chassa de ses royaumes, elle fut près de périr sur l'Océan par les tempêtes, elle vit mourir son royal époux sur l'échafaud. — J'en suis fâchée pour elle » dit la dame; et elle se mit à pleurer ses propres infortunes. — « Mais, dit Citophile, souvenez-vous de Marie Stuart; sa bonne amie et sa bonne parente, la reine Elisabeth, lui fit couper le cou sur un échafaud tendu de noir, après l'avoir tenue en prison pendant dix-huit années. — Cela était fort cruel », répondit la dame; et elle se replongea dans sa mélancolie. — « Eh! bien donc, je vais vous apprendre ce qui est arrivé à une autre grande princesse à qui j'ai montré la philosophie. Je l'ai vue longtemps, et elle ne parlait que de ses malheurs. — Pourquoi ne voulez-vous

donc pas que je songe aux miens? » dit la dame. — « C'est, reprit le philosophe, parce que, tant de grandes dames ayant été si infortunées, il vous sied mal de vous désespérer. Songez à Hécube, songez à Niobé. — Ah! dit la dame, si j'avais vécu de leur temps, et si, pour les consoler, vous leur aviez conté mes malheurs, pensez-vous qu'elles vous eussent écouté? »

Le lendemain, le philosophe perdit son fils unique, et fut sur le point de mourir de douleur. La dame fit dresser une liste de tous les rois qui avaient perdu leurs enfants, et la porta au philosophe. Il la lut, la trouva fort exacte, et n'en pleura pas moins.

Trois mois après, ils se revirent et furent étonnés de se retrouver d'une humeur très gaie. Ils firent ériger une statue au Temps, avec cette inscription : « A celui qui console ».

VOLTAIRE.

LES DISPARUS



M. DUJARDIN-BEAUMETZ
Ex-S.-Secr. d'État aux Beaux-Arts

SONNET

sur l'état défectueux des rues de Paris.

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues;
Ponts, églises, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues.

Force gens noirs, blancs, roux, grisons;
Des prudes, des filles perdues;
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues.

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble.

Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux et grand bruit!...
C'est là Paris, que vous en semble?

SCARRON.

LES DISPARUS



M. COUYBA
Ex-Ministre du Commerce

La **CARNINE LEFRANCO** enrichit le sang
en hématies: avant l'emploi de la **CARNINE**
41 globules rouges; un mois après son emploi
54 globules rouges par carré d'hématimètre.

LE JOUR DE CATHERINE

ANATOLE FRANCE

Il est cinq heures. Mlle Catherine reçoit ses poupées. C'est son jour. Les poupées ne parlent pas : le petit Génie qui leur donna le sourire leur refusa la parole. Il agit ainsi pour le bien du monde : si les poupées parlaient, on n'entendrait qu'elles.

Pourtant, le cercle est animé. Mlle Catherine parle pour ses visiteuses aussi bien que pour elle-même; elle fait les demandes et les réponses :

— Comment allez-vous, madame ?

— Très bien, madame. Je me suis cassé le bras hier matin en allant acheter des gâteaux. Mais c'est guéri.

— Ah ! tant mieux !

— Et comment va votre petite ?

— Elle a la coqueluche.

— Ah ! quel malheur ! Elle tousse ?

— Non c'est une coqueluche qui ne tousse pas.

— Vous savez, madame, j'ai encore eu deux enfants la semaine dernière.

— Vraiment ? cela fait quatre.

— Quatre ou cinq, je ne sais plus. Quand on en a tant on s'embrouille.

— Vous avez une bien jolie toilette.

— Oh ! j'en ai de bien plus belles encore à la maison.

— Allez-vous au théâtre ?

— Tous les soirs. J'étais, hier, à l'Opéra; mais Polichinelle n'a pas joué, parce que le loup l'avait mangé.

— Moi, ma chère, je vais au bal tous les jours.

— C'est bien amusant.

— Oui, je mets une robe bleue et je danse avec des jeunes gens, tout ce qu'il y

a de mieux, des généraux, des princes, des confiseurs.

— Vous êtes jolie comme un cœur, aujourd'hui, ma mignonne.

— C'est le printemps.

— Oui, mais quel dommage qu'il neige !

— Moi, j'aime la neige, parce qu'elle est blanche.

— Oh ! il y a de la neige noire !

— Oui, mais c'est la vilaine neige.

Voilà une belle conversation; Mlle Catherine la soutient avec agilité. Je lui ferai, pourtant, un reproche : elle cause sans cesse avec la même visiteuse qui est jolie et qui a une belle robe. Elle a tort. Une bonne maîtresse de maison est également affable avec toutes les invitées. Elle les traite toutes avec sollicitude et, si elle peut montrer quelque préférence, ce n'est qu'aux plus modestes et aux moins heureuses. Il faut flatter le malheur : c'est la seule flatterie qui soit permise. Mais Catherine l'a compris d'elle-même. Elle a deviné la vraie politesse : c'est le cœur qui l'inspire. Elle sert le thé à ses hôtes et elle n'en oublie aucune. Elle insiste, au contraire, auprès des poupées qu'elle sait pauvres, malheureuses et timides, pour qu'elles prennent des petits gâteaux invisibles et des sandwiches faits avec des dominos.

Catherine aura, un jour, un salon où fleurira la vieille politesse française.

Anatole FRANCE,
de l'Académie Française.



PHOT. REUTLINGER



DIMANCHE MATIN

Musée d'Amsterdam. — H. J. SCHOLTEN

Pratiquement, le traitement de la tuberculose par la viande crue ou le suc de viande (zomothérapie) est le plus répandu des traitements antibacillaires.

OPOTHÉRAPIE - Paul CARNOT,
Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux,
J.-B. BAILLIÈRE - PARIS

La Carnine Lefrancq, Suc Musculaire de Bœuf Cru CONCENTRÉ représente le moyen le plus pratique de réaliser la Zomothérapie parce qu'elle est d'un goût agréable, se prend par petites fractions, au gré du malade, et se conserve indéfiniment.

L'ART ET L'HISTOIRE

LE SIÈGE DE DUNKERQUE. — BATAILLE DES DUNES (Voir notre reproduction page 8).

La Fronde n'ayant pas rempli ses espérances, le grand Condé avait passé à l'ennemi. L'Espagne secondée par un tel homme pensa pouvoir porter impunément la guerre dans nos provinces. En 1658, donc, Hesdin se souleva. Cependant Louis XIV renouvelait au même moment son traité d'alliance avec Cromwell, et le maréchal de Turenne prenait l'offensive. Dunkerque, occupée par les Espagnols était son objectif. Tandis qu'une flotte anglaise bloquait le port, l'armée royale entourait la ville d'une série de travaux d'approche propres à en assurer le siège dans des conditions favorables, malgré les canaux, les marais et les dunes qui la protégeaient du côté des terres. Le 25 mai 1658, la ville était investie.

L'Espagnol l'apprit avec stupeur. Condé aussitôt, connaissant Turenne, proposa de différer avant d'attaquer un tel homme. Don Juan d'Autriche ne voulut pas écouter l'illustre homme de guerre et l'armée espagnole marcha sur Dunkerque pour essayer d'en faire lever le siège. Le 13 juin, Don Juan et Condé arrivaient à mille mètres de l'armée de Turenne. Ils prirent position dans les dunes de sable qui environnaient Dunkerque, et attendirent. Turenne aussitôt marcha au devant des Espagnols avec dix pièces de canon, six mille cavaliers et près de neuf mille fantassins. Derrière lui, il laissait assez de troupes pour investir Dunkerque et repousser une sortie des assiégés si l'idée d'en faire une leur était venue. Don Juan ne pensait pas que Turenne l'aurait abordé. Malgré Condé et le duc d'York son allié, il ne voulut même pas établir de retranchements. Vous allez voir comment on perd une bataille, dit Condé au duc de Gloucester.

La nuit étant tombée, Turenne se coucha. Le lendemain à l'aube, 14 juin, il rangea ses troupes en bataille. Dix bataillons et vingt-huit escadrons en première ligne; sept bataillons et dix escadrons en seconde; quatre escadrons soutenant cette seconde ligne, les autres

s'espacèrent entre le front de bataille et Dunkerque, en réserve. Créquy commandait à droite, Castelneau à gauche, Turenne dirigeait les opérations au centre.

Ce que voyant, Don Juan surpris mit ses troupes sur une seule ligne soutenue en arrière par de la cavalerie. Les Français se portèrent aussitôt en avant, l'infanterie au centre, la cavalerie aux ailes. Le choc eut lieu sur toute la ligne en même temps. Castelneau renversa l'aile droite espagnole et la prit de flanc. A droite, Créquy se heurtait à Condé. C'était une partie dure. Créquy l'emporta d'abord, mais Condé par trois fois réunit sa cavalerie, manqua renverser Créquy et traversant notre aile droite, arriva jusqu'à Dunkerque. Ce fut Turenne qui l'en empêcha. Ralliant sa cavalerie il chargea lui-même le vainqueur de Rocroi. Tout ce que celui-là put tenter de faire fut tenté. En vain, Condé put échapper aux nôtres mais tous ses officiers furent pris ou tués. 4.000 Espagnols restèrent vivants au mains des soldats de Turenne, 1.000 périrent. Le soir de cette bataille mémorable, qui amena huit jours après la reddition de Dunkerque, où le roi entra le 25 juin, le maréchal de Turenne écrivit à sa femme le billet suivant, qui est d'une simplicité magnifique : « Les ennemis sont venus à nous, ils ont été battus : Dieu en soit loué ! j'ai un peu fatigué toute la journée ; je vous souhaite le bonsoir, je vais me coucher... »

Le tableau que nous reproduisons ici est l'œuvre du peintre Larivière — né en 1798, mort en 1876. Élève de Girodet et de Gros, Larivière obtint le prix de Rome de 1824 et envoya à la villa Médicis sa meilleure toile : *Peste de Rome sous le pontificat de Nicolas V*. On a de lui une grande quantité de toiles, aujourd'hui peu connues et dispersées en divers musées. Il fit les cartons des vitraux de la cathédrale de Dreux.

E. H.



LE RETOUR DE LA PÊCHE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de SOROLLA y BASTIDA, Musée du Luxembourg.

Le Professeur LANNELONGUE

La fin de l'année dernière a vu disparaître une des figures de chirurgien les plus originales et les plus sympathiques. Le 23 Décembre dernier, le professeur Lannelongue succombait, après trois jours de maladie, à une congestion pulmonaire.

Odilon-Marc Lannelongue était né le 4 Décembre 1840, à Castéra-Verdun, dans le Gers. Après avoir terminé ses études classiques au Lycée d'Auch, en 1857, à l'âge de 17 ans, il venait à Paris faire sa médecine.

En 1862, à 22 ans, il était interne des Hôpitaux; en 1865, aide d'anatomie; lauréat médaille d'or de l'Internat en 1866; docteur en 1867, prosecteur en 1868, chirurgien des Hôpitaux et agrégé de la Faculté en 1869, il était nommé professeur de pathologie externe en 1884.

On doit au professeur Lannelongue de remarquables travaux sur les affections congénitales, sur les maladies des os, et particulièrement sur l'ostéomyélite et les tuberculoses osseuses. Son traitement des tuberculoses ganglionnaires par des injections sclérosantes est devenu classique.

Parmi ses principaux ouvrages, il faut citer : *Du pied-bot congénital* (1896); *De l'ostéomyélite aiguë pendant la croissance* (1880); *Abcès froids et tuberculose osseuse* (1881); *Coxo-tuberculose*, leçons recueillies par M. Ménard (1886); *Tuberculose vertébrale* (1888); *Traité des kystes congénitaux* (avec Achard, 1886); *Affections congénitales* (avec Ménard, 1891).

Il existe au Musée Dupuytren (École pratique de la Faculté) toute une collection de pièces anatomiques préparées par le docteur Lannelongue à l'Hôpital Trousseau. Sur 1.000 pièces environ, on en trouve 700 ayant trait à la tuberculose des os et des articulations, et à la tuberculose expérimentale.

Le professeur Lannelongue était membre de l'Académie de Médecine depuis 1883; en 1893, il succédait à Verneuil à l'Académie des Sciences. Il était commandeur de la Légion d'Honneur.

Le savant chirurgien avait consacré à la politique une partie de sa belle activité.

Elu député dans le Gers en 1893, il était devenu sénateur de ce département en 1906.

Dans ces derniers temps, il avait eu l'initiative d'une hardie proposition destinée à combattre le fléau de la dépopulation.

En 1890, le professeur Lannelongue avait fondé, aux Gobelins, le *Dispensaire-Hôpital Marie Lannelongue*, un souvenir de sa regrettée compagne, et puis l'*Œuvre des jeunes convalescentes*. Durant toute sa carrière, il avait fait à la bienfaisance une part très large.

Il était aussi très sensible aux belles œuvres d'art, et son admiration pour elles s'est traduite par la création d'un musée spécial, dont il dota sa ville natale, et où l'on voit la reproduction d'un grand nombre des plus beaux chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture.



PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Lannelongue, en costume de membre de l'Institut, entouré d'objets qui rappellent ses travaux sur les maladies des os, et sa carrière politique.

SONNET

Tout se détruit, tout passe, et le cœur le plus tendre
Ne peut, d'un même objet, se contenter toujours.
Le passé n'a point vu d'éternelles amours,
Et les siècles futurs n'en doivent point attendre.

La Raison a ses lois, qu'on ne peut pas suspendre;
De nos désirs errants, rien n'arrête le cours;
Ce qu'on aime aujourd'hui déplaît en peu de jours.
Notre inégalité se saurait se comprendre.

Tous ces défauts, Grand Roi, sont joints à vos vertus.
Vous m'aimiez autrefois, et vous ne m'aimiez plus :
Ah ! que mes sentiments sont différents des vôtres !

Amour, à qui je dois et mon mal et mon bien,
Que ne lui fîtes-vous un cœur comme le mien.
Ou ne lui fîtes-vous le mien comme les autres !

Attribué à Mlle de la VALLIÈRE.

LA
CARNINE LEFRANÇO
est indiquée dans :

ANOREXIE-ANÉMIE-NEURASTHÉNIE
TUBERCULOSE-CONVALESCENCES-CHLOROSE
DÉBILITÉ-FAIBLESSE-MALADIES DE
L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

De 4 à 5 cuillerées à soupe par jour à jeun, après quoi
manger pour se réchauffer. Une cuillerée à soupe
dans du lait ou du café, ou dans du vin.
FROID en TISSE.



SIEGE DE DUNKERQUE. — BATAILLE DES DUNES, GAGNÉE PAR LE MARÉCHAL DE TURENNE (14 JUIN 1690).

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de l'auteur.



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MEUSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

N° 97

FÉVRIER 1912 (2)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE... 12 Fr.
ÉTRANGER... 16 Fr.

SYRACUSE

Je me souviendrai toute ma vie de la beauté de cette nuit, entre Malte et Syracuse. Nous nous étions embarqués au coucher du soleil, légèrement embrumé. Peu à peu, tous les voiles qui atténuaient la lumière du jour disparurent, et l'autre, la belle lumière d'argent bleu, emplit l'espace immense où nous glissions, presque sans bruit et sans le moindre vent. La surface de l'eau n'avait pas une ondulation. Elle était d'un azur transparent, coupé de reflets de nacre très doux et très longs, comme si toutes les perles enfouies dans les profondeurs se déroulaient en colliers. La flore et la faune de l'abîme doivent remonter par ces grands calmes. Des formes souples glissaient partout où se posaient les yeux. On sentait de tous côtés la vie répandue et heureuse. Les étoiles de là-haut laissaient traîner sur la mer, même les toutes petites, des milliers de fils d'or, qui nous suivaient en tremblant. Jamais je n'ai tant vu de splendeur voilée, tant de paix, tant de douceur en-

semble. La pensée flottait, abandonnée, sans horizons, comme en un rêve. Je me demandais s'il n'allait pas apparaître un char traîné par des dauphins,

des enroulements d'écailles, des lueurs blanches fuyant vers des fêtes inconnues. Et toute la nuit fut belle ainsi, à ravir.

Le matin, quand nous nous éveillons, c'est un nouvel enchantement. Nous sommes dans la baie de Syracuse, que cernent au loin les monts Hybla, comme des buissons de mauves alternativement ronds et pointus. Nous débarquons. La ville d'aujourd'hui n'occupe plus qu'un petit îlot, relié à la terre par une jetée. Elle tient tout entière dans ce qui devait être simplement une citadelle et l'avant-port de l'ancienne



RENÉ BAZIN

ILS LE DISENT, MAIS NE LE CROIENT PAS EUX-MÊMES !

Alors, comment espèrent-ils le faire croire aux autres. . . . que la VIANDE CRUE et SON JUS, peuvent être remplacés par un produit pharmaceutique. :: ::

Syracuse. Celle-ci, comme on la reconstruit bien en pensée! Elle s'étendait devant nous en amphithéâtre, sur ces pentes douces qui montent de tous côtés, couvertes de vergers, ville immense que le soleil et la brise de mer caressaient, posée là par le choix d'artistes incomparables, enveloppée de montagnes qui l'abreuyaient d'eau neigeuse, ville puissante, riche, prodigue, orgueilleuse. Et il n'en reste plus rien, pas une colonne debout. Car on ne peut appeler un grand souvenir ce théâtre de marbre blanc, dont les gradins et la scène subsistent

Ils sont au-dessous de nous, comme de grands rayons courbés, doux à l'œil. Nous montons encore. Voici un canal de marbre blanc, à hauteur de poitrine, où court à découvert un ruisseau bondissant, capté dans les montagnes, il y a plus de deux mille ans. Des femmes y lavent du linge. Elles sont debout, elles jacent, elles chantent sous le soleil ardent. Des éclairs qui s'échappent de leurs battoirs mouillés, l'azur est traversé jusqu'aux monts Hybla. Ce sont des flèches d'or qui s'envolent, à chaque fois qu'elles lèvent les bras. Der-



PANORAMA DE SYRACUSE (vu de la mer).

encore et brillent au milieu des herbes folles, sur la colline où nous montons dès notre arrivée. Ce ne sont plus là des monuments; le dessin seul est conservé. Nous sommes là trois étrangers, dont un Italien venu de Tunis, qui gravissons les couloirs par où les foules grecques descendaient pour entendre déclamer les vers d'Eschyle ou de Sophocle. Le guide, à la livrée du gouvernement, nous précède, nous donne la main quand les marches ruinées sont trop hautes, et, à des endroits consacrés par l'usage, récite son boniment. Il ne sait dire que des mesures et des dates approximatives : ce théâtre a tant de longueur, tant de largeur; les acteurs s'habillaient ici; le souffleur se mettait dans ce trou... Et, en effet, le reste ne peut se dire, tout ce qu'il y a de pensées mélancoliques et de poésie dans de pareils souvenirs et dans un pareil site : cela dépend des heures et des âmes qui regardent.

Nous avons dépassé les derniers gradins.

Derrière elles, des loques bleues et rouges fleurissent les buissons couverts de poussière. Nous approchons. Les femmes se détournent pour rire et plaisanter avec le guide. Elles aperçoivent les étrangers, et elles rient encore plus en secouant leur linge dans le courant bleu.

Bientôt, nous les perdons de vue; nous descendons dans les *latomies*, grandes carrières antiques, célèbres, comme on le sait, par la captivité des Athéniens, et dont le fond s'est rempli, grâce au temps et aux hommes, d'admirables bosquets. Ce serait aujourd'hui une bien jolie prison. Dans l'une, il y a tout un bois d'orangers. A l'extrémité d'une autre, sous des voûtes profondes, creusées dans le roc et soutenues par des piliers, des tisserands fabriquent du fil à pêcher. Les pauvres gens nous en offrent. A gauche et tout près d'eux, se trouve, dans les parois de la *latomie*, l'étonnante excavation qui s'appelle l'oreille de Denys : un pavillon



Le Docteur ACHARD

d'oreille, en effet, haut de plusieurs étages et large en proportion, et dont la sonorité est prodigieuse. Une feuille de papier qu'on y déchire produit l'effet d'un coup de fusil. Quand la porte se referme, c'est un coup de canon. Le guide, qui a l'habitude de ces improvisations, se met à dire à demi-voix : « Bonjour Denys; voici des Français que j'amène, ils continuent leur voyage! » Et Denys nous répond par un roulement de tonnerre. C'est là presque tout Syracuse. Je sais bien qu'on peut voir encore les restes médiocres d'un cirque, et d'autres *latomies*, et quelques vestiges de murs, au-dessus desquels on a gratté la terre. Mais ce n'est point vers ces restes du passé que s'en ira mon premier souvenir, quand désormais le nom de Syracuse traversera ma pensée. Je songerai tout d'abord à des volubilis dont la campagne était pleine,

des volubilis bleus d'une largeur et d'une fraîcheur inexprimables, débordant de partout les murs en touffes mousseuses, grimant aux orangers, descendant en cascades des cimes penchées des chênes verts; je songerai à l'air infiniment pur et léger qu'emplissait l'odeur des lavandes; au plaisir de se sentir sur une vieille terre de civilisation, toute pétrie par l'homme et où vivra toujours quelque chose d'humain. Et j'enverrai de loin la maison du gardien des ruines.

Elle est petite, à mi-coteau, avec un jardin derrière, où poussent des jasmins et cinq mandariniers, qui rapportent tous les ans, car ils sont bien irrigués. Mais, devant, le regard n'a pas d'obstacle; il erre sur les collines, sur la villa, sur la baie; il passe de la terre de Sicile à la mer Ionienne, et trouve à toutes deux le même sourire divin.

(Sicile). — RENÉ BAZIN, de l'Académie Française.



NOS ANCIENS MINISTRES AU CHAMP D'AVIATION
M. Messimy s'entretient avec le général Roques, directeur de l'Aéronautique Militaire. A ses côtés, MM. Caillaux et René Renoult.

COLLOQUE SENTIMENTAL

Dans le vieux parc solitaire et glacé,
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles.
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé,
Deux spectres ont évoqué le passé.

— Te souvient-il de notre extase ancienne ?

— Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne ?

— Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?

Toujours vois-tu mon âme en rêve ? — Non.

— Ah ! les beaux jours de bonheur indicible

— Où nous joignons nos bouches ! — C'est possible.

— Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir !

— L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,

Et la nuit seule entendit leurs paroles.

VERLAINE.

« SORTIR PAR UNE BELLE PORTE »

Autrefois, c'était un usage, au Parlement de Paris, qu'un prisonnier déclaré innocent fût reconduit par la grande porte, dite *belle porte*; c'est ce qui a donné lieu à l'expression proverbiale : « Sortir par une belle porte ».

La CARNINE LEFRANCO n'est pas toxique pour les reins : l'urine d'un sujet traité par des injections intrapéritonéales de CARNINE reste normale.

LES VICTIMES DE LA RÉVOLUTION

On a maintes fois demandé combien de victimes il faut mettre au compte sanglant de la Révolution; jamais personne n'a pu répondre catégoriquement sur ce point; M. de Broc s'est donné la peine de faire des relevés, d'après les documents qu'il signale, et voici le compte formidable qu'il nous fournit dans son livre : *La France et la Révolution* :

D'après Prudhomme, écrivain révolutionnaire, le chiffre des exécutions s'élèverait à 18.613; celui des victimes du proconsulat de Carrier, à 32.000. Il évalue à 937.000 le nombre des morts pour les guerres de Vendée, ce qui forme un total de 1.018.713. Dans ces chiffres ne sont compris ni les massacres de Septembre ni les fusillades de Toulon et de Marseille. Mais les évaluations de Prudhomme ne sont pas d'une exactitude incontestable, et quelques-uns de ces chiffres sont au-dessus de la réalité. Le chiffre total des morts pour les onze départements de l'Ouest ne doit guère dépasser 500.000, selon M. Taine. M. Mortimer-Ternaux donne le chiffre de 1.368 pour les massacres de Septembre à Paris seulement.

M. Campardon compte 2.728 condamnations à mort prononcées par le tribunal révolutionnaire de Paris, et le nombre de 17.000 meurtres et exécutions en province, dont le relevé a été fait par M. Berryat-Saint-Prix, reste au-dessous des chiffres complets. Nous atteignons déjà le total de 520.096. Nous sommes loin encore du chiffre d'un million avancé par Prudhomme; mais nous n'avons compté, faute d'éléments d'appréciation, ni toutes les exécutions accomplies par les tribunaux révolutionnaires et les commissions militaires dans les départements, ni les massacres de Septembre en province, ni les victimes du 10 Août. L'ensemble des meurtres commencés en 1789 n'est peut-être guère au-dessous d'un million.

M. Léonce de Lavergne estime à un million le nombre de Français morts pendant la guerre de 1792 à 1800, et le chiffre des individus morts de misère pendant la période révolutionnaire, est très supérieur à un million, d'après les évaluations de M. Taine.

La Révolution a donc coûté environ *trois millions* d'existences. Tel est le chiffre effrayant qui résulte de ces différentes statistiques.

F. UZUREAU.

ILE DE TIMOR
(Possession Néerlandaise-Portugaise)



ILE DE LA SONDE
(Océan Indien)



Timorais en Costumes pour faire la danse des guerriers.

L'ART ET L'HISTOIRE

BATAILLE DE HOHENLINDEN (Voir notre reproduction, page 8)

Bonaparte, après Marengo, avait voulu profiter de sa victoire et forcer l'Autriche à la paix. Mais malgré ses défaites, l'ennemi n'entendait traiter qu'en présence de l'Angleterre. Il espérait sans doute, par ses atermoiements, voir changer la face de son destin, et réparer par de nouvelles batailles à son avantage, les pertes subies jusque-là. Bonaparte voulait traiter avec

l'Angleterre et l'Autriche, mais séparément. Les conférences de Lunéville n'aboutirent pas. Bonaparte, à la fin de l'armistice, fit reprendre les hostilités. Tout était prêt pour cette occurrence. Augereau sur le Mein, Macdonald dans les Orisons, Murat et Brune en Italie, Moreau sur l'Ain, n'attendaient que le moment de prendre à nouveau l'offensive. Ce fut à Moreau que

l'honneur du premier succès était dévolu. Après avoir passé le Rhin en trois endroits différents, après la bataille d'Hochstaedt, qu'il gagne, il rencontre sur l'Ain l'archiduc Jean et l'armée autrichienne. Son aile gauche, dans un premier engagement, faiblit et dût rompre. Moreau recula et vint s'établir dans la forêt de Hohenlinden. L'archiduc l'y suivit. Aussitôt que Moreau connut que l'armée ennemie était engagée dans l'étroite route qui mène à travers la forêt vers Hohenlinden, il modifia son plan de bataille. La route suivie par les autrichiens aboutit à une petite plaine où se trouve le petit village de Hohenlinden. Y ayant massé son aile gauche, sous les ordres du général Grenier, soutenue par Ney, Legrand et Bastoul. Au centre, à Ebersberg, il laissa les divisions de Richepanse et de Decaen, en leur donnant l'ordre de se porter à la rencontre de l'archiduc, dans la forêt. Pour la droite, elle était trop éloignée pour entrer en ligne de compte utilement dans la bataille. Le 3 Décembre, l'archiduc traversa la forêt; ses troupes étant divisées en quatre corps, dont le gros, par la route forestière, devait déboucher sur Hohenlinden. Lorsque l'archiduc déboucha en face du village, il trouva en face de lui Ney et Grandjean. Un feu très vif d'artillerie l'accueillit. Malgré un mouvement tournant habilement tenté, l'Autrichien ne put s'aligner dans la plaine d'Hohenlinden. Corps à corps on se battit. Ney l'emporta enfin. A l'extrême gauche Legrand et Bastoul attendaient les deux autres corps de l'armée de l'Archiduc. Moreau saisit l'occasion d'un flottement

entrevu par lui dans les rangs de l'ennemi pour lancer contre lui Ney et Grandjean. Cependant, Richepanse, continuant son mouvement à travers les bois et les ravins, prenait l'offensive malgré la tourmente de neige qui aveuglait ses troupes. Cerné de toutes parts, avec seulement 6.000 hommes, il parvint à jeter le désordre dans l'ennemi, et laisse ainsi à Ney le temps d'arriver. Par-dessus les cadavres, Ney et Richepanse se rejoignent et tombent en s'embrassant dans les bras l'un de l'autre. Au centre, la bataille était gagnée. A notre gauche, elle le fut bientôt aussi. Bastoul et Legrand, malgré des forces plus nombreuses en face d'eux, culbutèrent l'ennemi dans les ravins de Lendorf. A cinq heures du soir, 8.000 Autrichiens étaient morts, 12.000 étaient prisonniers; 100 pièces de canons nous restaient entre les mains. Ce fut la plus grande victoire de Moreau. Peu après, l'Autriche, écrasée, ne put qu'accepter les conditions que le futur premier Consul lui imposa; ce fut le traité de Lunéville.

Le peintre Chopin, dont nous reproduisons ici la toile célèbre qui se trouve à Versailles, était le père de l'illustre musicien Chopin, qui donna à son nom une orthographe française. Né à Lubek en 1804, il fut élève de Gros, obtint le premier grand prix de Rome en 1831, et laissa après lui une grande quantité d'œuvres; il aborda tous les genres, sujets historiques, bibliques, scènes de mœurs, portraits. On cite de lui le plus souvent, *Les derniers moments des Cenci*, *Une famille à Albano*, et *Charles IX signant l'acte de la Saint-Barthélemy*. E. H.

MUSÉE DU LUXEMBOURG



LA PESTE A ROME (Fragment)

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Delaunay.

La CARNINE LEFRANCO

Suc musculaire de Bœuf Cru

:: :: CONCENTRÉ :: ::

est indiquée dans

ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE
FAIBLESSE - CONVALESCENCES - CHLOROSE
TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - MALADIES
DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN ::

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour dans
un liquide quelconque (bouillon excepté)

FROID ou TIÈDE

DÉPOT GÉNÉRAL :

ÉTABLISSEMENTS FUMOUCHE, 78, Faub. Saint-Denis, PARIS

POLTRON

On lit dans le *Journal de Paris* : Le mot de poltron tire son étymologie de *police trancus*, privé de pouce. Un acte de lâcheté, connu dans le Bas-Empire, prouve la vérité de cette étymologie. Les privilèges des soldats vétérans passaient à ceux de leurs enfants mâles qui se destinaient au service militaire. Quelques-uns de ceux-ci, prétendant jouir des privilèges de leurs pères, sans en partager les fatigues, se coupaient le pouce, ce qui les empêchait d'empoigner le javelot et de manier la pique.

Le Docteur ACHARD

Emile-Charles Achard est né à Paris, le 24 Juillet 1860, et a fait ses études au Lycée Condorcet. Externe des Hôpitaux en 1879, interne en 1882 et médecin du Bureau Central en 1893, il arrivait à l'agrégation en 1895.

Entre temps, en 1887, il passait sa thèse de doctorat sur « les Fonctions du foie », et faisait fonction de chef de laboratoire de la Faculté.

Le docteur Achard a écrit de nombreux ouvrages qui sont bien vite devenus classiques : en collaboration avec le professeur Lannelongue, il a donné, en 1887, un *Traité des Kystes congénitaux*; en collaboration avec le professeur Debove, en 1892-1897, un *Manuel de Médecine*; en 1899, il publiait un *Manuel de Diagnostic médical*, et en 1900, un *Manuel de Thérapeutique médicale*. Les *Nouveaux procédés d'exploration* (un volume in-8 de 436 pages, avec 91 figures, Paris, Masson), publiés en 1902, ont eu un très

grand et très légitime succès. Enfin, en collaboration avec MM. Debove et Castaigne, le docteur Achard a récemment écrit un *Manuel des Maladies des reins et des capsules surrénales* et un *Manuel des maladies du tube digestif*.

Travailleur infatigable, au courant de tous les progrès des sciences médicales, clinicien autant que savant de laboratoire, le docteur Achard poursuit des recherches originales qu'il communique à la Société de Biologie, dont il est un membre très assidu et très écouté. Parmi ses plus récents travaux, nous citerons ses études sur le dosage clinique des chlorures urinaires; sur la toxicité des centres nerveux dans le choc anaphylactique, sur la leuco-réaction tuberculeuse, et sur l'action

préservatrice de la lécithine contre le choc anaphylactique.

Le docteur Achard, médecin de l'Hôpital Necker, est Chevalier de la Légion d'honneur.



PHOT. PIERRE PETIT

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Achard, à la fois clinicien et expérimentateur, est évidemment dans l'obligation de faire quelques victimes innocentes, dont on voit à ses côtés les tristes figures, en même temps que les organes et leur sécrétion (reins et urines) qui tiennent une grande place dans l'ensemble des travaux du savant médecin.

QUELQUES ÉPIGRAMMES...

Tu veux te défaire d'un homme
Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus;
Hasarde une petite somme;
Prête-lui trois louis, tu ne le verras plus.
GOMBAUD.

Tu dis partout du mal de moi,
Je dis partout du bien de toi.
Mais, vois quel malheur est le nôtre :
On ne nous croit ni l'un ni l'autre!

LA MONNOYE.

Une autre de Voltaire, à propos du portrait où on le représenta en Apollon, — ce qui provoqua parmi les journalistes d'alors force commentaires ironiques :

Où, messieurs, c'est ma fantaisie
De me voir peint en Apollon;
Je conçois votre jalousie,
Mais vous vous plaignez sans raison :
Si mon peintre, par aventure
Tentait d'égayer son pinceau,
En Silène eut mis ma figure,
Vous auriez tous place au tableau :
Messieurs, vous seriez ma monture.

VOLTAIRE.

où
comment
par qui
avec quoi

SONT FABRIQUÉS
CERTAINS PRODUITS
QU'ON OPPOSE
A LA

**CARNINE
LEFRANCQ**



BATAILLE DE HOHENLINDEN. GAGNÉE PAR LE GÉNÉRAL MOREAU (3 décembre 1800).
Dessinée par le portraitiste des Souverains, Louis-Jean-Léonard, dit le "Goussier".



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

mensuel seulement en

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

N° 98

MARS 1912 (1)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE . . . 12 Fr.
ÉTRANGER . . 15 Fr.

DES CONTES ET DES LÉGENDES

On croit généralement que la plupart des fabliaux, des légendes qui forment le fonds de nos traditions populaires sont la production même du pays où on les entend conter. Or, chaque pays, chaque province en a une version assez différente qu'elle colore à sa lumière propre ou dont elle modifie les détails. Ce n'est pas tout : la plupart du temps, l'idée même, le sujet du petit drame nous arrive du fond des millénaires et des patries premières de nos races.

Telle historiette qui vous paraît parfois à peine plus importante qu'une moderne nouvelle à la main s'est fidèlement transmise jusqu'à nous de génération en génération, parce qu'elle contient, sous une forme dramatique vivante, une de ces histoires où les peuples, dès la première heure de leur vie morale, ont mis leur expérience, tout le meilleur de leur sagesse. Parfois, aussi, il suffit que l'historiette ait paru comique; elle a propagé l'éclat de rire et s'est

par là assuré l'immortalité. J'aurais cru, cependant, que les historiettes traditionnelles, dont on pouvait faire remonter l'origine à une haute antiquité, étaient relativement rares : je m'aperçois, chaque jour, qu'elles sont innombrables; j'en arrive même à croire que toutes celles qui sont très bonnes sont vénérables par leur grand âge.

L'année dernière, sachant que je recherchais des légendes et des contes pour les interpréter à ma façon, en prose ou en vers, mon ancien condisciple, M. Devèze, de l'Ecole des Langues Orientales Vivantes, m'apporta en épreuves sa traduction d'un



JEAN AICARD

On remplace la viande crue et le jus de viande par un produit pharmaceutique, comme on remplace le vin naturel par du vin fabriqué avec de l'alcool et des produits chimiques.

certain nombre de contes *Tamouls*, de contes *Rindis*, et je pensai :

— Très bien ! Je vais trouver là des histoires que je ferai répéter par un de mes personnages, dans mon prochain roman de Provence, et ces contes deviendront de bons récits provençaux, dus au génie provençal !

Je remerciai mon ami Devèze, et je lus d'abord son *Kadamanjari*, *Le Bouquet des Histoires*.

Lisons ensemble, si vous le voulez bien, l'histoire VIII, page 3, du *Kadamanjari* :

« Un homme riche avait l'habitude de donner à son père du riz bouilli à l'eau qu'il mettait dans un pot cassé. Son fils, voyant cela, enleva le pot cassé et le cacha. Cet homme riche ayant regardé son père lui demanda où était le pot cassé et le frappa. L'enfant lui dit :

» — Oh ! mon père, ne frappe pas grand-père : c'est moi qui ai enlevé et mis en réserve dans une cachette le pot cassé, car, lorsque je serai devenu grand, je ne veux pas faire l'acquisition d'un autre pot cassé pour toi.

« A ces paroles, l'homme riche éprouva de la honte. Depuis ce jour, il traita mieux son père et lui assura une vie plus heureuse. »

Eh bien ! cette histoire, vous la reconnaissez : elle nous a été contée à tous lorsque nous étions petits ; elle court, depuis des siècles, toutes les provinces de France, et, pour ma part, je l'ai traitée ainsi :

L'ÉCUELLE

Enfants, il faut aimer et respecter les vieux ; Quelquefois ils sont sourds, ils ont de mauvais yeux ; Souvent on voit trembler leur front, frémir leur joue, On dirait que la main de la mort les secoue. Avant de les jeter à bas, dans le tombeau ; Mais aux yeux de son fils un père est toujours beau S'il pense qu'ici-bas tout travail est aride Et veut de grands efforts, que l'effort fait la ride, Et que les vieux les plus courbés, les plus perclus, Sont ceux qui pour leur fils ont travaillé le plus.

Un mauvais fils, sa femme encor plus détestable, Ne faisaient plus asseoir le vieux père à leur table Où mangeait le petit garçon, comme eux, près d'eux, Pauvre vieillard ! de quoi l'accusaient-ils tous deux ? De mal savoir porter sa cuillère à sa bouche. La faiblesse d'un vieux, son malheur qui nous touche. Eux, justement, ils s'en moquaient. Et dans son coin, Le vieux, mangeant à part, les regardait de loin.

Un jour le bon grand-père, en voulant faire vite, Sachant qu'il est grondé lorsque sa main hésite, Laisse tomber le plat qu'on lui sert pour dîner. Le plat se brise. — « Eh bien ! nous allons lui donner Une écuelle de bois, comme aux chiens », dit la femme. Et l'homme a supporté cette parole infâme Sans y répondre, et c'est son père cependant, A qui la sale écuelle est servie en grondant !

Et quand il a l'écuelle en bois, le vieillard pleure. Il dit : « J'ai trop vécu ! Dieu, faites que je meure ! » Son fils le voit, l'entend et n'est pas attendri.

Le lendemain matin, la femme et le mari Ont trouvé leur enfant — cinq ans, c'était son âge — Cressant un gros morceau de bois, d'un air bien sage, Avec un vieux couteau qui coupe à sa façon.

« Que fais-tu là, lui dit la mère, mon garçon ?

— Je fais, répond l'enfant sans détourner la tête, Une écuelle. — Comment dis-tu ? » L'enfant répète.

« Une écuelle, dit-il, en relevant les yeux, Pour vous faire manger lorsque vous serez vieux, Et que moi je serai le maître avec ma femme. »

Ils restèrent saisis, ce mot frappa leur âme. On demanda pardon au vieux, qui, dès ce temps, Mangea comme eux à table. Il mourut à cent ans.

JEAN AICARD, de l'Académie Française.

PERSONNAGES EN VEDETTE



M. CLEMENCEAU



M. DELCASSÉ



M. FALLIÈRES



M. BRIAND



M. MILLERAND



Le Professeur WIDAL

EN SICILE

Nos chevaux sortent de la vigne et s'engagent dans un terrain boisé, au milieu de frênes à manne.

Le Zucco nourrit plus de trente mille de ces frênes arbrisseaux aux troncs entaillés, le long desquels la gomme perle en gouttelettes. Tout en bas, une feuille de cactus reçoit la précieuse résine. Sur les flancs des montagnes qui nous enveloppent, s'étagent le vert argenté de l'olivier, le vert tendre de l'amandier, le vert bleu du cactus, le vert foncé, presque noir, des pistachiers et des caroubiers, tandis que les sommets pierreux s'allument au jour nouveau. Par un sentier à mi-côte, au milieu de cette végétation luxuriante, nous tournons une montagne, et nous arrivons en vue de la mer. Nous dominons un paysage immense, lumineux, toute une plaine avec des villes, des ruines, des champs, des vignes, des bouquets sombres d'agrumes, enveloppée d'un demi-cercle de cimes bleuâtres, et qui se courbe elle-même, d'un mouvement souple et large, autour de la mer dormante.

Je pense à l'admirable beauté des lignes qu'on rencontre partout en Sicile, et aux larges écharpes blanches qui doivent traîner sur ces pentes, quand les amandiers prennent leur fleur.

Mais nos chevaux pensent à autre chose. Ils tendent le cou vers une ferme voisine, d'où leur arrive sans doute l'odeur fraîche d'un puits. Et nous entrons dans la cour, fermée de trois côtés par des bâtiments aux toits de tuile. A peine les fers de nos bêtes ont-ils sonné sur les cailloux, de tous côtés, par les escaliers extérieurs, par les

portes, je crois même par les fenêtres, des femmes, des enfants, s'assemblent autour de nous. Il y a plusieurs ménages de vigneron, logés dans la grande ferme. Chacun vient saluer l'administrateur.

Une jeune fille, seule, n'est pas venue. Elle se tient debout en face de nous, de l'autre côté du puits, dans l'ouverture d'une porte. Sans le savoir, elle a pris une pose de statue : la tête appuyée paresseusement sur un de ses coudes relevés, ses cheveux noirs dénoués encadrant l'ovale fin et blond de son visage, et, immobile, elle regarde devant elle, de ses grands yeux d'un brun velouté, sans étonnement et sans honte.

— Eh bien ! Catarina, dit l'administrateur, quel âge as-tu maintenant ?

— Seize ans, Excellence.

— Et ton fiancé se porte bien ?

— Très bien, Excellence.

— Quand te maries-tu ?

— Au printemps qui vient.

Elle répond sans changer

d'attitude, d'une voix brève et qui chante pourtant. Tout le monde a les yeux sur elle. Elle est toute la poésie de cette petite scène. Et moi, dans mon cœur, je l'ai saluée aussi, comme une apparition fugitive de la beauté. Demain, que sera-t-elle, hélas ! Comme celles-ci, les mères, les grandes sœurs, qui sont hâves, fatiguées, vieilles avant le temps. Vous qui passerez après moi, vous ne la reconnaîtrez plus. Et en quittant la ferme, en longeant cette haie de poivriers aux feuilles de mimosa, d'où pendent des grappes de graines roses, je pense à la pose charmante et noble qu'elle avait, à l'air dont elle disait : « Au printemps qui vient ! »

RENF. BAZIN, de l'Académie Française.



Carnine
Suc de Viande de Bœuf Crue



Lefrancq
CONCENTRE dans le vide et à froid

ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE
TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHLOROSE

CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,
pure ou étendue d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc
(pas de bouillon) FROID ou TIÈDE

LA CHAMBRE OÙ GRANDIT LAMARTINE

La première scène de la vie qui se représente à moi, dans les retours que l'homme fait vers son passé le plus lointain, pour se

voici. Il fait nuit. Les portes de la maison de Milly sont fermées. Un chien ami jette de temps en temps un aboiment dans la cour. La pluie d'automne tinte contre les vitres des deux fenêtres basses, et le vent, soufflant par rafales, produit, en se brisant contre les branches de

deux ou trois platanes, ou dans les interstices des volets, ces sifflements intermittents et mélancoliques que l'on entend seulement au bord des grands bois de sapins.

La chambre où je me revois ainsi est grande, mais presque nue. Au fond est une alcôve profonde, avec un lit. Les rideaux du lit sont de serge blanche à carreaux bleus : c'est le lit de ma mère. Il y a deux berceaux sur des chaises au pied du lit, l'un grand, l'autre petit : ce sont les berceaux de mes plus jeunes sœurs qui

dorment déjà depuis longtemps. Un grand feu de ceps de vigne brûle au fond d'une cheminée de pierres blanches. De grosses



LA MAISON NATALE DE LAMARTINE À MILLY (S.-et-L.)

poutres noircies par la fumée, ainsi que les planches qu'elles portent, forment le plafond. Sous les pieds, ni parquet ni tapis ; de simples carreaux de briques non vernissées. Aucune tenture, aucun papier peint sur les murs de la chambre ; rien que le plâtre, éraillé à plusieurs places et lais-

sant voir la pierre nue. Dans un angle, un petit clavecin ouvert, avec des cahiers de musique du *Dévin du Village*, de Jean-Jacques Rousseau, épars sur l'instrument ; plus près du feu, au milieu de la chambre, une petite table à jeu, avec un tapis vert tout tigré de taches d'encre et de trous dans l'étoffe ; sur la table, deux chandeliers de suif qui brûlent dans deux chandeliers de cuivre argenté, et qui jettent un peu de lueur et de grandes ombres agitées par l'air sur les murs blanchis de l'appartement. LAMARTINE.



EN LIMOUSIN. — BUÉE FLOTTANTE AU LEVER DU SOLEIL SUR LA GLANE
PHOT. JOYE.

CHANSON DE BERTRADE

(Grisélidis)

En Avignon, pays d'amour,
Tout doucement un troubadour

Dit à sa mie :
Suis-moi sous le ciel qui pâlit
Tandis que ta mère en son lit,
Est endormie.

A Vaucluse, nous cueillerons
Des bluets et des lisérons

De toutes sortes ;
Pour, qu'avec ces petites fleurs,
Tous mes baisers et tous mes pleurs
Tu les emportes.

Et si ta mère, à ton retour
En Avignon, pays d'amour,
Est réveillée,
Montrant chacune de ces fleurs,
Dis-lui que du matin les pleurs
Seuls l'ont mouillée.

ARMAND SILVESTRE.

DE LA CONVERSATION

S'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence éloquent ; il sert quelquefois à approuver et à condamner ; il y a un silence moqueur ; il y a un silence respectueux ; il y a enfin des airs, des tons et des manières qui font souvent ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation, le

secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes ; ceux-mêmes qui en font des règles s'y méprennent quelquefois ; la plus sûre, à mon avis, est de n'en point avoir qu'on ne puisse changer, de laisser plutôt voir des négligences dans ce qu'on dit que de l'affectation, d'écouter, de ne parler guère, et ne se forcer jamais à parler.

LA ROCHEFOUCAULD.

DE LA COMTESSE DIANE

Tout être aimé qui n'est pas heureux paraît ingrat.

On est reconnaissant tant qu'on aime, mais le cœur qui n'aime plus n'a plus de mémoire.

La beauté est le don d'être agréable sans se donner de peine : en passant.

Autant d'amoureux, autant d'amours ; chacun aime comme il est.

L'absence ne tue l'amour que s'il était malade au départ.

MUSÉE DU LUXEMBOURG



LILIA

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Carolus DURAN.

DE LA COMTESSE DIANE

Ceux qui ont regardé chez les autres croient avoir vu le bonheur.

Si une femme distingue un homme, il se met aussitôt à penser du bien de lui-même et du mal d'elle.

On n'oublie jamais ceux qu'on aime ; le cœur n'a pas de distractions.

La vertu est l'honneur de la femme, l'honneur est la vertu de l'homme.

Quand c'est le cœur qui conduit, il entraîne.

L'ART ET L'HISTOIRE

BATAILLE DE ZURICH (Voir notre reproduction page 8).

Bonaparte était en Égypte. La gloire des armes françaises avait subi quelques atteintes, et les revers de la Trebia et de Novi donnaient plus d'audace encore que jamais à l'étranger. Par la Suisse, une nouvelle invasion menaçait. L'archiduc d'Autriche, Charles, et le général russe Korsakof occupaient la Suisse. En face d'eux, le général Masséna, avec 37.000 hommes, attendait le moment favorable pour engager une action décisive.

Le Conseil aulique de l'Empire lui en fournit lui-même l'occasion. Il décida en effet que l'armée austro-russe se scinderait en deux et que l'archiduc, abandonnerait en Suisse son allié et gagnerait le Rhin, tandis que l'illustre Souvarof viendrait d'Italie, soutenant en Suisse, son collègue et concitoyen Korsakof.

Masséna jugea opportun de profiter de cette sottise. Ses ennemis dédoublés, il pourrait facilement écraser

Korsakof, et se jeter à la rencontre de Souvarof, sans lui laisser le temps de le reconnaître et même d'arriver.

Il se trouvait donc en face de Korsakof établi devant Zurich. Le général Hotze, avec 25.000 Autrichiens, attendait, sur la Linth. L'archiduc était parti. Souvarof était encore loin. Le 25 Septembre, au matin, dès 5 heures, Masséna donna l'ordre de marcher en avant. Les divisions Mesnard, Lorges, Clazan, soutenues par les batteries de Foy, passent la Limmat avec 15.000 hommes et marchent sur Zurich. Mesnard se porte contre Hotze ; le général Mortier, appuyé par Klein et Humbert, gagne la ville, où Korsakof est enfermé. 18.000 Français, commandés par Oudinot, lui coupent la retraite. Un cercle de fer et de feu l'entoure. D'innombrables bagages le gênent dans ses mouvements. La ville, encombrée, est un mauvais

champ de bataille, Korsakof vent s'ouvrir un passage au travers du corps d'Oudinot. Son infanterie en tête, sa cavalerie au centre, ses bagages en queue, il fonce, son infanterie passe presque, mais Oudinot le rejette en désordre dans Zurich, au moment où y entrent Klein et Mortier. Dans les rues on se battit avec acharnement. Korsakof fut écrasé. Il perdait 100 pièces de canon, tous ses bagages, son trésor de guerre, 5,000 prisonniers, 8,000 tués. En hâte, avec les débris de son armée, il gagna le Rhin.

Soult, cependant, au-dessus du lac de Zurich, avait abordé Hotze, qui fut tué et perdit 3,000 hommes. Souvarof, péniblement, s'était engagé dans les difficiles défilés du Saint-Gothard. Masséna l'y assaillit, avec tout le prestige de sa victoire récente. Souvarof se rejeta sur le Rhin à son tour, par la vallée d'Engi. Sur 18,000 hommes, il n'en sauva que 10,000.

Ainsi, en moins de quinze jours, 20,000 Russes, 6,000 Autrichiens avaient succombé ou étaient pris. Souvarof, furieux de la nonchalance autrichienne, refusa de combattre avec ces alliés peu convaincus.

Masséna venait de sauver son pays par une éclatante victoire.

Le peintre François Bouchot, à l'œuvre de qui nous empruntons le tableau dont la reproduction est ici visible, naquit en 1800, d'un modeste ouvrier imprimeur.

A douze ans, il reçut quelques leçons de dessin du graveur Richomme, puis d'autres leçons de peinture de Regnault et de Lethière, un peu plus tard. A 23 ans, il remporta le premier grand prix de Rome. On vit de lui, aux Salons de 1824, 1827, 1835, des portraits qui furent remarqués et des compositions qui eurent aussi du succès; les plus célèbres sont *Bacchus et Erigone*, les *Funérailles de Marceau*... En 1837, il exposait la *Bataille de Zurich*, toile destinée aux Galeries historiques de Versailles. Il travailla pendant trois ans à la décoration à l'église de la Madeleine. Malheureusement le peintre ne put pas achever son œuvre, ni tenir toutes les brillantes promesses qu'il avait jusque là données; atteint d'une maladie de poitrine, il succomba, jeune encore, à 42 ans.

E. H.

Le Professeur WIDAL



Fernand Vidal est né à Dellys, en Algérie, le 9 mars 1862. Il est le fils d'un médecin militaire qui prit part aux campagnes du second empire et fut, avec le grade de médecin-inspecteur, directeur du Service de Santé de l'Armée d'Afrique.

Après avoir fait ses études classiques à Paris, c'est aussi dans cette ville qu'il commençait sa médecine. Bientôt il arrivait premier au concours de l'externat, et il sortait de l'internat avec la médaille d'or.

Reçu docteur en 1889, avec une thèse sur l'infection puerpérale, la *phlegmatia alba dolens* et l'érysipèle, où il démontrait que ces trois affections étaient produites par un même microbe le streptocoque, il était nommé médecin des Hôpitaux en 1893, professeur agrégé en 1895; mais c'est seulement en 1911 qu'il obtenait la chaire de pathologie interne, abandonnée par le professeur Dieulafoy.

La liste des travaux du savant médecin est des plus longues. Après ses recherches microbiologiques sur le streptocoque, il faut surtout citer ses recherches, en collaboration avec MM. Dieulafoy et Chantemesse, sur le bacille typhique et l'infection typhique, recherches par lesquelles il fut démontré comment l'eau de boisson pouvait servir de véhicule au bacille typhique, et qui furent le point de départ, en France, d'importantes mesures prophylactiques prises par les Pouvoirs publics.

C'est aussi M. Vidal qui, en 1896, découvrit, par son étude de la réaction agglutinante chez les typhiques (avec M. Sicard), la méthode de séro-diagnostic qui permet de reconnaître immédiatement la fièvre typhoïde en cherchant si une goutte de sérum d'un malade agglutine ou non une culture de bacille typhique.

Enfin, avec M. Chantemesse, il a poursuivi de longues recherches sur l'immunité contre le virus de la fièvre typhoïde conférée par les substances solubles, sur la vaccination des animaux contre la fièvre typhoïde, et sur la sérothérapie appliquée à la fièvre typhoïde humaine. Aujourd'hui, la sérothérapie fait partie de la thérapeutique classique de la fièvre typhoïde; et l'on parle de rendre obligatoire, dans l'armée et dans certaines collectivités, la vaccination contre la fièvre typhoïde.

On voit quelle heureuse influence les travaux de laboratoire du professeur Vidal ont eue sur les progrès de la thérapeutique et de l'hygiène. Mais les travaux de laboratoire et les soins de la clinique n'ont pas suffi à épuiser l'activité de ce travailleur admirable qu'est le professeur Vidal, qui trouve encore le temps d'écrire des chapitres importants pour le Traité de médecine (grippe, dengue, paludisme, choléra, fièvre jaune, peste, etc.)

Citons enfin, dans le domaine de la clinique, ses nouvelles acquisitions sur le séro-diagnostic de l'actinomycose, sur la rétention chlorurée, sur l'azotémie et la valeur pronostique du dosage de l'urée dans le sang.

Le professeur Vidal est membre de l'Académie de Médecine et officier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Vidal fait la démonstration du séro-diagnostic, méthode dont il est l'inventeur : une goutte de sérum de malade, tombant dans une culture de bacilles typhoïdiques, provoque la réunion de ceux-ci en un conglomérat : c'est le phénomène de l'agglutination.

Puis voici un néphritique qui succombe sous le poids du chlorure de sodium. Vite qu'on lui applique le régime déchloruré !...



BATAILLE DE ZÜRICH, GAGNÉE PAR LE GÉNÉRAL MASSÉNA (25 et 26 Septembre 1799)
Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de François Bouché



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SEPTIÈME ANNÉE
N° 99
MARS 1912 (2)

ABONNEMENT
UN AN. : { FRANCE . . . 12 Fr.
. . . ÉTRANGER . . 15 Fr.

LA NAISSANCE DU ROI DE ROME (20 Mars 1811)

Depuis l'instant où le bourdon de Notre-Dame et les cloches des différentes paroisses de Paris s'étaient fait entendre, au milieu de la nuit, jusqu'à celui où le canon annonça l'heureuse délivrance de l'Impératrice, une extrême agitation se manifesta dans Paris. Au point du jour, la foule s'était portée vers les Tuileries. Les cours, les quais en étaient encombrés. Chacun attendait avec anxiété le premier coup de canon. Mais ce spectacle curieux n'avait pas seulement lieu aux Tuileries et dans les quartiers avoisinants : à neuf heures et demie, on voyait le peuple, dans les rues les plus éloignées du château, sur tous les points de Paris, s'arrêter, compter avec émotion les coups de canon. Le vingt-deuxième coup, qui proclamait la naissance d'un garçon, fut salué par des acclamations générales. Au silence de l'attente, qui avait suspendu comme par enchantement la marche

de toutes les personnes répandues dans tous les quartiers de la ville, succéda un mouvement d'enthousiasme difficile à peindre. Dans ce vingt-deuxième coup de canon était toute une dynastie, tout un avenir. Les chapeaux volaient en l'air; on courait au devant les uns des autres, on s'embrassait sans se connaître, en criant : *Vive l'Empereur!* De vieux soldats versaient des larmes de joie, en pensant qu'ils avaient contribué de leurs sueurs et de leurs fatigues à préparer l'héritage du Roi de Rome, et que leurs lauriers allaient ombrager le berceau d'une dynastie.



LE ROI DE ROME
PHOT. BULLOZ

Napoléon, caché derrière un rideau, à une des croisées de l'Impératrice, jouissait du spectacle de la joie populaire et en paraissait profondément attendri. De grosses larmes roulaient dans ses yeux; il vint dans cet état embrasser son fils. Jamais la gloire ne lui avait fait verser une larme;

Il est de toute évidence que RIEN ne peut remplacer la viande crue et son jus. Ceux qui l'affirment ne le font que dans un but intéressé et, bien certainement, sans aucune conviction.

mais le bonheur d'être père avait amolli cette âme que les plus éclatantes victoires et les témoignages les plus sincères de l'admiration publique semblaient à peine effleurer. Et, en effet, si Napoléon fut en droit de croire à sa fortune, ce fut surtout le jour où une archiduchesse d'Autriche le rendit père d'un roi, lui qui avait commencé par être cadet d'une famille corse. Au bout de quelques heures, l'événement qu'attendaient avec une égale impatience la France et l'Europe était devenu la fête particulière de toutes les familles.

A dix heures et demie, Madame Blanchard partit en ballon de l'École Militaire pour répandre, là où elle devait passer, la nouvelle de la naissance du Roi de Rome.

Le télégraphe annonçait de toutes parts cet heureux événement et, à deux heures après-midi, on avait déjà reçu la réponse de Lyon, de Lille, de Bruxelles, d'Anvers, de Brest et de plusieurs autres grandes villes de l'Empire. Cette réponse était, comme on pense, parfaitement d'accord avec les sentiments de la capitale.

Pour répondre à l'empressement de la foule qui se pressait continuellement aux portes du palais, afin d'avoir des nouvelles de l'Impératrice et de son auguste enfant, il avait été décidé qu'un des chambellans de service se tiendrait, du matin jusqu'au soir, dans le premier salon du grand appartement, pour recevoir les personnes qui se présenteraient et leur donner connaissance du bulletin que les médecins de Sa Majesté devaient remettre deux fois par jour. Au bout de quelques heures, des courriers extraordinaires étaient déjà sur toutes les routes, portant aux cours étrangères la nouvelle de l'accouchement de l'Impératrice; des pages de l'Empereur avaient été chargés de cette mission auprès du Sénat d'Italie et des corps municipaux de Milan et de Rome. Des ordres furent donnés

dans les villes de guerre et dans les ports pour qu'on y tirât les mêmes salves qu'à Paris et pour que les flottes fussent pavoisées. Une belle soirée favorisa les réjouissances particulières de la capitale. Les maisons avaient été spontanément illuminées. Ceux qui cherchent à deviner par les apparences extérieures quelle est la pensée d'un peuple dans des événements de ce genre remarquent que les derniers étages des maisons situées dans les faubourgs étaient aussi éclairés que les hôtels les plus somptueux et les plus belles maisons de la capitale. Les édifices publics qui, dans d'autres circonstances, se font remarquer, grâce à l'obscurité des maisons environnantes, l'étaient à peine, dans cette profusion de lumières que la reconnaissance publique avait allumées à toutes les fenêtres. Les bateliers donnèrent, sur l'eau, une fête imprévue qui dura une partie de la nuit et à laquelle une foule immense prit part du rivage, en témoignant la plus vive joie.

Ce peuple qui, depuis trente ans, avait passé par tant d'émotions et qui avait fêté tant de victoires, montrait un enthousiasme aussi vif que s'il se fût agi d'une première fête ou d'un changement heureux dans sa destinée. Des vers furent chantés ou récités sur tous les théâtres, et il n'y eut forme poétique, depuis l'ode jusqu'à la fable, qui ne fût employée à célébrer l'événement du 20 Mars 1811. Une somme de cent mille francs, prélevée sur les fonds particuliers de l'Empereur, fut répartie par M. Dequevauvilliers, secrétaire de la comptabilité de la Chambre, entre les auteurs des poésies. Enfin, la mode, qui exploite les moindres événements, donna naissance aux étoffes appelées caca-Roi-de-Rome, comme on avait dit sous l'ancien régime, caca-Dauphin.

(Mémoires de Constant).



LE BERCEAU DU ROI DE ROME

CARNINE LEFRANCO
CAPITAL 2.000.000. DE FRANCS ENTièrement VERSÉS
USINE MODÈLE SUR 12.000^m², à
ROMAINVILLE près PARIS
Dépôt Général
Etablissements FUMOUEZ
76, Faubourg St Denis, PARIS



Le Professeur CASTRO, de Madrid

EN LORRAINE, APRÈS L'ORAGE



PHOT. JOVÉ

DE LA PHYSIONOMIE...

On croit que la physionomie n'est qu'un simple développement de traits déjà marqués par la nature... Outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former et prendre de la physionomie par l'impression fréquente et habituelle de certaines affections de l'âme. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain ; et quand elles tournent en habitude, elles y doivent laisser des impressions durables. Voilà comment je conçois que la physionomie annonce le caractère et qu'on peut juger quelquefois de l'une par l'autre.

J.-J. ROUSSEAU.



PATURAGE EN PAYS LIMOUSIN

PHOT. JOVÉ

CIMETIÈRE DE CAMPAGNE

J'ai revu le cimetière
Du beau pays d'Ambérieux,
Qui m'a fait le cœur joyeux
Pour la vie entière.

Et sous la mousse et le thym,
Près des arbres de la cure,
J'ai marqué la place obscure
Où, quelque matin,
Libre enfin de tout fardeau,
J'irai tranquillement faire,
Entre mon père et ma mère,
Mon dernier dodo.

Pas d'épithaphe superbe,
Pas le moindre tra la la !
Seulement par-ci, par-là,
Des roses dans l'herbe,
Et de la mousse à foison,
De la luzerne fleurie,
Avec un bout de prairie
A mon horizon !

L'église de ma jeunesse,
L'église au blanc badigeon,
Où jadis, petit clergeon,
J'ai servi la messe ;
L'église est encore là, tout près,
Qui monte sa vieille garde,
Et, sans se troubler, regarde
Les rangs de cyprés.

Entouré de tous mes proches,
Sur le bourg, comme autrefois,
J'entendrai courir la voix
Légère des cloches...
Elles ont vu mes vingt ans !...
Et n'en sont pas plus moroses.
Elles me diront des choses...
Pour passer le temps.

GABRIEL VICAIRE.

L'ABEILLE

Cela commence au mois de Mars. Quand un soleil incertain, mais déjà puissant, réveille la sève endormie, de petites fleurs des champs s'épanouissent et parfument l'air. Mais cela pour un moment. A peine ouvertes à midi, dès trois heures elles se replient et voilent leurs frissonnantes étamines. A ce court moment de douce chaleur, vous voyez un petit être blond, tout velu, mais bien frileux, qui se hasarde aussi à déployer ses ailes. L'abeille quitte sa cité, sachant que la manne est prête pour elle et pour ses petits.

Admirable correspondance ! La plupart des fleurs frileuses, de même que la frileuse abeille, attendent une saison plus fixe pour déployer au soleil leurs corolles, trop délicates pour les caprices d'Avril.

C'est plaisir de voir le commerce de ces êtres charmants. La fleur docile s'incline et se prête aux mouvements inquiets de l'insecte. L'abeille s'établit au fond de ces réduits dignes de fées, tendus des plus doux tapis sous des pavillons fantastiques.

Frappée du rayon de soleil sympathique, la fleur n'y résiste pas : elle laisse aller, attendrie, tout ce qu'elle a de meilleur ; elle est comme une petite source où le miel vient goutte à goutte. Prenez-le, il en revient. A point se trouve alors l'abeille ; son œuvre est ici presque faite : le doux trésor, bien préparé dans cette heure de perfection, lui coûtera peu de travail. Elle l'apporte à ses enfants : « Mangez, c'est l'âme des fleurs, »

MICHELET.

LES DAMES ADMISES POUR LA PREMIÈRE FOIS

AUX SÉANCES DE RÉCEPTION DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La réception de l'évêque de Senlis, de Chamillart, le 7 Septembre 1702, marque une date dans les Annales de la Compagnie, car c'est la première à laquelle les dames furent admises. Ses nièces, dans l'intention de s'amuser à ses dépens, obtinrent d'assister, dans une tribune, à sa réception qu'elles troublèrent par leurs éclats de rire. Cela n'en créa pas moins un précédent, et, depuis ce jour, les dames eurent leurs entrées aux séances de réception.

EMILE GASSIER.



Vernoye Richard.

EN ÉGYPTE. — Figueurs de Barbarie à Héliopolis

L'ÉDUCATION DES ENFANTS

L'éducation des enfants sera pour le *législateur* un moyen efficace pour attacher les peuples à la patrie, pour leur inspirer l'esprit de la communauté, l'humanité, la bienveillance, les vertus publiques, les vertus privées, l'amour de l'honnête, les passions utiles à l'Etat, enfin pour leur donner, pour leur conserver la sorte de caractère, de génie qui convient à la nation. Partout où le *législateur* a eu soin que l'éducation fût propre à inspirer à son peuple le caractère qu'il devait avoir, ce caractère a eu de l'énergie et a duré longtemps. Dans l'espace de cinq cents ans il ne s'est presque pas fait de changement dans les mœurs étonnantes de Lacédémone. Chez les anciens Perses, l'éducation leur faisait aimer la monarchie et leurs lois; c'est surtout à l'éducation que les Chinois doivent l'immutabilité de leurs mœurs; les Romains furent longtemps à n'apprendre à leurs enfants que l'agriculture, la science militaire et les lois de leur pays; ils ne leur inspiraient que l'amour de la frugalité, de la gloire et de la patrie; ils ne donnaient à leurs enfants que leurs

connaissances et leurs passions. Il y a dans la patrie différents ordres, différentes classes; il y a des vertus et des connaissances qui doivent être communes à tous les ordres, à toutes les classes; il y a des vertus et des connaissances qui sont plus propres à certains états, et le *législateur* doit faire veiller à ces détails importants. C'est surtout aux princes et aux hommes qui doivent tenir un jour dans leurs mains la balance de nos destinées que l'éducation doit apprendre à gouverner une nation de la manière dont elle veut et dont elle doit l'être. En Suède, le roi n'est pas le maître de l'éducation de son fils; il n'y a pas longtemps qu'à l'assemblée des États de ce royaume, un sénateur dit au gouverneur de l'héritier de la couronne : *Conduisez le prince dans la cabane de l'indigence laborieuse; faites-lui voir de près le malheureux, et apprenez-lui que ce n'est pas pour servir aux caprices d'une douzaine de souverains que les peuples de l'Europe sont faits.*

DIDEROT (*Encyclopédie*).

DANS LA RUE



MM. METCHNIKOFF et ROUX, etc.

AVANT

de prescrire un des nombreux produits qu'on oppose à la CARNINE LEFRANCQ, demandez

OÙ, COMMENT, PAR QUIet AVEC QUOI il est préparé ?

SEULE

la CARNINE LEFRANCQ est préparée avec du Suc Musculaire

CONCENTRÉ

L'ART ET L'HISTOIRE

BATAILLE DE MARIGNAN (Voir notre reproduction page 8).

François Ier venait de monter sur le trône. Il entra dans sa politique de suivre celle de son prédécesseur Louis XII; celui-ci avait eu des vues sur le Milanais, le roi chevalier eut les mêmes. Il passa donc les Alpes, avec 50.000 hommes, et par Pavie, marcha sur Milan. Le duc de Milan, Ludovic le More, avait pour défenseurs une vaillante armée de Suisses. Ceux-ci, effrayés par l'invasion française, avaient déjà engagé des pourparlers de paix, quand un renfort de 20.000 hommes leur vint de Bellinzona. Au nombre de 30.000, ils s'installèrent dans Milan, prêts à reprendre les hostilités. François Ier se trouvait à Marignan ou Melegnano. Ce fut le cardinal de Sion, irréductible ennemi des Français, qui décida le combat. Le roi déjeunait lorsque les trompettes suisses retentirent. « Qui m'aime me suive! » cria-t-il, en sautant à cheval. Et tandis que le général vénitien Alviano rassemblait ses 15.000 soldats, nos alliés, la bataille s'engagea. Galliot de Genouillac, grand-maître de l'artillerie reçut les Suisses avec une terrible décharge. Malheureusement le manque de place, le désarroi de l'armée française surprise empêchèrent les nôtres de se ranger en bataille. La cavalerie ne put se développer, et fut rejetée sur l'infanterie. Les lansquenets Allemands à notre solde, se débâtèrent au premier choc. Des canons avaient été pris, la bataille paraissait sinon perdue, du moins incertaine, quand le roi, sa maison derrière lui, vint rétablir par une charge magnifique l'ordre de combat. Avec une rage et une fureur terribles, Suisses et Français luttaient corps à corps. On ne voyait rien à cent pas, à cause de la poussière et de la fumée. Chacun cherchait à venger sur l'ennemi les pertes subies antérieurement; la nuit vint.

Le combat s'arrêta à cause de l'obscurité. Quelques heures, François Ier — il n'avait encore que vingt ans — dormit sur un affût de canon. Les chefs profitèrent de ce répit nocturne pour rallier les soldats, rétablir un peu l'ordre de bataille, de sorte qu'au point du jour qui suivit, la lutte reprit à notre avantage. A neuf heures, Alviano survint avec ses Vénitiens. Désespérant de pouvoir reprendre l'offensive, les Suisses se replièrent en bon ordre sur Milan.

Nous avions perdu 20.000 hommes. Mais le champ de bataille nous restait. François Ier ne voulut pas être armé chevalier en un autre lieu. Bayard lui donna l'accolade — ce fidèle et superbe Bayard qui, ce jour-là comme tous les autres, accomplit des prodiges. « J'ai assisté à vingt batailles, disait le maréchal de Trivulce — ce n'étaient que des jeux d'enfants; Marignan est un combat de géants. »

Le tableau qui représente un des aspects de cette victoire illustre est l'œuvre du peintre Fragonard. Ce nom est bien délicat et bien charmant... Mais qu'on ne s'y trompe pas. Le Fragonard dont il s'agit ici n'a rien du charmant « Frago » de l'*Escarpolette* et de la *Liseuse*... Il n'est que son fils — un fils ingrat. Peintre et sculpteur, on a de lui de grandes compositions historiques, des tableaux de batailles et un plafond du Louvre. Il s'appelait Alexandre-Evariste. Né en 1780, il vint au monde, médiocre héritier d'un pinceau admirable, au moment où David portait à son père un coup rude et fatal. Le fils Fragonard imita David. Mais lorsque Delacroix et les grands peintres romantiques eurent éclipsé celui-là, le disciple disparut comme le maître. Il mourut en 1850.

E. H.



PREMIÈRE PLUIE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Mono, Musée du Louvre.

Le Professeur CASTRO, de Madrid

Florencio de Castro y Latorre est né à Madrid, et a fait toutes ses études à l'Université Centrale de cette ville.

Interne en 1864, préparateur d'anatomie en 1866, il occupait ensuite les diverses fonctions de chef de la Clinique et du Musée Anthropologique du docteur Velasco et de Directeur des Travaux et Musées Anatomiques. En 1869, il était nommé professeur d'anatomie technique à la Faculté de Médecine de l'Université Centrale.

Le docteur Castro s'est spécialisé dans les travaux d'anatomie pratique; il exerce la chirurgie générale, ayant d'ailleurs fait le cours officiel de Clinique chirurgicale, pendant de nombreuses années, à la Faculté. La chirurgie du cou l'intéresse particulièrement, et il a décrit des procédés opératoires nouveaux dans ce domaine.

Les travaux de laboratoire ont également pris une partie de son activité. Il a formulé



des méthodes spéciales pour la conservation des pièces anatomiques, les embaumements et tout ce qui concerne l'anatomie pratique. Le professeur Castro est

l'auteur d'ouvrages classiques sur *L'Anatomie humaine et l'Histologie*, sur *La Dissection et les Préparations anatomiques* et sur *Les Ligatures artérielles*.

Il a écrit de nombreuses notices chirurgicales dans les journaux espagnols et étrangers. Dans l'enseignement depuis quarante ans, membre de nombreux Congrès en France, en

Angleterre, en Italie, et de tous ceux

qui ont été tenus en Espagne, en relation constante avec les premiers chirurgiens et anatomistes de l'Europe, le docteur Castro est un savant et un praticien des plus autorisés de l'Espagne.

Il est président de l'Académie espagnole de Médecine et de Chirurgie, chef supérieur de l'Administration, et titulaire du grade suprême dans divers Ordres.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Castro, tenant d'une main une momie égyptienne, reçoit, dans l'autre, la tête d'un décapité : allusions à sa spécialisation dans la chirurgie du cou et à ses recherches sur l'embaumement.

PENSÉES

On renonce plus aisément à son intérêt qu'à son goût.

LA ROCHEFOUCAULD.

Quiconque oblige un inférieur s'en fait un ennemi.

ROQUEPLAN.

Tous les animaux connaissent ce qui leur est salutaire, excepté l'homme.

PLINE.

Les vrais amis font toute la douceur et l'amertume de la vie.

FÉNÉLON.

A force d'aller au fond de tout, on y reste.

TAINE.

Les petites considérations sont le tombeau des grandes choses.

VOLTAIRE.

La probité est comme la vertu; moins on en parle, plus on en a.

MISTRAL.

N'importunons pas les autres par nos conseils, instruisons-les par nos exemples.

PASCAL.

Savoir se gêner est la première chose à apprendre.

DIDEROT.

ANÉMIE-CHLOROSE
ANOREXIE
DÉBILITÉ-FAIBLESSE
TUBERCULOSES
NEURASTHÉNIE
CONVALESCENCES
MALADIES

DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

CARNINE LEFRANCQ

SUC MUSCULAIRE de BŒUF CRU
INALTÉRABLE

Un 1/2 à 5 cuillères à soupe par jour, à l'importe quel moment, avec ou sans addition d'un liquide quelconque, eau minérale ou sucrée, thé, lait, etc. (pas de poivre)
FROID — TIEDE

Copie Générale d'AGENCEMENTA FUMOUZELLE & Co.



BATAILLE DE MARIIGNAN. GAGNÉE PAR FRANÇOIS IER (1515).
Reproduction par la photographie des contours d'un dessin de François Ier.



HANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION

CARNINÉ LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

N° 100

AVRIL 1912 (1)

ABONNEMENT

UN AN. | FRANCE. . . 12 Fr.
ÉTRANGER . 16 Fr.

POURQUOI M. THIERS FUT ÉLU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE



La majorité des membres de l'Assemblée de Bordeaux étaient des « ruraux » comme on les appelait, c'est-à-dire des hommes qui, éloignés des passions et des entraînements de la grande ville, n'avaient jamais eu de sympathie pour l'Empire, né d'un coup d'audace, puis tombé sous le mépris à la suite des désastres provoqués par lui. Mais ces « ruraux » élevés dans la crainte des excès révolutionnaires de 1793 et 1848, et confirmés dans cette terreur par la toute récente insurrection communaliste, n'éprouvaient que défiance accompagnée d'épouvante pour la République, qu'ils croyaient ne pouvoir exister sans violences, sans menaces, sans échafauds, ou tout au moins sans abus et sans vexations.

Avec de telles craintes il n'était pas étonnant que dans les campagnes on se tournât vers les royalistes, et qu'en eux seuls on vit les sauveurs de la société, de l'ordre et de la fortune publique. Les royalistes ou, comme on les nommait, les conservateurs, n'étaient-ils point, dans l'espérance de leurs électeurs, des hommes prudents par éducation, respectables par tradition, supérieurs par origine, et la royauté elle-même ne rappelait-elle point l'âge d'or de la politique ? A la vérité, si ceux qui pensaient ainsi avaient lu attentivement l'histoire exacte de tous les règnes et de tous les rois, ils auraient été singulièrement désillusionnés et sur les règnes antérieurs à la Révolution de 1789 et sur ceux qui avaient suivi la chute de Napoléon, depuis Louis XVIII jusqu'à Louis-Philippe. Ils se seraient convaincus que sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet les royalistes eux-mêmes avaient, en bien des rencontres, critiqué le pouvoir, renversé les ministères

Certains Industriels ÉCRIVENT bien, tous les jours, dans leurs Annonces, qu'un Produit

Pharmaceutique, LE LEUR, peut remplacer la Viande crue, mais ils ne pourraient pas DIRE cela..... sans rire et sans faire rire les médecins qui les entendraient.

et exprimé leur mécontentement en appelant des réformes. Les ruraux, maîtres de la situation, ne tenaient pas compte de ces leçons qu'ils ignoraient, d'ailleurs, pour la plupart. Ils avaient des prédilections préconçues pour la monarchie, et c'était tout. Il faut reconnaître, toutefois, que leurs forces n'étaient pas concentrées vers un but déterminé et que leur premier mouvement fut celui du patriotisme lorsqu'ils confièrent, avec une imposante majorité de suffrages, les destinées du pays à M. Thiers.

Ce choix était, au reste, indiqué : Thiers était, sans conteste, le premier homme d'Etat de la France, et le seul en réalité, à qui il fût alors possible de remettre la sauvegarde de la patrie. Il n'y avait pas d'autre personnalité éminente que l'on pût opposer à Bismarck.

L'Empire n'avait créé aucune de ces hautes capacités qui s'imposent à la considération et au crédit de tous. Thiers, au contraire, se recommandait à tous les partis par des services passés, par son immense expérience, par ses qualités merveilleuses d'orateur et de parlementaire familiarisé avec les débats législatifs, par sa lucidité et la vigueur de son intelligence, par son ardeur au travail, par sa grande foi patriotique, par sa sagesse dont on avait malheureusement si peu profité lorsqu'il avait protesté contre la politique étrangère de M. Emile Ollivier et contre la déclaration de guerre, par son dévouement, enfin, lorsqu'il avait, au cours des hostilités, fait tous ses efforts pour concilier à la France les sympathies de l'Europe.

Son attitude sous l'Empire ne pouvait qu'augmenter son autorité morale. Il avait donné des preuves de sa droiture quand, un des premiers, il s'était déclaré contre le coup d'Etat avant et après le 2 Décembre; quand, le 4 Septembre, il avait contribué à refréner les passions démagogiques. Les républicains, tout en sachant que son libéralisme était essentiellement modéré, lui avaient, en grande partie, donné leurs voix aux élections du 8 Février. Elu dans vingt-six circonscriptions, il avait obtenu plus de deux millions de suffrages, représentant

l'immense majorité du corps électoral. D'autre part les monarchistes n'oubliaient pas que son libéralisme, si bien vu des partisans de la République, était au fond plutôt favorable à la monarchie constitutionnelle. Ministre de Louis-Philippe, il ne s'était jamais montré l'adversaire personnel du roi et de la royauté, et lorsqu'il avait combattu dans les rangs de l'opposition, c'est contre les hommes au pouvoir qu'il avait dirigé son action.

En 1848, quand la République avait été proclamée, il était demeuré l'inflexible soutien de l'ordre et de la loi; on l'avait vu plus d'une fois, à la tribune, tenir tête aux fanatiques des idées extrêmes, aux socialistes surtout, et il était resté ainsi l'interprète le plus écouté, le plus applaudi des conservateurs eux-mêmes.

Thiers n'était un républicain ni de sentiment ni de conviction. Son idéal politique ne dépassait pas la monarchie constitutionnelle. Il avait travaillé à l'avènement de celle-là... Il voulait une

France libérale, affranchie du despotisme du souverain comme du joug théocratique, mais il l'imaginait gouvernée par les classes dirigeantes.

Il redoutait la démocratie, il se défiait de la République... Il avait en 1848, compté parmi ses adversaires les plus acharnés, mais s'il l'avait combattue, c'était au nom des intérêts conservateurs. Lorsque, vingt ans après l'avènement de l'Empire, la République avait reparu, il avait suivi le mouvement de l'opinion publique. Semblable à Turenne qui demeurait plus hardi à mesure qu'il avançait en âge, à soixante-quinze ans il rompit avec les idées, les habitudes, les relations, les préjugés de toute une vie, et, une fois décidé à franchir l'Atlantique, il le franchit résolument, sans regarder en arrière. C'est lui surtout qui, par sa conversion à la République, détermina tant de conversions dans les rangs des « conservateurs », autour de lui d'abord, et parmi ses amis, puis, de proche en proche, par toute la France et dans toutes les classes de la société.

CHARLES SIMOND
(Histoire d'un patriote)



M. THIERS



Le Professeur MARFAN



Dans la pensée de Bonaparte, et comme l'article premier de la loi l'indique formellement, le but de l'institution est de rémunérer les services civils aussi bien que les services militaires, le talent aussi bien que le courage. Les fonctions législatives, la diplomatie, l'administration, la justice, le sacerdoce, les sciences, les arts, doivent être d'aussi bons titres d'admissions que le métier des armes, le point essentiel et fondamental. Cette solennelle consécration du mérite civil et du mérite militaire, devint, lors de la discussion du projet de loi par le Conseil d'État, l'objet d'assez vives critiques. Sait-on qui se chargea d'y répondre ? Ce fut Bonaparte lui-même, Bonaparte que ses victoires avaient élevé à la suprême puissance, et qui passe aux yeux de la foule pour le génie incarné de la guerre. Écoutons-le donc : « Messieurs, « s'écriait-il, dans tous les pays du monde, la force « des armées cède aux qualités civiles ; partout « les baïonnettes s'abaissent devant le prêtre qui « parle au nom du ciel, devant l'homme qui « impose par sa science. Moi le premier, ce n'est « pas comme général que je gouverne, mais parce « que la nation croit que je possède les qualités « civiles propres au gouvernement. Si elle n'avait « pas cette opinion, mon gouvernement ne se soutiendrait pas. Allez, je savais bien ce que je faisais « quand, général d'armée, je prenais la qualité de « *membre de l'Institut*, j'étais « sûr d'être compris, même « par le dernier tambour... Je « n'hésite donc pas à le déclarer : « entre l'homme de guerre et « l'homme civil, au dernier ap- « partient incontestablement la « prééminence. Si on distingue « les honneurs en militaires et en « civils, on établit deux ordres « en France, tandis qu'il n'y a « qu'une nation. Si on ne dé-

« cerne les honneurs qu'aux militaires, ce sera encore « pis, car dès lors la nation ne sera plus rien. Si au « contraire, on adopte les bases du projet que « nous discutons, les soldats ne sachant ni lire ni « écrire seront fiers, pour prix d'avoir donné leur « sang à la patrie, de porter la même décoration « que les grands talents de l'ordre civil ; et ceux-ci, « de leur côté attacheront d'autant plus de prix à « cette récompense de leurs travaux, qu'elle sera « la décoration des braves... Bien des officiers « aussi se trouveront choqués de voir leur déco- « ration, non seulement orner la poitrine du prêtre, « du juge, de l'écrivain et de l'artiste, mais des- « cendre jusqu'à celle du simple soldat. Eh quoi ! « le courage n'est-il pas toujours du courage, et « le sang toujours du sang ?... »

Voici, d'après la loi du 19 Mai 1802, comment la Légion d'Honneur était organisée. La Légion se composait de seize cohortes qui correspon- daient à seize divisions des départements de la France. Outre un grand chancelier de la Légion, lequel résidait à Paris, chef-lieu général, chacune des seize cohortes avait son chancelier et son chef-lieu. Il n'exista d'abord que quatre degrés hiérarchiques : *légionnaire*, *officier*, *commandant* et *grand officier*. Chaque cohorte comptait 7 grands officiers, 20 commandants, 30 officiers et 350 légionnaires. Ainsi, à l'origine, la Légion ne devait avoir que 6.412 mem- bres. Dès la première année de l'Empire, au-dessus des grades déjà existants, il en fut créé un cinquième, celui de *grand cordon*. Peu de temps après, le nombre des chevaliers (*titre que les légionnaires reçurent*) devint illimité ; puis celui des titulaires des autres grades augmenta successivement.

Philippe LEBAS.



LES BOUCLES D'OREILLES
DE MADAME LA MARÉCHALE JUNOT
DUCHESS D'ABRANTES

LA CARNINE
LEFRANCQ

contient les ferments **VIVANTS**
du Suc Musculaire de Bœuf.

L'ART ET L'HISTOIRE

LA BATAILLE DE FLEURUS, 26 Juin 1794 (Voir notre reproduction, page 8)

La révolution était dans la Convention. Aux frontières, les armées de la République s'ingéniaient avec bonheur à sauver la France. Les alliés marchant sur Péronne, Arras et Saint-Quentin, Pichegru envahit la Flandre, prit Ypres, tandis que Jourdan se dirigeait sur Charleroi qu'il investissait bientôt, et, après quelques combats, emportait sur les Autrichiens. Après quoi Jourdan disposa ses troupes en demi-cercle au-devant de Charleroi, ses ailes appuyées sur la Sambre, son centre protégé, sur Gosselies, par des retranchements. Kléber tenait la gauche, Jourdan le centre et la droite, avec sous ses ordres Marceau, Championnet, Morlot, Montaigu et Hatry; Lefebvre était en arrière, appuyé sur la petite ville de Fleurus, déjà illustrée en 1622 et en 1690 par deux batailles. L'ennemi, formé en cinq corps était commandé par le prince d'Orange, le général Quasdanovich, le prince Charles, le prince de Kannitz et le général Beaulieu.

Notre gauche, dès le matin du 27 juin, dut se replier sous l'attaque du prince d'Orange. Mais Kléber, avec une admirable décision, vint entourer les Autrichiens et les repoussa. Orange apprit à ce moment que Charleroi venait d'être prise, et il donna l'ordre de battre en retraite.

A droite, Morlot se laissait environner par Quasdanovich; il put résister assez pour laisser son ennemi et se replier en bon ordre en arrière. Championnet se voyait également attaquer avec violence. Il tint bon. Mais Orange et Kannitz essayèrent de se rallier sous Fleurus, de sorte que nos troupes, saisies entre deux feux, durent abandonner aux Autrichiens les hauteurs d'Hépignies.

Jourdan voit le danger et, avec ses réserves, fait enlever à nouveau la position, cependant que Marceau et Lefebvre, à l'extrême droite, portent le coup décisif, qui va changer l'ordre du combat. Un instant, des caissons d'artillerie ayant sauté, nos soldats s'effrayèrent, Lefebvre refusa de battre en retraite: il eut raison. Les Français avaient rétabli l'équilibre du combat et repris l'avantage: la nouvelle que Charleroi avait été prise, nouvelle répandue tardivement dans les rangs des alliés, les découragea. Cobourg donna l'ordre de cesser le feu et de sonner la retraite. Les Autrichiens avaient 10.000 hommes hors de combat. Nous gardions nos positions et la Belgique nous était ouverte.

Il ne faut pas oublier, en ces temps où le problème de l'aviation militaire se pose avec tant d'intérêt, que c'est à Fleurus que l'on se servit d'un point de vue tactique et comme mode de renseignements, du premier acrostat, d'où l'observateur put examiner les positions ennemies et servir utilement notre commandement.

Jean-Baptiste Mauzaisse, qui peignit en 1837, pour les Galeries des batailles du Musée de Versailles, le tableau de la *Bataille de Fleurus*, naquit en 1784 à Corbeil et mourut à Paris en 1844. Honnête, laborieux, modeste, il ne connut ni la fortune, ni la gloire. Pourtant il avait en 1812 une première médaille au salon pour son tableau: *Arabe pleurant son cheval*. Il produisit beaucoup. Le Louvre a de lui des grisailles et un *Aristote* et les *Brigands*. Plusieurs de ses œuvres décorent le musée de Bordeaux et les cathédrales de Bourges et de Nantes.

E. H.

BOSSUET

UNE RENCONTRE

LAMARTINE

Il faut marcher, il faut courir, et les heures se précipitent. On rencontre sur le chemin des objets qui divertissent, des eaux courantes, des fleuves qui passent: on voudrait s'arrêter.... Heures rapides, passez pour ceux qui pleurent! Oubliez les heureux!

(Sermon sur le saint jour de Pâques, 1685).

O temps! suspends ton vol! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours.
Assez de malheureux ici-bas vous implorant,
Coulez, coulez pour eux;
Prenez, avec leurs jours, les soins qui les dévorent!
Oubliez les heureux!

(Le Lac.)

CARNINE LEFRANCQ

CAPITAL 2.000.000. DE FRANCS
entièrement versés

USINE MODÈLE SUR
12.000 Mètres carrés à
ROMAINVILLE près PARIS



DÉPOT GÉNÉRAL:
ÉTABL^{IS} FUMOUGE
76 Foub^{ES} St Denis-PARIS

LE PLUS ÉNERGIQUE

DES RECONSTITUANTS

LA SIMPLICITÉ



FÉNELON

La simplicité est une droiture de l'âme qui retranche tout retour inutile sur elle-même et sur ses actions. Elle est différente de la sincérité. La sincérité est une vertu audessous de la simplicité. On voit beaucoup de gens qui sont sincères sans être simples : ils ne disent rien qu'ils ne croient vrai ; ils ne veulent passer que pour ce qu'ils sont ; mais craignent sans cesse de passer pour ce qu'ils ne sont pas ; ils sont toujours à s'étudier eux-mêmes, à comparer toutes leurs paroles et toutes leurs pensées, et à repasser tout ce qu'ils ont fait dans la crainte d'avoir trop fait ou trop dit. Ces gens-là sont sincères ; mais ils ne sont pas simples ; ils ne sont pas

à leur aise avec les autres, et les autres ne sont point à leur aise avec eux ; on n'y trouve rien d'aisé, rien de libre, rien d'ingénu, rien de naturel ; on aimerait mieux des gens moins réguliers et plus imparfaits, qui fussent moins composés. Voilà le goût des hommes, et celui de Dieu est le même : il vent des âmes qui ne soient point occupées d'elles, et comme toujours au miroir pour se composer.

FÉNELON.

L'AUTORITÉ MÉDICALE

L'autorité qu'exerce le médecin sur le pharmacien et le public se manifeste d'une façon bien évidente par le succès chaque jour plus marqué de la *Carnine Lefrançois*.

En effet, en dehors du Corps médical, qui veut bien nous dire et nous prouver sa satisfaction, nous n'avons que des ennemis ; nous n'entendons que des récriminations, des menaces. Et cela nous encourage à persévérer : Bien faire, mériter et justifier la confiance de MM. les Médecins... et laisser dire.



LE POTIER ROMAIN

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau d'ALMA TADEMA, Musée du Luxembourg.

LE CŒUR DE HIALMAR

Une nuit claire, un vent glacé. La neige est rouge.
Mille braves sont là qui dorment sans tombeaux,
L'épée au poing, les yeux hagards. Pas un ne bouge.
Au-dessus tourne et crie un vol de noirs corbeaux.

La lune froide verse au loin sa pâle flamme.
Hialmar se soulève entre les morts sanglants,
Appuyé des deux mains au tronçon de sa lame.
La pourpre du combat ruisselle de ses flancs.

— Holà ! Quelqu'un a-t-il encore un peu d'haleine,
Parmi tant de joyeux et robustes garçons
Qui, ce matin, riaient et chantaient à voix pleine
Comme des merles dans l'épaisseur des buissons ?

Tous sont muets. Mon casque est rompu, mon armure
Est trouée, et la hache a fait sauter ses clous.
Mes yeux saignent. J'entends un immense murmure
Pareil aux hurlements de la mer ou des loups.

Viens par ici, Corbeau, mon brave mangeur d'hommes
Ouvre-moi la poitrine avec ton bec de fer.
Tu nous retrouveras demain tels que nous sommes.
Porte mon cœur tout chaud à la fille d'Ylmer.

Dans Upsal, où les Jarls boivent la bonne bière,
Et chantent, en heurtant les cruches d'or, en chœur,
A tire-d'aile vole, ô roteur de bruyère !
Cherche ma fiancée et porte-lui mon cœur.

Au sommet de la tour que hantent les corneilles
Tu la verras debout, blanche, aux longs cheveux noirs.
Deux anneaux d'argent fin lui pendent aux oreilles,
Et ses yeux sont plus clairs que l'astre des beaux soirs.

Va, sombre messenger, dis-lui bien que je l'aime,
Et que voici mon cœur. Elle reconnaîtra
Qu'il est rouge et solide, et non tremblant et blême ;
Et la fille d'Ylmer, Corbeau, te sourira !

Moi, je meurs. Mon esprit coule par vingt blessures.
J'ai fait mon temps. Buvez, ô loups, mon sang vermeil.
Jeune, brave, riant, libre et sans flétrissures,
Je vais m'asseoir parmi les dieux, dans le soleil !

LECONTE DE LISLE.

(Poèmes barbares.)

Le Professeur MARFAN

Bernard-Antoine Marfan est né le 23 juin 1858 à Castelnau-d'Aud (Aude). Après avoir commencé ses études médicales à Toulouse, il venait les poursuivre à Paris, où il était reçu interne des Hôpitaux en 1881. En 1885, il quittait l'Internat avec la médaille d'argent, et il passait son doctorat en 1887 avec une thèse sur les Troubles et lésions gastriques dans la phthisie pulmonaire, thèse qui était couronnée par la Faculté.

Lauréat de l'Académie de médecine en 1888, le docteur Marfan devenait moniteur aux Travaux pratiques d'anatomie pathologique de 1887 à 1889, chef de Clinique, à l'Hôpital Necker, du professeur Peter, de 1889 à 1891, puis chef des Travaux anatomiques à la même clinique jusqu'en 1892.

En cette même année 1892, il arrivait à l'agrégation, et était aussitôt chargé de la suppléance du professeur Gaucher, à l'Hôpital des Enfants-Malades. Ainsi se trouvait décidée sa spécialisation dans les maladies infantiles.

En 1911, le docteur Marfan obtenait la Chaire de Thérapeutique à la Faculté.

Parmi les nombreux travaux du professeur Marfan, nous devons citer son étude de l'immunité conférée par la guérison d'une tuberculose locale pour la phthisie pulmonaire (1886), son essai sur l'Étiologie et la pathogénie générale des

bronchites (1891), ses recherches sur les Troubles digestifs des nourrissons, sur l'Allaitement artificiel (1891), sur les Rapports entre le rachitisme et les infections, notamment les infections syphilitique et tuberculeuse, et enfin ses notes sur les Indications de la sérothérapie répétée dans les paralysies diphtériques et sur la Cure d'altitude contre l'eczéma infantile.



Dans un volume, *Maladie des os*, faisant partie du *Nouveau Traité de Médecine et de Thérapeutique* et dont un bon tiers est dû à la plume de M. Marfan, l'auteur développe sa conception personnelle du rachitisme, montrant que ses lésions osseuses sont la conséquence des réactions que peuvent provoquer dans la moelle osseuse et dans le cartilage de l'enfant du premier âge toutes les infections ou intoxications chroniques. Multiples sont donc les affections qui peuvent leur donner naissance, depuis les troubles dus à des vices d'alimentation jusqu'aux pyodermes chroniques, en passant par la syphilis, la tuberculose, les broncho-pneumonies, etc.

Le professeur Marfan compte parmi les médecins d'enfants les plus prudents, les plus attentifs et les plus autorisés.

Il est Officier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Marfan s'étant spécialisé dans la médecine infantile, le dessinateur a cru devoir le transformer en nourrice..... Nous lui laissons la responsabilité de cette interprétation fantaisiste.

LA MÉDECINE EN 1738

Eau d'Hirondelles.

Prenez des petits d'hirondelles coupez vivants par petits morceaux, deux douzaines, du guy de chêne, trois onces, de la racine de pivoine, deux onces, de la semence de pivoine, une once, des eaux de muguet, des fleurs de sureau, de pivoine, de tillot, de chacune une pinte.

Laissez le tout en infusion pendant vingt-quatre heures, puis distillez-le au bain-marie.

REMARQUES

On aura des petits d'hirondelles tirez de leurs nids, on les coupera vivants par petits

morceaux et on les mettra infuser avec les autres drogues concassées pendant vingt-quatre heures dans les eaux distillées au soleil ou au bain-marie tiède, puis on fera distiller le tout au feu de sable : on gardera cette eau distillée dans une bouteille bien bouchée.

VERTUS — DOSE

Elle est propre pour l'épilepsie, pour l'apoplexie, pour la paralysie, pour les vertiges. La dose en est depuis demi-once jusqu'à trois onces.

PHARMACOPÉE UNIVERSELLE

par Nicolas LEMERY, de l'Académie Royale des Sciences,
Docteur en Médecine.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI

MORLOT
MARCEAU



KLÉBER
LEFEBVRE



L'ANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

N° 101

AVRIL 1912 (2)

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

CHEZ MADAME RÉCAMIER

L'hôtel Récamier, situé Chaussée d'Antin, a été démoli en 1798 et remplacé par une belle maison de rapport portant le n° 66. Il n'a pas de vastes proportions, mais il a très bon air, au fond de sa cour, encadrée par de belles constructions. La nuit dernière, il s'est trouvé trop étroit pour le beau monde parisien, pour le corps diplomatique et les étrangers de distinction qui affluaient.

Une multitude de réverbères éclairaient la cour comme en plein jour; le perron et le vestibule, recouverts de tapis turcs, étaient garnis d'une forêt d'arbustes rares et de fleurs à profusion. Tout l'appartement, comprenant le vestibule, deux salons à droite, la chambre à coucher de Madame Récamier, le boudoir et la salle de bain, à gauche,

étincelait, illuminé à *giorno*. A chaque arrivante, Madame Récamier disait : « Voulez-vous voir ma chambre ? » et passait avec elle dans son gynécée, en lui donnant le bras. Un cortège de cavaliers se pressait sur leurs pas vers le sanctuaire.



Mme RÉCAMIER
(Musée du Louvre)

Cette pièce, fort élevée, est presque entièrement entourée de hautes glaces d'un morceau. Entre les panneaux de glaces, et au-dessus des grandes portes en marqueterie, s'aperçoit une boiserie blanche avec filets bruns, relevée par de délicats ornements en bronze. La cloison du fond, faisant face aux fenêtres, est une glace immense. C'est là qu'apparaît, la tête contre le mur, la couche éthérée de la divinité du lieu : un nuage de mousseline,

LE FLACON DE CARNINE A 3 FRANCS

Beaucoup de Médecins ont bien voulu nous signaler l'utilité d'un petit flacon de CARNINE LEFRANÇO pour les besoins de la Médecine Infantile; et c'est pourquoi nous venons de créer

LE FLACON A 3 FRANCS

une blanche vapeur! Le lit, de style antique, est orné de bronze, comme la boiserie, avec autant de goût que de richesse. Autour du lit, sur le gradin de deux marches qui le supporte, des vases de forme antique; en arrière, vers le fond, deux candélabres à bougies à huit branches. Du ciel de lit descendent jusqu'à terre les rideaux de mousseline fine, gracieusement drapés, qui protègent la tête. Sous ces rideaux se montre une tenture en damas de soie violet, relevée à droite et à gauche, afin de laisser apercevoir la glace du fond; un large lambrequin de satin, nuance vieil or, disposé le long de la corniche, couronne le haut de la tenture.

Il serait trop long de décrire les bronzes, les tableaux, qui garnissent et encadrent la monumentale cheminée de marbre et de faire l'inventaire de tout le précieux mobilier.

Entrons dans la salle de bain, un peu moins grande que la chambre à coucher; les murs disparaissent sous les glaces et sous une tenture de gros de Tours vert, tombant en petits plis. Dans une niche de glaces, la baignoire est dissimulée par un grand sofa recouvert en maroquin rouge, comme les fauteuils bas qui meublent la pièce.

De la salle de bain, on passe dans le boudoir, tendu de gros de Tours d'une autre nuance, aussi finement plissé; l'ameublement et un sofa, qui occupe toute la largeur du boudoir, sont recouverts de même étoffe.

De jolies peintures égayaient les plafonds; de grosses lampes d'Argand, suspendues ou posées sur les cheminées et sur des candélabres dressés dans les angles, complètent l'élégante et somptueuse décoration.

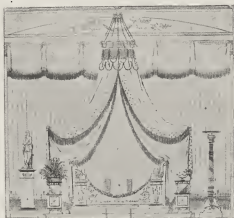
Les rideaux des fenêtres sont doubles et de deux nuances. Dans la chambre à coucher, l'ample rideau de dessus, en damas

de soie violet, est relevé, de droite à gauche, par des embrasses, à la moitié de sa hauteur; le rideau de dessous, en damas vieil or, est relevé de même de gauche à droite. Je ne me souviens plus de la nuance des rideaux des autres pièces. Le premier salon, à droite du vestibule en entrant, n'a pas tardé à ne plus pouvoir contenir la

foule des invités. Les dames s'étaient assises sur des fauteuils rangés en cercle, de sorte que l'on pouvait circuler autour d'elles et leur parler. C'est dans ce petit espace, circonscrit par ce groupe féminin, que l'on dansait: une seule française à la fois, exécutée avec une perfection digne de l'Opéra. Le plus beau danseur a été le jeune sculpteur Dupaty, fils d'un an-

cien avocat général au Parlement de Bordeaux. Le grand Vestris a daigné paraître et danser: sa coiffure bizarre, extraordinairement frisée et poudrée, couronnant son front qui n'en finit pas, l'immense cravate lui cachant le menton jusqu'à la lèvre inférieure, étaient ridicules et démodées; ses cabrioles chorégraphiques ont été déplacées dans un milieu aussi élégant.

Beaucoup de dames ont pris part aux danses; jadis, elles cédaient généralement la place aux jeunes filles. Les reines du bal ont été Madame Regnault de Saint-Jean-d'Angély et Madame Récamier; cette dernière est la seule qui ait dansé avec une traîne. Il est vrai qu'elle avait protesté, à diverses reprises, qu'elle ne danserait pas. Une mauvaise langue me contait que, dernièrement, au bal de la légation de **, Madame Récamier, arrivée en robe traînante, avait aussi déclaré qu'elle ne danserait pas. Sur de pressantes invitations, elle se décida enfin, se débarrassa, en un tour de main, de sa lourde toilette de soie et se trouva prête à danser avec un costume de crêpe artistement dissimulé.



LE LIT DE MADAME RÉCAMIER



MADAME RECAMIER

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de GÉRARD, Petit-Palais des Champs-Élysées.

L'extrême pâleur de la plupart des danseuses m'a frappé; il paraît que l'on ne se fardé plus, afin de paraître plus jeune. Cela sied à Madame Récamier, dont le teint transparent permet de voir circuler le sang sous l'épiderme. Sa toilette était blanche, satin et mousseline; sa robe, très échantonnée dans le dos, permet d'admirer sa nuque d'aphrodite et ses charmantes épaules. Ses attitudes ont une grâce naïve, presque enfantine, ses yeux limpides souvent levés, ses lèvres entr'ouvertes montrant des dents de perles, sa physionomie candide, toute sa personne, en un mot, donnent à penser qu'elle trouve tout naturel de se laisser admirer longtemps dans la même pose. Ses cheveux bruns et soyeux, très simplement disposés en boucles, étaient relevés assez haut par un large ruban de velours noir, posé en biais et

s'abaissant presque au sourcil, sur un des côtés du front. Presque toutes les femmes étaient coiffées de même; fort peu avaient des pierreries ou des perles dans les cheveux.

Avant de quitter la salle de bal, où la chaleur est bientôt devenue suffocante, je dois une mention à l'orchestre, admirablement conduit par un violoniste mulâtre. Pour chaque *française*, il faisait exécuter six ou huit motifs différents, en variant chaque fois la cadence; il commençait le motif *pianissimo* et continuait *crescendo* avec une délicatesse extrême; l'effet était des plus agréables.

Le mulâtre et ses deux premiers acolytes,

installés assez commodément sur une petite estrade, au milieu du grand panneau du salon, avaient les bras libres; mais leurs douze accompagnateurs étaient littéralement collés au mur par les invités, qui se pressaient sur dix rangs de profondeur pour voir les danseurs.

Un des musiciens annonçait, chaque fois, la figure que l'on allait danser; cet usage, que je ne connaissais pas, paraît adopté dans tous les salons.

C'est une fureur d'avoir un chef d'orchestre pour les grands bals; on se le dispute à prix d'or: quatre heures de présence, à partir de minuit, lui sont payées jusqu'à douze louis.

Vers deux heures, la salle à manger contiguë au salon s'est ouverte. Le souper chaud était servi sur une immense table, admirablement garnie : poisson, gibier,

fruits, vins, sucreries, tout à profusion et de qualité exquisite.

Malgré les dimensions de la table, les dames n'ont pu toutes s'asseoir en même temps. Il a fallu trois fournées successives; la dernière n'a été ni la moins joyeuse ni la moins bruyante.

Après avoir bien contemplé ces magnificences, je me suis retiré, me bornant à avaler un petit pot de crème et un verre de champagne, que voulut bien m'offrir de sa belle main la maîtresse de la maison.

J.-F. REICHARDT.

(Un hiver à Paris sous le Consulat, 1802-1803.)



PHOT. BRAUN

MADAME RÉCAMIER À 60 ANS

LE BLUFF.

Les Américains, qui depuis longtemps détenaient ce record, sont maintenant distancés par quelques industriels français qui n'hésitent pas à répéter chaque jour, dans leurs annonces, que leur produit pharmaceutique remplace la viande crue, son jus, etc.

Cette audace peut réussir en Amérique et près du public; mais en France, près du corps médical!!!

PREMIER ESSAI DU STEAM-BOOT OU BATEAU A VAPEUR DE ROBERT FULTON

(9 Août 1803)

Le 21 Thermidor, on a fait l'épreuve d'une invention nouvelle, dont le succès complet et brillant aura les suites les plus utiles pour le commerce et la navigation intérieure de la France. Depuis deux ou trois mois, on voyait, au pied du quai de la pompe à feu de Chaillot, un bateau d'une apparence bizarre, puisqu'il était armé de deux grandes roues posées sur un essieu comme pour un chariot, et que derrière ces roues était une espèce de grand poêle avec un tuyau que l'on disait être une petite pompe à feu destinée à mouvoir les roues et le bateau. Des malveillants avaient, il y a quelques semaines, fait couler bas cette construction. L'auteur ayant réparé le dommage, obtint la plus flatteuse récompense de ses soins et de son talent. A six heures du soir, aidé seulement de trois personnes, il mit en mouvement son bateau et deux autres attachés derrière, et pendant une heure et demie, il procura aux curieux le spectacle étrange d'un bateau mû par des roues comme un chariot, ces roues armées de volants ou rames plates, mues elles-mêmes par une pompe à feu.



ROBERT FULTON
Mécanicien Américain (1765-1815)

En le suivant le long du quai, sa vitesse contre le courant de la Seine, nous parut égale à celle d'un piéton pressé, c'est-à-dire de 2,400 toises par heure; en descendant, elle fut bien plus considérable; il monta et descendit quatre fois depuis les Bonshommes jusque vers la pompe de Chaillot, il manœuvra en tournant à droite, à gauche, avec facilité, s'établit à l'ancre, repartit et passa devant l'Ecole de natation.

L'un des batelets vint prendre au quai plusieurs savants et commissaires de l'Institut parmi lesquels étaient les citoyens Bossut, Carnot, Prony, Perrier, Volney, etc. Sans doute, ils feront un rapport qui donnera à cette découverte tout l'éclat qu'elle mérite; car ce mécanisme appliqué à nos rivières de Seine, de Loire et du Rhône, aurait les conséquences les plus avantageuses pour notre navigation intérieure. Les trains de bateaux qui emploient quatre mois à venir de Nantes à Paris, arriveraient exactement en dix à quinze jours. L'auteur de cette brillante invention est M. Fulton, américain, et célèbre mécanicien.

(Journal des Débats, 1803).

DANS LA RUE



HENRI ROCHEFORT
sortant du Palais de Justice.

NAPOLÉON ET TALMA

« Je vous ai vu hier, jouer Néron et je crois que vous vous trompez sur le caractère de ce rôle. Néron est un Empereur, il est vrai; si vous aviez à le représenter sur un char de triomphe, au milieu de sénateurs, je concevrais l'air de grandeur que vous lui donnez. Mais dans *Britannicus*, Néron fait la cour à une jeune fille et se dispute avec sa mère, ce sont là des scènes d'intérieur, il n'y a pas nécessité de hisser un Empereur sur un piédestal pour lui dire ce que vous avez dit cent fois. *Un Empereur parce qu'il est Empereur n'en a pas moins une femme, une maîtresse, une mère... et quand il veut parler à sa sœur, il ne va pas revêtir exprès son costume impérial afin de rester Empereur; il ne leur adresse pas une harangue pompeuse pour s'informer de leur santé.*

« En nous montant ainsi sur des échasses, vous feriez croire que les Empereurs sont autre chose que des hommes. »

NAPOLÉON.



HENRY MURGER

La Chanson de Musette

Hier, en voyant une hirondelle
Qui nous ramenait le printemps,
Je me suis rappelé la belle
Qui m'aima quand elle eut le temps
Et pendant toute la journée
Pensif, je suis resté devant
Le vieil almanach de l'année
Où nous nous sommes aimés tant.

Non, ma jeunesse n'est pas morte,
Il n'est pas mort ton souvenir;
Et si tu frappais à ma porte,
Mon cœur, Musette, irait t'ouvrir.
Puisqu'à ton nom toujours il tremble
Muse de l'infidélité,
Reviens encor manger ensemble
Le pain bénit de la gaieté.

Les meubles de notre chambrette,
Ces vieux amis de notre amour
Déjà prennent un air de fête
Au seul espoir de ton retour.
Viens, tu reconnaitras, ma chère,
Tous ceux qu'en deuil mit ton départ.
Le petit lit — et le grand verre
Où tu buvais souvent ma part.

Tu remettras la robe blanche
Dont tu te parais autrefois,
Et comme autrefois, le dimanche,
Nous irons courir dans les bois.
Assis, le soir, sous la tonnelle
Nous boirons encor le vin clair
Où ta chanson mouillait son aile
Avant de s'envoler dans l'air.

Dieu, qui ne garde pas rancune
Aux méchants tours que tu m'as faits,
Ne refusera pas la lune
À nos baisers sous les bosquets.
Tu retrouveras la nature
Toujours aussi belle, et toujours,
O ma charmante créature,
Prête à sourire à nos amours.

Musette qui s'est souvenue,
Le carnaval étant fini,
Un beau matin est revenue,
Oiseau volage, à l'ancien nid.
Mais en embrassant l'infidèle
Mon cœur n'a plus senti d'émol,
Et Musette, qui n'est plus elle,
Disait que je n'étais plus moi.

Adieu, va-t-en, chère adorée;
Bien morte avec l'amour dernier,
Notre jeunesse est enterrée
Au fond du vieux calendrier.
Ce n'est plus qu'en fouillant la cendre
Des beaux jours qu'il a contenus
Qu'un souvenir pourra nous rendre
La clef des paradis perdus.

Henry MURGER.



LA MALARIA

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau d'Hénart, Musée du Luxembourg.

Le Docteur Moïse-Raphaël LATIS, d'Alexandrie (Egypte).

Moïse-Raphaël Latis est né à Modène (Italie), le 28 Octobre 1864. C'est dans cette ville qu'il fit toutes ses études, classiques et médicales. A vingt-trois ans, il était, après concours, nommé interne à l'Hôpital de Modène, où il arrivait médecin traitant, après un nouveau concours, en 1888.

Après avoir fait fonction de chef de clinique chirurgicale à l'Université de Modène, de 1889 à 1891, il passait à l'Université de Bologne, où, de 1891 à 1893, il exerçait les mêmes fonctions.

C'est alors que le jeune chirurgien entreprit un voyage d'études dans l'Amérique du Sud et aux Indes (1894), au retour duquel il était désigné pour diriger la Section de chirurgie et de gynécologie du Dispensaire de la Communauté israélite d'Alexandrie, en Egypte.

Depuis 1902, le docteur Latis est chirurgien-gynécologue en chef de l'Hôpital israélite de cette ville.

Les travaux de ce distingué praticien sont nombreux. Outre les comptes rendus de la



Clinique chirurgicale de Modène et ses notes de voyages, nous devons citer ses recherches expérimentales sur les effets des opérations sur la prostate, des considérations sur le rôle de la thyroïde en gynécologie, des études sur la rachicocainisation et sur l'hyperinvolution de la matrice, des observations sur différents cas de gynécologie et de médecine légale, enfin un petit Manuel des secours d'urgence à donner aux malades et aux blessés, résumé d'un cours professé par l'auteur, d'abord à l'Université libre d'Alexandrie, et ensuite au siège de l'Association internationale pour les Secours d'urgence, Association qu'il fonda en 1902.

Le docteur Latis est aussi l'inventeur d'un appareil pour la réduction et la contention des fractures des bras et de l'épaule, appareil qui fut très remarqué à l'Exposition de la Fracture, qui s'est tenue tout récemment à Bruxelles, en Octobre 1911.

Il est Chevalier de la Couronne d'Italie, et a le titre de Bey.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Latis, en uniforme de Bey, chevauchant un forçeps, le bistouri à côté et l'hystéromètre au poing en guise de lance (allusions à ses spécialisations).

L'action bienfaisante de la CARNINE LEFRANCQ se manifeste si rapidement qu'elle provoque très souvent l'étonnement du médecin et du malade. La rapidité et l'intensité de cette action s'expliquent par ce fait que la CARNINE est préparée avec du suc musculaire de Bœuf

CONCENTRÉ.

Chacun de nos appareils nous permet de réduire le jus de viande de 30 litres par heure, c'est-à-dire que lorsque nous mettons 300 litres de jus de viande dans un évaporateur il n'en reste plus que :

1 heure après.	270 litres
2 — — — — —	240 —
3 — — — — —	210 —

4 heures après.	180 litres
5 — — — — —	150 —
6 — — — — —	120 —

et ainsi de suite.

Lorsque le jus de viande est complètement concentré, nous arrêtons l'opération et nous le recueillons pour préparer la *Carnine Lefrancq*.



Le Decteur Moïse-Raphaël LATIS
d'Alexandrie (Égypte).



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION

CARNINE LEFRANÇO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

N° 102

MAI 1912 (1)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE. . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

CÉRÉMONIE DU SACRE ET DU COURONNEMENT DE NAPOLÉON I^{er}

Le bruit du canon et le son des cloches n'ont cessé depuis six heures du matin d'annoncer la cérémonie. A huit heures, les membres des différents ordres de l'Etat se sont réunis à Notre-Dame, et ont été conduits par les maîtres des cérémonies aux places qui leur étaient destinées. Le quai Bonaparte, entièrement terminé, a été traversé pour la première fois par le cortège du Corps Législatif. A neuf heures, le Pape est sorti des Tuileries dans un magnifique carrosse attelé de huit chevaux gris-pommelé, et sur l'impériale on remarquait une tiare en or avec les attributs de la Papauté. Un ecclésiastique, monté sur une mule, portait une croix en vermeil, devant Sa Sainteté...

S. S. est arrivée à Notre-Dame à dix heures et demie, précédée des cardinaux, archevêques et évêques de France, du chapitre de Notre-Dame et des curés de Paris. A son entrée, la musique présidée par M. Le Sueur a exécuté le verset *Tu es Petrus...*

On a chanté tierces. Il y a eu l'intervalle de plus d'une heure depuis l'arrivée du Pape et celle de l'Empereur. Pendant ce temps, S. S. est restée sur le trône, dans l'attitude d'un pontife qui médite profondément sur les choses du ciel et pour le bonheur de la terre.

A onze heures précises, des salves d'artillerie ont annoncé le départ de LL. MM. II. Elles étaient dans une voiture toute éblouissante d'or, traînée par huit chevaux, couleur isabelle, richement caparaçonnés. Sur l'impériale de la voiture, on voyait, comme sur celle du Pape, une couronne d'or soutenue par quatre aigles déployant leurs ailes. Cette voiture, remarquable par son élégance, sa richesse et les peintures dont elle était ornée, fixait l'attention autant que le cortège, dont il est difficile de décrire la magnificence. Qu'on se figure sept ou huit mille hommes de cavalerie de la plus belle tenue, entremêlés de groupes de musiciens, défilant entre

Ils sont gais les quelques industriels qui écrivent que leur petit produit pharmaceutique **REPLACE LA VIANDE CRUE**, et ils ne manqueraient pas de communiquer cette gaieté à leurs lecteurs..... s'ils en avaient.

deux haies continues d'infanterie de plus d'une demi-lieue de longueur; qu'on y ajoute la richesse et le nombre de voitures, la beauté des attelages, le concours de quatre ou cinq cent mille spectateurs, et l'on n'aura qu'une idée imparfaite du coup d'œil qu'offrait la seule marche du cortège. Le temps était plus beau qu'on ne pouvait l'espérer dans une saison ténébreuse; un léger brouillard qui avait régné toute la matinée, s'est dissipé; le soleil même, perçant d'épais nuages,

vées à l'autel, S.S. a entonné le *Veni Creator*. Le sacre et les autres cérémonies ont eu lieu dans la forme annoncée. La plus belle musique a exécuté, pendant ce temps, des motets analogues. Avant le graduel, LL. MM. ont descendu la nef, avec tout le cortège impérial et ont été se placer sur le trône, S.S. y est montée après elles, dans tout l'appareil de sa dignité. Il est impossible de rendre l'effet de cette réunion de tant de grandeurs. Après que S.S. eut



SACRE DE NAPOLEON I^{er} A NOTRE-DAME DE PARIS, PAR LE PAPE PIE VII
Reproduction du tableau de DAVID, Musée du Louvre.

a éclairé de ses rayons l'arrivée de l'Empereur à l'archevêché. Les habitants des différentes rues par où LL. MM. II. ont passé, avaient décoré la façade de leur maison de draperies, de tentures en papier, quelques-unes de guirlandes formées de branches d'if; beaucoup de boutiques du quai des Orfèvres étaient ornées de festons de fleurs artificielles. S.M. accueillie en tous lieux par les acclamations du peuple, lui répondait par un regard de bienveillance et par un salut affectueux.

Arrivé à midi à l'Archevêché, l'Empereur s'y est revêtu des ornements impériaux; et à une heure moins un quart, Leurs Majestés se sont rendues à la métropole par la galerie de bois, tendue de tapisserie, qui conduit de l'archevêché à un portail en charpente établi dans le parvis, et représentant celui de St-Pierre de Rome. Leurs Majestés arri-

intronisé l'Empereur et dit les paroles: *Vivat Imperator in æternum*, les voûtes ont retenti des cris de: « Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! », LL. MM. II. ont été une seconde fois à l'autel pour les offrandes. Après la messe, qui a fini à trois heures, S. E. Monseigneur le Cardinal Fesch, grand aumônier de France, ayant porté le livre des Evangiles à l'Empereur, S. M. a prononcé le serment impérial du haut du trône, d'une voix si ferme et si distincte, que les paroles ont été entendues de tous les assistants, surtout celles où elle promet d'employer tout son pouvoir pour le bonheur et la gloire des Français. C'est dans ce moment que se sont renouvelés les cris de: « Vive l'Empereur! » On a chanté le *Te Deum*. LL. MM. sont sorties de l'église dans le même appareil qu'elles y étaient entrées. Le Pape est resté environ



Le Professeur KIRMISSON

un quart d'heure en prières après la sortie de LL. MM. Lorsque S.S. s'est levée pour se retirer, une acclamation universelle de : « Vive le Saint-Père ! » l'a accompagnée depuis le chœur jusqu'à la porte de l'église. A l'archevêché, S.S. a admis à lui baiser les pieds la partie du clergé de Paris qui avait assisté à la cérémonie. Le cortège de LL. MM. est entré dans la rue Saint-Denis à quatre heures un quart, il est arrivé au château des Tuileries à six heures et demie. La voiture du Pape suivait le cortège de l'Empereur à dix ou douze minutes de distance. Le soir, illuminations dans tout Paris. Celles des édifices publics, des boulevards, du Jardin des Tuileries et des

Champs-Élysées étaient plus brillantes qu'elles n'avaient jamais été.

La deuxième journée des fêtes du couronnement ne pouvait avoir ce même caractère de grandeur, mais elle a eu celui qui lui était propre, celui d'une réjouissance publique. Le mouvement d'un peuple qui courait de plaisirs en plaisirs avait succédé à la pompe des solennités, l'habit de ville à l'éclat des costumes, les jeux populaires aux cérémonies et, à la place des brillants cortèges de la veille, on avait le spectacle d'une immense population répandue sur les quais, les places publiques, les promenades et les boulevards de la ville, où toutes sortes de divertissements avaient été disposés.

LES HOMMES DU SAINT-OFFICE (L'Inquisition) (Voir notre gravure page 6)

En 1229 le Concile de Toulouse décréta l'établissement, dans cette ville, d'un tribunal chargé spécialement, avec le concours de l'autorité séculière, de rechercher et de punir les hérétiques. Trois bulles du pape Grégoire IX. publiées de 1231 à 1239, organisèrent et étendirent à toute la chrétienté cette institution.

Les juges de l'inquisition, choisis le plus souvent dans l'ordre des dominicains, et parfois aussi dans celui des franciscains, prirent le nom d'*inquisiteurs*. Il leur fut permis de s'entourer d'un nombreux personnel d'*assesseurs*, de *conseillers*, de *familiers*, de *notaires*, de *secrétaires* et *greffiers*. Leurs arrêts étaient sans appel, et toutes les autorités, religieuses ou civiles devaient leur prêter main-forte en toute occasion, sous peine de commettre elles-mêmes un crime aussi grave que celui d'hérésie. L'hérésie était l'objet propre de la compétence de l'inquisition, mais, par extension, elle embrassa également les crimes d'apostasie, de sorcellerie et de magie. Trois traits donnent à sa *procédure* une physionomie particulière : le *secret rigoureux* de l'information judiciaire, en vertu duquel toute confrontation de l'accusé avec les témoins qui avaient déposé contre lui était interdite ; l'application au coupable repentant des *pénitences*

dites *salutaires*, c'est-à-dire de châtiments destinés, dans la pensée de ceux qui avaient organisé ce tribunal, à assurer l'efficacité et la durée des conversions : amendes, lointains pèlerinages, signes particuliers sur les vêtements, réclusion ordinaire qu'on appelait *immarcation*, enfin, la *persistance de la juridiction inquisitoriale même au-delà de la tombe*, de telle sorte qu'un défunt même pouvait être accusé et jugé ; en cas de condamnation son corps était exhumé, et livré aux flammes.

L'inquisition avait d'ailleurs adopté, comme moyens de procédure, les pratiques des tribunaux du temps : le régime du pain et de l'eau pour les prisonniers, les différents modes d'emprisonnement et les formes très diverses de la torture.

L'aveu arraché par la torture ne devait être pris en considération que si le prévenu le confirmait ultérieurement sans contrainte ; mais le fait de revenir sur un aveu, même arraché dans les tourments, faisait considérer l'hérétique comme impénitent, opiniâtre et relapse, et le livrait au bras séculier, c'est-à-dire aux magistrats civils, qui lui appliquaient la peine du feu, châtimement traditionnel de tout crime, contre la foi ; l'exécution des sentences capitales avait lieu souvent en grand apparat.

Le matin est la jeunesse du jour ; tout y est plus frais, plus riant et plus facile ; nous nous sentons plus forts, plus dispos, nos facultés sont plus à nous. Il ne faut pas raccourcir ce temps, en se levant tard, ou par des occupations indignes et des conversations oiseuses ; c'est la quintessence de la vie. Le soir, au contraire, est la vieillesse du jour.

SCHOPENHAUER.

La jeunesse est un bien beau moment dans la vie. Enfant, on n'a pas assez de sensibilité ni de connaissances des choses ; rien n'est profond. Dans l'âge mûr, on sait trop, on ne plaît plus autant ; le cœur, moins sollicité et plus circonspect, ne donne et ne reçoit plus autant. Mais, entre vingt et trente ans, que de sève ! quelle plénitude ! On est si vite aimé et on aime si vite.

LACORDAIRE.

ANÉMIE - CHLOROSE - ANOREXIE - TUBERCULOSE
CONVALESCENCES - DÉBILITÉ - FAIBLESSE
MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN
NEURASTHÉNIE.

CARNINE LEFRANCO

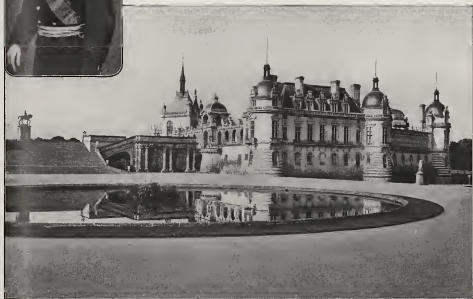
De 1 à 5 cuillérées à bouche
par jour à n'importe quel
moment, pure ou étendue d'un liquide
quelconque (bouillon excepté) FROID ou TIÈDE

LE DUC D'AUMALE



DONATION A L'INSTITUT DU CHATEAU ET DU DOMAINE DE CHANTILLY PAR LE DUC D'AUMALE

« Voulant conserver à la France le domaine de Chantilly dans son intégrité,
« avec ses bois, ses eaux, ses édifices et tout ce qu'il contient, trophées, tableaux,
« livres, objets d'art — tout cet ensemble qui forme un monument complet
« et varié de l'art français dans toutes ses branches et de l'histoire de ma
« patrie à des époques de gloire — j'ai résolu d'en confier le dépôt à un corps
« illustre, qui m'a fait l'honneur de m'appeler dans ses rangs à un double
« titre, et qui, sans se soustraire aux transformations inévitables des sociétés,
« échappe à l'esprit de faction, comme aux secousses trop brusques, conser-
« vant son indépendance au milieu des fluctuations politiques. »



CHATEAU DE CHANTILLY, Vue prise du Parterre.

LE CHATEAU DE CHANTILLY

Lorsqu'en 1436, Chantilly passa aux d'Orgemont ce n'était alors qu'une vaste forteresse, propriété des Sires de Boutellier, de Senlis.

Plus tard, de 1527 à 1531, le Connétable Anne de Montmorency, petit-neveu de Pierre III d'Orgemont, habilement secondé par Chambiges et Bullant, s'occupa de transformer ce domaine et d'y apporter de nombreux embellissements qui furent continués par son fils, Henri I^{er}.

Le roi Henri IV avait son appartement et son jardin au Château.

Après la revision de son procès, le poète Théophile Viau s'y réfugia, et Marie des Ursins, duchesse de Montmorency, lui offrit dans le parc une petite maison qui, depuis, fut appelée « Maison de Sylvie ».

En 1632, après la mort du dernier des Montmorency, Henri II, Chantilly fut séquestré par Louis XIII; mais Anne d'Autriche en fit don, onze ans plus

tard, à la mère du Grand Condé; c'est sur l'ordre de celui-ci que Le Nôtre, Girard, La Quintinie, Manse et Mansard entreprirent des travaux gigantesques et firent de Chantilly une merveille. Louis XIV alla rendre visite à Condé, en l'année 1671, et jamais fête plus magnifique ne fut donnée au roi.

Vers 1718, le duc de Bourbon acheva de transformer le château : l'Ile d'Amour, les fameuses écuries, du plus pur style Louis XV, furent construites.

Pendant la Révolution, le grand château fut rasé et le petit dévasté, et sous le Gouvernement impérial la forêt de Chantilly fut donnée à la reine Hortense à titre de dotation. Enfin, en 1814, le prince de Condé et le duc de Bourbon furent remis en possession du magnifique château de leurs ancêtres.

Chantilly fut complètement restauré de 1876 à 1882 par le duc d'Aumale, et en 1886, ce dernier faisait don à l'Institut de cette propriété et des précieuses collections qu'elle renferme.

C'est à cette admirable réunion d'objets d'art qu'on a donné le nom de « Musée Condé ».

LA CARNINE LEFRANCQ N'A PAS DE SIMILAIRES PARCE QUE,
SEULE, elle emploie du Suc Musculaire **CONCENTRÉ**, c'est-à-dire
privé de la majeure partie de son eau.

L'ART ET L'HISTOIRE

BATAILLE DE BOUVINES (Voir notre reproduction page 8).

Philippe-Auguste avait envahi la Flandre. Les hauts barons du Rhin, de la Moselle et de l'Escaut crurent reconnaître, dans cette campagne, le dessein qu'ils prêtaient au roi de France de reformer à leurs dépens et à son bénéfice l'empire de Charlemagne. Ils se mirent donc en campagne et tentèrent d'opposer une vaste ligue à Philippe. Les comtes de Salisburg et de Boulogne, l'empereur d'Allemagne, Othon, Fernand de Portugal, le duc de Limbourg, les comtes de Namur et de Hollande, le duc de Brabant et le duc de Lorraine se réunirent à Bruges, au début de 1214, et y décidèrent d'entrer en guerre. Othon, avec l'armée belge et teutonique devait entrer en France par le Hainaut. Jean-sans-Terre se chargeait de porter la guerre en Poitou.

De son côté, Philippe-Auguste ne restait pas indifférent. Il avançait courageusement au-devant de ses nombreux ennemis, et donna Péronne pour rendez-vous à ses milices et à ses chevaliers.

Othon était à Valenciennes. Il réunissait autour de lui cent mille hommes venus de Saxe, de Brunswick, de Flandre, de Brabant, de Lorraine, de Hollande et du Rhin. Le roi de France entra dans le Hainaut et passait le pont de Bouvines, sur la Marque, quand il fut averti que l'ennemi arrivait derrière lui. L'ordre du combat fut donné. L'ennemi déployé sur deux rangs, Philippe-Auguste se disposa sur une seule ligne.

Philippe, au moment du combat, réunit ses barons, les exhorta à bien combattre ou à mourir avec lui, et but avec eux une grande coupe d'or remplie de vin. Puis il bénit ses troupes, et la bataille fut engagée par les cavaliers Soissonnais. Et toute l'armée entra dans la mêlée. Elle fut terrible. Fernand de Portugal

fut fait prisonnier. Le roi de France, au milieu de ses chevaliers, manqua être tué, et fut jeté à bas de son cheval. Othon ne dut d'échapper à la mort qu'à son propre cheval, qui blessé cruellement, l'emporta loin du centre de la bataille.

Enfin après dix heures d'un combat terrible, la victoire nous resta. Philippe-Auguste rentra dans Paris, suivi du comte de Flandre enchaîné; la France était débarrassée de ses ennemis.

Le tableau de la *Bataille de Bouvines* que nous reproduisons ici fut commandé au peintre Horace Vernet par Charles X et devait primitivement servir de plafond au Louvre; il se trouve aujourd'hui à Versailles.

On connaît l'admirable peintre que fut Horace Vernet. Fils et petit-fils de Carle et de Joseph Vernet, il naquit à Paris en 1789 et y mourut en 1863.

Il serait vain de vouloir citer ici tout son œuvre qui est considérable : *La Prise de la Smala*, le *Siège de Constantine*, la *Mort de Poniatowski*, la *Bataille de Isty*, *Montmirail*, *Raphaël au Vatican*, sont, de ses toiles, quelques-unes des plus fameuses.

Horace Vernet a choisi pour sujet de sa *Bataille de Bouvines* une anecdote fort contestée : Philippe-Auguste, au moment d'engager le combat, dépose sur l'autel où l'on célèbre la messe, sa couronne, et la promet à celui de ses soldats qui s'en montrera plus digne que lui, pendant la bataille. Beau sujet de tableau — mais vérité historique plutôt douteuse ! La scène est belle néanmoins. Et c'est l'important, car on ne saurait réclamer d'un peintre qu'il soit absolument fidèle à l'histoire, surtout lorsqu'il peint cette histoire un peu plus de six siècles après.

E. H.



LES HOMMES DU SAINT-OFFICE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Jean-Paul LAURENS, Musée du Luxembourg

Le Professeur KIRMISSON

Edouard-Francis Kirmisson est né à Nantes, le 18 juillet 1848.

En 1881, le docteur Kirmisson était nommé Chirurgien des Hôpitaux et la même année, il arrivait à l'Agrégation.

Il occupe actuellement la Chaire de Clinique chirurgicale infantile, fondation de la Ville de Paris. M. Kirmisson s'est en effet spécialisé dans l'orthopédie et la chirurgie infantiles.

Il a publié des Leçons cliniques sur les maladies de l'appareil locomoteur (1890), un Traité des maladies chirurgicales (1898), et un Précis de chirurgie infantile (1906).

Il est un des auteurs du Manuel de

Pathologie externe, dit des Quatre Agrégés (avec Bouilly, Peyrot et Reclus).

On doit à cet attentif observateur des considérations originales sur les formes frustes ou anormales de la coxalgie, et leur diagnostic différentiel avec la coxa vara et le nervosisme ; et aussi des notes d'une grande importance pratique sur l'invagination iléo-colique aiguë chez l'enfant, maladie généralement diagnostiquée trop tard pour être traitée avec succès, et qui cause chaque année de nombreux désastres, qui pourraient être évités. Le professeur Kirmisson est membre de l'Académie de médecine et Chevalier de la Légion d'Honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Kirmisson, spécialisé dans la chirurgie infantile, redresse sur une enclume un avorton difforme, dans son pavillon nouvellement installé de l'Hospice des Enfants-Malades.

LE GUÉ

Il fallait passer la rivière,
Nous étions tous deux aux abois.
J'étais timide, elle était fière.
Les tarins chantaient dans les bois.

Elle me dit : « J'irai derrière,
Mon ami, ne regardez pas. »
Et puis elle défit ses bas...
Il fallait passer la rivière.

Je ne regardai... qu'une fois,
Et je vis l'eau comme une moire
Se plisser sur ses pieds d'ivoire...
Nous étions tous deux aux abois.

Elle sautait de pierre en pierre ;
J'aurais dû lui donner le bras ;
Vous jugez de notre embarras.
J'étais timide, elle était fière.

Elle allait tomber, — je le crois, —
J'entendis son cri d'hirondelle ;
D'un seul bond je fus auprès d'elle...
Les tarins chantaient dans les bois.

Edouard PAILLERON.
(*Amours et Haines.*)

DANS LA RUE



M. LÉPINE, PRÉFET DE POLICE, AVANT LA MANIFESTATION.

Par ses actions multiples, la CARNINE LEFRANCQ s'affirme comme étant un Agent Reconstituant de premier ordre, doué de vitalité, régénérateur rapide du sang, accroissant le poids du corps et renforçant les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis des intoxications, du froid et des hémorragies.



BATAILLE DE BOUVINES. GAGNÉE PAR PHILIPPE-AUGUSTE (27 juillet 1214)

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau d'Herman Vosseler.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

BI-MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

N° 103

MAI 1912 (2)

ABONNEMENT

UN AN. — FRANCE... 12 FR.
ÉTRANGER... 16 FR.



ALPHONSE DAUDET

LE SOUS-PRÉFET AUX CHAMPS

M. le sous-préfet est en tournée. Coché devant, laquais derrière, la calèche de la sous-préfecture l'emporte majestueusement au concours régional de la Combe-aux-Fées.

Pour cette journée mémorable, M. le sous-préfet a mis son bel habit brodé, son petit claque, sa culotte collante à bande d'argent et son épée de gala à poignée de nacre... Sur ses genoux repose une grande serviette en chagrin gaufré qu'il regarde tristement.

M. le sous-préfet regarde tristement sa serviette en chagrin gaufré; il songe au fameux discours qu'il va falloir prononcer tout à l'heure devant les habitants de la Combe-aux-Fées :

— Messieurs et chers administrés...

Mais il a beau tortiller la soie blonde de ses favoris et répéter vingt fois de suite :
— Messieurs et chers administrés... la suite du discours ne vient pas.

La suite du discours ne vient pas... Il fait si chaud dans cette calèche! A perte de vue, la route de la Combe-aux-Fées poudroie sous le soleil du Midi... L'air est embrasé... et sur les ormeaux du bord du chemin, tout couverts de poussière blanche des milliers de cigales se répondent d'un arbre à l'autre... Tout à coup M. le sous-préfet tressaille. Là-bas, au pied d'un coteau, il vient d'apercevoir un petit bois de chênes verts qui semble lui faire signe.

Le petit bois de chênes verts semble lui faire signe :

— Venez donc par ici, monsieur le sous-préfet; pour composer votre discours vous serez beaucoup mieux sous mes arbres...

M. le sous-préfet est séduit; il saute à bas de sa calèche et dit à ses gens de l'at-

Qu'on dise au public qu'un produit pharmaceutique peut remplacer la viande crue et son jus, passe encore, car M. Gogo avale les couleuvres médicales avec la même aisance que les couleuvres financières, mais qu'on s'adresse à MM. les Médecins particulièrement compétents en cette matière, c'est tout de même aller trop loin.

tendre, qu'il va composer son discours dans le petit bois de chênes verts. Dans le petit bois de chênes verts il y a des oiseaux, des violettes et des sources sous l'herbe fine... Quand ils ont aperçu M. le sous-préfet avec sa belle culotte et sa serviette en chagrin gaufré, les oiseaux ont eu peur et se sont arrêtés de chanter, les sources n'ont plus osé faire de bruit, et les violettes se sont cachées dans le gazon... Tout ce petit monde-là n'a jamais vu de sous-préfet, et se demande à voix basse quel est ce beau seigneur qui se promène en culotte d'argent.

A voix basse, sous la feuillée, on se demande quel est ce beau seigneur en culotte d'argent... Pendant ce temps-là, M. le sous-préfet, ravi du silence et de la fraîcheur du bois, relève les pans de son habit, pose son claque sur l'herbe et s'assied dans la mousse au pied d'un jeune chêne; puis il ouvre ses genoux sa grande serviette de chagrin gaufré, et en tire une large feuille de papier ministe.

— C'est un artiste! dit la fauvette.

Non, dit le bouvreuil, ce n'est pas un artiste, puisqu'il a une culotte en argent; c'est plutôt un prince.

— C'est plutôt un prince, dit le bouvreuil.

— Ni un artiste, ni un prince, interrompt un vieux rossignol, qui a chanté toute une saison dans les jardins de la sous-préfecture... Je sais ce que c'est : c'est un sous-préfet!

Et tout le petit bois va chuchotant :

— C'est un sous-préfet! c'est un sous-préfet!

— Comme il est chauve! remarque une alouette à grande huppe.

Les violettes demandent :

— Est-ce que c'est méchant?

— Est-ce que c'est méchant? demandent les violettes.

Le vieux rossignol répond :

— Pas du tout!

Et sur cette assurance, les oiseaux se remettent à chanter, les sources à courir, les violettes à embaumer, comme si le monsieur n'était pas là... Impassible au milieu de ce joli tapage, M. le sous-préfet invoque dans son cœur la Muse des comices agricoles, et, le crayon levé, commence à déclamer de sa voix de cérémonie :

— Messieurs et chers administrés...

— Messieurs et chers administrés, dit le sous-préfet de sa voix de cérémonie...

Un éclat de rire l'interrompt; il se retourne et ne voit rien qu'un gros pivot qui le regarde en riant, perché sur son claque. Le sous-préfet hausse les épaules et veut continuer son discours; mais le pivot l'interrompt et lui crie de loin :

— A quoi bon?

— Comment! à quoi bon? dit le sous-préfet, qui devient tout rouge; et, chassant d'un geste cette bête effrontée, il reprend de plus belle :

— Messieurs et chers administrés...

— Messieurs et chers administrés... a repris le sous-préfet de plus belle.

Mais alors, voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de leurs tiges et qui lui disent doucement :

— Monsieur le sous-préfet, sentez-vous comme nous sentons bon?

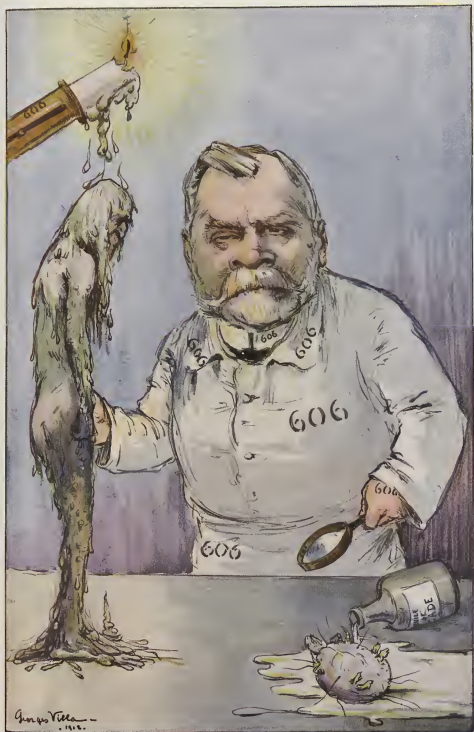
Et les sources lui font sous la mousse une musique divine; et dans les branches, au-dessus de sa tête, des tas de fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs; et tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours.

Tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours... M. le sous-préfet, grisé de parfum, ivre de musique, essaye vainement de résister au nouveau charme qui l'envahit. Il s'accorde



PETIT BOIS

PHOT. JOYE



Le Docteur BALZER

sur l'herbe, dégrafe son bel habit, balbutie encore deux ou trois fois :

— Messieurs et chers administrés... Messieurs et chers admi... Messieurs et chers...

Puis il envoie les administrés au diable ; et la Muse des comices agricoles n'a plus qu'à se voiler la face.

Voile-toi la face, ô Muse des comices agricoles !... Lorsque, au bout d'une heure

les gens de la sous-préfecture, inquiets de leur maître, sont entrés dans le petit bois, ils ont vu un spectacle qui les a fait reculer d'horreur... M. le sous-préfet était couché sur le ventre, dans l'herbe, débraillé comme un bohème. Il avait mis son habit bas ; et, tout en mâchonnant des violettes, M. le sous-préfet faisait des vers.

Alphonse DAUDET.

(Les Lettres de mon Moulin).

ÉDITION ÉPUISÉE DE "CHANTECLAIR"

M. le Docteur Chobnat, 4, rue Dorée, à Avignon, offre bon prix des Numéros 1 à 6 inclus de "Chanteclair" (ÉDITION FRANÇAISE)

La **CARNINE LEFRANCO** contient les ferments vivants du suc musculaire



CONSTANCE

Tour sur le Rhin.

VERASCOPE RICHARD

L'ANNEAU D'ARGENT

Le cher anneau d'argent que vous m'avez donné Garde en son cercle étroit nos promesses encloses ; De tant de souvenirs, recéleur obstiné, Lui seul m'a consolée en mes heures moroses.

Tel un ruban qu'on mit autour de fleurs écloses Tient encor le bouquet alors qu'il est fané, Tel l'humble anneau d'argent que vous m'avez donné Garde en son cercle étroit nos promesses encloses.

Aussi lorsque viendra l'oubli de toutes choses, Dans le cercueil de blanc satin capitonné, Lorsque je dormirai, très pâle, sur des roses, Je veux qu'il brille encor à mon doigt décharné, Le cher anneau d'argent que vous m'avez donné.

Rosemonde GÉRARD.

LA FAUSSE ET LA VRAIE GRANDEUR

La fausse grandeur est farouche et inaccessible ; comme elle sent son faible, elle se cache ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire ; elle se laisse manier et toucher ; elle ne perd rien à être vue de près ; plus on la connaît, plus on l'admire. Elle se courbe par bonté

vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel ; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue et badine, mais avec dignité ; on l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue. Son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands et très grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

LA BRUYÈRE.



NOUS GARANTISSONS que la **CARNINE LEFRANCO**

ne contient NI SANG, NI ALBUMINE AJOUTÉE

mais SEULEMENT du Suc musculaire de Bœuf **CONCENTRÉ**

Cette préparation n'est pas à base d'Alcool

L'ART ET L'HISTOIRE

LA BATAILLE DE LENS (Voir notre reproduction page 8)

La maison d'Autriche pensa pouvoir profiter des troubles de la Fronde, pour porter la guerre en France. L'armée des Impériaux commandée par l'archiduc Léopold après une marche heureuse en avant, s'empara de Lens. Quand il en reçut la nouvelle, le Grand Condé s'avança contre son audacieux adversaire qui, n'ayant pas encore rencontré de résistance, avait, par fanfaronnade, fait publier par une gazette de Hollande, qu'il donnerait une bonne récompense à celui qui lui indiquerait où étaient les Français. Condé allait lui montrer d'une façon éclatante qu'ils sont toujours là où il faut.

Condé n'avait que 6.000 cavaliers et 8.000 fantassins — mal nourris, mal portants, d'ailleurs — à opposer aux 18.000 soldats impériaux. Peu soucieux d'aborder son ennemi dans ses bons retranchements de Lens, le Grand Condé résolut de l'attirer en dehors de la ville, et de ne livrer bataille qu'en terrain plat. Il résolut donc de feindre la retraite; et ce, en plein jour. Ce que voyant, l'archiduc lança à sa poursuite son second, le général Beck. Celui-ci, avec sa formidable cavalerie Croate et Lorraine défonça l'arrière-garde de nos soldats, y sème la panique et le désordre et se vante déjà de sa victoire, quand Condé, rassemblant sa gendarmerie la lance, sous la conduite du jeune duc de Chatillon contre l'ennemi. L'ennemi d'abord dispersé se reforme, reçoit des renforts, marche à nouveau en avant. Condé, dans la mêlée manque d'être pris. Autour de lui c'est déjà la débâcle et la stupeur. Mais le héros de Rocroi et de Nordlingen arrête ses gendarmes, les rallie, leur fait faire volte-face et

attaque à nouveau Beck si impétueusement que celui-ci, qui déjà avait annoncé à l'archiduc, sa victoire, est tout surpris et ébranlé à son tour.

L'armée française en bon ordre attend l'archiduc, qui a quitté ses positions, fort de son succès. Vingt canons l'arrêtent. Condé à l'aile droite, Grammont à l'aile gauche, Chatillon au centre, la bataille est engagée. L'ennemi enfoncé, Condé et Grammont se rejoignent et par dessus des monceaux de cadavres tombent aux bras l'un de l'autre. Cependant un régiment de gardes françaises, emporté trop loin dans son ardeur victorieuse est entouré par l'ennemi et manque d'être massacré. Heureusement Chatillon le dégage par une charge magnifique.

Beck, mortellement blessé, était fait prisonnier; l'archiduc, en fuite. La garnison restée à Lens capitula honorablement. 4.000 tués, 5.000 prisonniers, dont 800 officiers, tous les drapeaux pris, 38 canons, les bagages : telles furent les pertes de l'ennemi. Nous avions perdu 500 hommes. La bataille avait duré une heure.

Pierre Franque, dont nous reproduisons la *Bataille de Lens*, né à Buis (Drôme), en 1774, mort à Paris en 1860, fut un distingué élève de David. Il collabora longtemps avec son frère Joseph. Médaille au salon de 1812 pour sa *Bataille de Zurich* qui lui avait été commandée par Masséna, il décora plusieurs plafonds du Louvre et dessina la mosaïque de la salle Melpomène. On apprécia, en son temps, son dessin et son sens de la composition. Il eut du succès, sous l'Empire — le premier!

E. H.

DANS LA RUE



La reine Ranavalona (en blanc) et sa nièce, aux Courses.

Les Bienfaits effets

DE LA

CARNINE LEFRANÇO

se manifestent

DÈS LES PREMIERS JOURSet l'appétit, quelle que soit la cause
qui l'aït abolli,REVIENT IMMÉDIATEMENT.*C'est une médication*

VIVIFIANTE

AU PLUS HAUT DEGRÉ

La nature, qui ne nous a donné qu'un seul organe pour la parole, nous en a donné deux pour l'ouïe, afin de nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.

NABI ETTENDI (Poète turc).

La sagesse consiste plus souvent à se taire qu'à parler, car il est toujours temps de penser, mais il ne l'est pas toujours de dire ce que l'on pense.

FONTENELLE.

NEY A WATERLOO

(Neuf heures du soir). Ney, à pied, tête nue, méconnaissable, la face noire de poudre, l'uniforme en lambeaux, une épaulette coupée d'un coup de sabre, un tronçon d'épée dans la main, crie avec rage au comte d'Erlon qu'entraîne un remous de la déroute : « D'Erlon ! si nous en réchappons, toi et moi nous serons pendus ! » Le maréchal ressemble moins à un homme qu'à une bête furieuse. Ses efforts durant tout ce jour ont excédé l'énergie et les forces humaines. Jamais en aucune bataille, aucun chef, aucun soldat ne s'est tant prodigué. Ney a surpassé Ney ! Il a conduit deux fois à l'attaque l'infanterie de d'Erlon, il a chargé quatre fois sur le plateau avec les cuirassiers, il a mené l'assaut désespéré des grenadiers de la garde. Il court maintenant à la brigade Brue



Maréchal Ney,
Prince de la Moskowa.

(division Durutte) seule troupe de ligne qui se replie en bon ordre et qui est d'ailleurs réduite à l'effectif de deux bataillons. Il arrête les soldats et les jette encore une fois contre l'ennemi en leur criant : « Venez voir mourir un maréchal de France ! » La brigade vite rompue et dispersée, Ney se cramponne à ce fatal champ de bataille. Puisqu'il n'y peut trouver la mort, il veut du moins ne le quitter que le dernier. Il entre dans un carré de la garde avec le chef de bataillon Rulhière, qui a pris l'aigle du 95^e des mains mourantes du lieutenant Puthod. Durutte, le poignet droit coupé, le front ouvert, tout sanglant, est emporté par son cheval dans une charge de cavalerie ennemie ; il galope au milieu des Anglais jusqu'à la Belle-Alliance.

Henry HOUSSE (1815, Waterloo).



LE RETOUR DE L'OFFICE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de COURTENS, Musée moderne de Bruxelles.

Le Docteur BALZER

Félix Balzer est né à Châteaubriant, dans la Loire-Inférieure, en 1849, et a fait ses études de médecine à Paris. Externe de Maurice Raynaud en 1872, interne provisoire de Demarquay en 1873, et interne titulaire en 1874. Il était reçu docteur en 1878, avec une thèse ayant pour titre : *Contribution à l'Étude de la Broncho-Pneumonie*.

En 1881, le docteur Félix Balzer était nommé médecin des Hôpitaux.

Ce clinicien, de grand mérite mais d'extrême modestie, très travailleur, s'est spécialisé dans la pratique des maladies de la peau. Il est actuellement médecin de l'Hôpital Saint-Louis. Membre de la Société de Dermatologie et de Syphillographie, le docteur Balzer présente généralement ses observations à cette société, dont les Bulletins contiennent nombre de ses communications. Les plus récentes de celles-ci se rapportent au traitement de la syphilis par les nouveaux composés arsénicaux.



Le docteur Balzer a d'ailleurs une place importante d'initiateur dans cette nouvelle méthode. C'est lui en effet qui, avec M. Mouneyrat, a proposé le benzo-sulfone-para-amino-phényl-arsinate de soude, substance connue plus couramment sous le nom d'Hectine, contre la syphilis; et l'emploi de cette substance paraît avoir fait faire un grand pas à la cure de la syphilis puisque, d'après M. Hallopeau, exempté des dangers que présente le fameux « 606 » d'Ehrlich, elle procurerait, comme lui, la stérilisation du mal, attaqué dès ses accidents primitifs.

Récemment, avec Burnier, le docteur Balzer, comparant les lésions sporotrichosiques avec les lésions tuberculeuses, montrait que, tout comme la tuberculose, la sporotrichose peut faire du *spina ventosa*.

Le docteur Félix Balzer est membre de l'Académie de Médecine et Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le malheureux sujet sur lequel il pleut des gouttes de bougie est une allusion à la spécialité que s'est faite le docteur Balzer du traitement du psoriasis, vulgairement nommé « taches de bougie. » Un des premiers, le docteur Balzer a expérimenté les nouveaux produits arsénicaux, dont le « 606 » d'Ehrlich. Le voici en outre armé de la loupe indispensable pour reconnaître l'acare de la gale, diagnostic qui est monnaie courante à l'Hôpital Saint-Louis.

STOCKHOLM

Vue générale
Palais Royal



Véhicule Richard

ANOREXIE - ANÉMIE
CONVALESCENCES
DÉBILITÉ - FAIBLESSE
NEURASTHÉNIE
-:- CHLOROSE -:-
TUBERCULOSES
MALADIES
DE L'ESTOMAC ET
DE L'INTESTIN

CARNINE LEFRANCO

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment, pure ou mélangée à un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouffon)

FROID OU TIÈDE

Par la condescendance et la douceur vous gagnerez le cœur des hommes bien plus que par toutes sortes de connaissances, de lumières et de savoir.

SAINT-JEAN-CHRYSTOSTOME.

Il faut que les hommes aient patience les uns avec les autres, et les plus braves sont ceux qui supportent le mieux les défauts d'autrui.

FRANÇOIS DE SALLES.



BATAILLE DE LENS, GAGNÉE PAR LE GRAND CONDÉ (20 août 1648).
 Représentation sur la planche d'histoire des combats du tableau de Pierre Pugeton, Musée de Versailles.



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

N° 104

JUIN 1912 (1)

ABONNEMENT

UN AN. | FRANCE... 12 Fr.
ÉTRANGER... 15 Fr.

AVANTAGES DES LONGUES FIANÇAILLES

Vous comprenez, cher enfant, que de telles fiançailles n'ont rien de commun avec le ridicule mois de « cour » à la française, avec les visites froides où, en des attitudes de menuet, le fiancé apporte à la fiancée des bouquets et des friandises; où, si tout se passe pour le mieux, la conversation roule sur le mobilier futur et les projets de voyage du jeune couple... Nulle part autant que dans les procédés préparatoires du mariage, nous ne traînons les résidus des coutumes d'autrefois, devenues contradictoires avec les âmes d'aujourd'hui. Votre âme de jeune fille, en 1901, petite Française, diffère grandement de l'âme de votre arrière-grand-mère, à la veille de son mariage. Celle-ci avait été élevée par des femmes, dans un couvent clos, comme une sorte de novice : on la sortait du couvent pour la marier; et elle se mariait comme on prononce des vœux, en se remettant corps et âme au bon plaisir d'un maître

souverain. Qu'un tel système fût bon ou mauvais vers 1780, ce n'est pas la question : ce qui crève les yeux, c'est qu'il est absurde de l'appliquer tel quel à une jeune fille moderne. Vous ne voulez pas, Française,

être mariée à la mode de votre mère-grand.

Vous prétendez choisir votre mari.

Fort bien, mais prenez garde !

Si vous le choisissez par simple attrait du cœur, vous abdiquez implicitement votre droit de choisir : le droit de choisir n'est légitime que si le choix est sérieux, réfléchi, la volonté s'accordant avec la conscience et la raison. Or, la conscience et la raison ne se décident pas d'après la forme d'un visage et le timbre d'une voix. Leur opération



MARCEL PRÉVOST
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

IL EST DE TOUTE ÉVIDENCE QUE

RIEN NE PEUT REMPLACER LA VIANDE CRUE ET SON JUS

Ceux qui l'affirment ne le font que dans un but intéressé et, bien certainement, sans aucune conviction.

veut le concours du temps. D'où la nécessité de longues fiançailles.

Les longues fiançailles, avant toute chose, offrent à chacun des fiancés le moyen de s'éprouver soi-même; elles le renseignent sur les aptitudes de son propre cœur, en même temps que sur le sentiment spécial soumis à l'épreuve. La plupart des humains, c'est triste à dire, s'illusionnent étrangement sur leurs facultés d'attachement. Ils croient indispensables à leur bonheur des êtres auxquels ils ne donneraient plus une pensée après huit jours de séparation... Hélas! qu'ils sont vite oubliés, les plus sincèrement pleurés parmi les morts!... Si cruelle que soit cette loi d'oubli, il importe d'en tenir compte et de l'expérimenter sur soi-même. Dites-vous bien, Françoise, qu'il est rare et presque miraculeux de rencontrer à dix-huit ans l'époux indispensable. Vous faites la moue?... Vos yeux deviennent humides?... Bon! je n'ajouterai rien de plus sur ce point délicat. Votre cœur, après tout, peut être sûr de lui, et il est possible que le temps ne fasse que confirmer ses sentiments, ce qui déjà serait un résultat. Mais les longues fiançailles ont d'autres avantages encore, outre l'épreuve de la constance personnelle.

Elles ont l'avantage de faire connaître réciproquement aux deux fiancés leur vrai caractère. On se masque aisément l'un pour l'autre pendant l'unique mois des visites et des bouquets. Il faut, au contraire, une bien rare maîtrise de soi pour garder le masque seulement pendant une année, quand le fait de la conquête n'est plus en question. Voilà où réside l'admirable de cette invention d'engagements à long terme, usités chez nos voisins. Le temps des fiançailles n'est pas encore la libre vie conjugale, mais déjà il est superflu entre fiancés de prendre une attitude, de « poser » l'un pour l'autre. Qu'y gagnerait-on? On est engagé. Alors, tous les « réflexes »

de notre tempérament (si l'on peut oser une telle image) se mettent à jouer en liberté et malgré nous. Le jaloux, l'impérieux, dévoile sa jalousie et son instinct autoritaire. La boudeuse, la coquette, laisse percer sa bouderie et sa frivolité. Dans le cycle complet d'une année, surtout entre deux êtres qui se proposent d'unir leur vie, qui, par conséquent, se regardent avec attention et s'attribuent l'un sur l'autre des droits, — il est fort improbable que des sujets de conflit ne surgissent pas: à la façon dont naîtront, évolueront et se régleront ces conflits intimes, chacun des deux, si peu avisé qu'il soit, apprendra le caractère de l'autre. Et ne dites pas: « Si Maxime est en garnison en Bretagne, tandis que je demeure à Paris, je n'aurai guère d'occasion de l'étudier. » D'abord, Maxime fût-il en Bretagne et vous à Paris, une fois les fiançailles accomplies, vous devenez la personne à laquelle il doit le plus de son temps libre, et cela d'accord avec la famille; en sorte que vous pourrez tout de même passer dans l'année bon nombre d'heures avec lui... Et puis il y aura la correspondance, qui, banale ou artificielle avant les fiançailles, devient sincère et significative après, toujours pour cette raison qu'il n'est plus question de se conquérir et qu'on est conduit par la force des choses à se parler d'événements positifs, de projets réels, voire d'intérêts pressants, au lieu de s'exalter dans le vide des épithètes d'adoration. Fine comme vous l'êtes, Françoise, après six mois de billets échangés avec votre fiancé, je mets bien le pauvre garçon au défi de vous rien cacher de son « par-dedans ».

Enfin, j'ai gardé pour suprême argument ce dernier avantage des longues fiançailles: elles sont à la fois très moralisantes et très agréables... Je vous fais grâce des lieux communs sur le désir d'un bonheur prochain, plus doux — assure l'expérience



CARNINE LEFRANCO

CAPITAL 2.000.000 DE FRANCS
entièrement versés

USINE MODÈLE sur 12.000 mètres carrés
à ROMAINVILLE PRÈS PARIS.

LE PLUS ÉNERGIQUE DES RECONSTITUANTS



Le Professeur FORGUE, de Montpellier.

des philosophes — que ce bonheur lui-même. Fiancée, une jeune fille passe déjà en importance les autres jeunes filles. Elle a l'orgueil d'avoir été élue, la douce présomption de la sécurité, tout cela acidulé de l'arrière-pensée que l'engagement est en somme conditionnel, qu'il n'y a pas de honte à le rompre si l'essai loyal ne réussit pas... Parce qu'elle est fiancée, la voilà privée de la tentation de coqueter au hasard et sans but, périlleuse pour les demoiselles sorties récemment de leur pensionnat; la voilà conduite insensiblement aux graves pensées de fidélité, de dévouement, aux rêves de la maternité...

Que de considérations j'ajouterais si c'était à Maxime et non à vous, Françoise, que j'écrivais!... Bien plus que la fiancée, c'est le fiancé que moralise un engagement

à long terme. Cet engagement de conscience aère et vivifie ses pensées et ses mœurs; c'est lui surtout qui conservera plus tard, comme un précieux sachet d'aromates, le souvenir des années juvéniles où, parmi les grossiers divertissements de ses camarades, il rêvait à une jeune fille qui déjà était sa femme par le cœur.

Je me résume. Mariage jeune et longues fiançailles : si contradictoires que cette formule paraisse au premier abord, tel est mon souhait pour une demoiselle de votre âge. Vous êtes déjà résolue au mariage jeune. Si vous vous convertissez à la condition des longues fiançailles, — mais dans ce cas seulement, — j'accepte d'être votre ambassadeur auprès de M^{me} le Quellien.

Marcel PRÉVOST.

La CARNINE LEFRANCQ est la SEULE préparation qui *garantisse* n'être *exclusivement* préparée qu'avec du SUC MUSCULAIRE DE BŒUF **CONCENTRÉ**, c'est-à-dire

privé de la majeure partie des 85 0/0 d'eau qu'il contient.

CHACUNE DE NOS MACHINES ÉVAPORE 30 LITRES D'EAU A L'HEURE



LE PETIT MENDIANT

Reproduction du tableau de MURILLO, Musée du Louvre, Paris.

DANSE DES LIBELULES

Avec leurs ailes nuancées,
Les libellules élançées
Comme des miss,
Dansent, le soir, sur l'eau sans vagues,
Des ballets vagues
Sous les yeux glauques des fourmis.
Pour bien rythmer leurs jeux frivoles,
Quelques cigales bénévoles
Pincent leur luth,
Et, sous un pied de betterave,
Un crapaud grave
Fait le ténor et lance l'*ut*.
Alors, pour voir les ballerines,
Des coccinelles purpurines
Au clair manteau
Grimpent, avec des sauterelles,
Sur les juncs frêles
Comme sur des mâts de bateau.
Les libellules dansent, dansent,
Et les feuilles qui se balancent,
Dans les zéphirs
Ont l'air de mains applaudisseuses
Pour les danseuses
Au maillot bleu fait de saphirs.
Et l'eau sourit vers le ciel rose,
Et, parfois, un goujon morose
Qui s'égara
Ouvre, à ces visions célestes
De tutus lestes,
Des yeux d'abonné d'Opéra!

Jean RAMEAU.

L'ART ET L'HISTOIRE

BATAILLE D'IÉNA, 14 Octobre 1806 (Voir notre reproduction page 8)

Au lendemain d'Austerlitz, l'Empereur victorieux créa la Confédération du Rhin. Le roi de Prusse en prit ombrage et croyant encore à la valeur de son armée et à l'invincibilité de ses généraux, ne craignit pas d'enjoindre à Napoléon d'avoir à quitter l'Allemagne sur le champ.

L'Empereur se dirigea aussitôt vers la Saxe où l'armée prussienne se concentrait et dès Octobre 1806, la campagne était commencée. 150.000 Prussiens, sous Brunswick, Hohenlohe, le roi de Prusse et le prince héritier Louis, occupent la forêt de Thuringe, Erfurth, Iéna, Schleiz. Napoléon s'avance avec 175.000 hommes; Ney, Soult, Murat, Bernadotte, Davout, Lannes sont sous ses ordres. Le 10 Octobre, le corps de Lannes rencontre le prince Louis, culbute son avant-garde, et le prince tombe lui-même mortellement blessé.

L'armée ennemie, à l'approche de l'Empereur, se concentra entre Weimar et Iéna, puis se sépara en deux parties; l'une resta sur ses positions, l'autre rétrograde vers l'Elbe.

Le 14, Davout rencontre Brunswick à Auerstaedt. 26.000 Français se trouvent en présence de 70.000 Prussiens. Tandis que l'Empereur, à Iéna, livre bataille au prince de Hohenlohe, Davout remporte l'admirable victoire d'Auerstaedt, dont nous ne pouvons ici rapporter le détail héroïque. Notons seulement que Davout et son fameux 3^e corps se conduisirent ce jour-là si bravement

que Napoléon leur réserva l'honneur d'entrer les premiers à Berlin, peu après.

Hohenlohe devait protéger le mouvement de l'armée prussienne et éviter le combat. Napoléon occupant Iéna, abandonné par l'ennemi, logea son artillerie sur la hauteur du Laugrafenberg, et à 6 heures du matin, le combat fut engagé. Lannes et Suchet remportaient dès le début un premier succès en refoulant l'infanterie et la cavalerie prussiennes sur Vierzen-Heiligen; Ney et Lannes attaquent à nouveau l'ennemi, le tournant; Soult écrase sa gauche. Il bat en retraite, tente de se reformer entre Gross et Klein-Rompstadt. Là, 15.000 prussiens tenus en réserve, entrent dans la mêlée. Peine perdue. Ils sont anéantis. Sur les 60.000 hommes engagés, 20.000 tiennent encore. C'est la défaite. A ce moment, apparaissent les débris de l'armée de Brunswick battue à Auerstaedt par Davout. C'est la déroute. Frédéric II n'avait plus d'armée.

Octobre n'était pas terminé que l'armée française entrait à Berlin.

Le tableau reproduit ici rappelle un épisode de la bataille, le moment où l'Empereur prononce une allocution à sa garde, qui va combattre. Cette toile, qui appartient aux Galeries de Versailles, est due à Horace Vernet. Nous avons déjà eu l'occasion de donner ici quelques indications sur la vie et l'œuvre de ce peintre célèbre. Nous n'y reviendrons donc pas aujourd'hui. E. H.



MATINÉE DE PRINTEMPS DANS LES VOSGES



PASCAL

Blaise Pascal, né à Clermont-Ferrand, en 1623, mourut à Paris en 1662. A douze ans, il découvrit seul, sans maître et sans livres, les éléments de la géométrie ; à seize ans, il écrivait en latin son premier ouvrage. Effrayé de cette précocité, son père dut le détourner d'études excessives qui menaient sa santé déjà débile. Pascal dès lors fréquenta le monde durant quelques années ; mais, à la suite d'un accident où il faillit périr, il se retira à Port-Royal et se consacra tout entier aux exercices de piété. C'est dans cette retraite qu'il composa ses *Lettres Provinciales* (1656) écrites pour défendre les religieux de Port-Royal contre leurs adversaires. La clarté, la brièveté, une élégance inconnue jusque-là, une ironie mordante et naturelle, une véhémence qui s'élève au niveau de ce que l'éloquence antique a produit de plus achevé, sont les principales qualités, qui, au point de vue littéraire, rendront immortelle cette œuvre de Pascal.

Il travaillait à un grand ouvrage sur le christianisme, lorsque la mort le surprit à l'âge de trente-neuf ans. Les fragments de cet ouvrage trouvés dans ses papiers ont été publiés plus tard sous le titre de *Pensées*. La sublimité de quelques-uns de ces morceaux les met au niveau de tout ce qui a été écrit de plus parfait.

PASCAL

Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avait créé les mathématiques ; qui à seize, avait fait le plus savant traité des sections coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité ; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement ; qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique ; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des connaissances humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna ses pensées vers la religion ; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort ; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut par abstraction un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme : cet effrayant génie se nommait Pascal.

(*Génie du Christianisme*) CHATREUBRIAND.



L'ARRIVÉE DU PARDON DE SAINTE-ANNE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau d'AIL GUILLOU, Musée du Luxembourg, Paris.

PROPOS DE COURTISANS

Louis XIV se promenait dans les jardins de Versailles, entre Mansard et Le Nôtre, et regardant tantôt la façade du château, tantôt la disposition du grand parterre : « Il faut en convenir, leur dit-il, on ne saurait mieux réussir ce que vous avez fait l'un et l'autre ; tout cela est admirable. » Mansard, naturellement fier et ébloui de sa faveur, savourait à longs traits la douceur

d'une approbation si honorable, lorsque Le Nôtre répondit avec autant d'esprit que de modestie :

« — Il y a sire, quelque chose de plus admirable. — Quelque chose de plus admirable ? dit le roi surpris. — Oui, sire, c'est de voir le plus grand prince du monde s'entretenir avec autant de bonté avec son maçon et son jardinier. »

Le Professeur FORGUE, de la Faculté de Montpellier

Émile Forgue est né à Briançon, le 29 Décembre 1860.

Il commença ses études médicales à la Faculté de Médecine de Montpellier, en 1878. Préparateur de physiologie, puis prosecteur d'anatomie, il élaborait, dans le laboratoire du professeur Lanegrâce, une thèse sur la *Distribution des racines motrices dans les muscles des membres*, qu'il soutenait en 1883. Entre temps, il était devenu élève du Service de Santé Militaire, et il sortait du Val-de-Grâce en 1884.

Bientôt après, il concourait avec succès pour l'Agrégation de Chirurgie; puis il revenait à Montpellier, en 1886, comme aide-major et comme professeur agrégé de la Faculté. Promu médecin-major de 2^e classe, en 1891, il demandait sa mise hors cadre en 1896, lors de sa nomination à la chaire de Clinique Chirurgicale.

De 1885 à 1891, année où il fut nommé professeur de Médecine opératoire en remplacement du professeur Chalot, M. Forgue publia de nombreux travaux, dont voici les principaux: *Des Septicémies gangréneuses* (thèse d'agrégation); *Des luxations pathologiques*, mémoire couronné par la Société de Chirurgie (1886); *Traitement des lésions traumatiques du crâne*, (médaillon d'or, prix de Chirurgie d'Armée 1888); *Traité de Thérapeutique chirurgicale*, en 2 vol. in-8° (avec Reclus), 1892.

En 1892, la Commission administrative des Hospices de Montpellier décida la création d'un Service de Chirurgie infantile. La Faculté de Médecine choisit M. Forgue pour l'organiser à l'Hôpital Général. La Chirurgie orthopédique commençait, à cette époque, grâce à l'antisepsie, à remplacer l'orthopédie instrumentale et manuelle. M. Forgue, fut, à Montpellier, le premier chirurgien d'enfants.

Bientôt les salles de l'Hôpital Général devinrent insuffisantes pour recevoir les petits malades envoyés des départements voisins. C'est alors qu'on décida la construction, à l'Hôpital suburbain, de nouveaux pavillons pour y installer, dans des conditions meilleures d'espace et d'hygiène, les deux cliniques médicale et chirurgicale infantiles.

Nommé rapporteur au Congrès de Chirurgie, en 1895, M. Forgue donnait le résultat de son expérience sur le *Traitement des pieds-bots* dans un Rapport dont les conclusions, à neuf ans de distance, demeurent intégralement applicables.

En Juillet 1895, le professeur Dubreuil ayant demandé sa retraite, M. Forgue devint professeur de Clinique chirurgicale. Depuis cette époque, le savant et actif chirurgien a publié de nombreux travaux: il a donné la deuxième édition du *Traité de thérapeutique chirurgicale*; un *Précis de pathologie externe* en deux volumes, dont la deuxième

édition vient de paraître; une étude d'ensemble sur la *Néphrectomie dans les tumeurs du rein*; la *Cure opératoire de l'extrophie de la vessie* (1902); un mémoire avec 20 figures sur les *Plaies par armes à feu de l'estomac*; un *Guide pratique du Médecin dans les Accidents du Travail, leurs suites médicales, chirurgicales et judiciaires* (Masson, 1904), etc., etc.

Élu, en 1890, membre correspondant de la Société de Chirurgie de Paris; en 1899, Correspondant national de l'Académie de Médecine; en 1902, vice président de l'Association française d'Urologie, M. Forgue est, depuis 1896, médecin principal de la Compagnie des Chemins de fer du Midi, et depuis 1901, président de l'Association générale de prévoyance des médecins de l'Hérault.

Le professeur Forgue est Chevalier de la Légion d'honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Forgue, en pantalon rouge et éperonné (en le voyant sous l'habit militaire, on se souviendra qu'il fut médecin aux Armées), pratique l'extirpation d'une tumeur du rein (Rapport au Congrès d'Urologie de 1902 sur la néphrectomie dans les tumeurs du rein), chez une femme qu'il a anesthésiée à l'aide de la rachinovocaïnisation, dont il fut un des premiers à étudier les effets.

Carnine

Suc de Viande de Bœuf Crue

Lefrancq

CONCENTRÉ dans le vide et à froid

ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE
TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHLOROSE

... CONVALESCENCES - FAIBLESSE ...
MALADIES DE L'ESTOMAC et de l'INTESTIN

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,
pure ou étendue d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc
(pas de bouillon) FROID ou TIEDE



BATAILLE DE DIGNÉ, GAGNÉE PAR NAPOLEON I^{er} (14 Octobre 1805)
L'original est à la collection de la ville de Paris, musée de la Ville de Paris.



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

N° 105

JUIN 1912 (2)

ABONNEMENT

UN AN. — FRANCE... 12 Fr.
ÉTRANGER... 15 Fr.

UNE NUIT D'ÉTÉ A SAINT-PÉTERSBOURG



Il était à peu près neuf heures du soir; le soleil se couchait par un temps superbe; le faible vent qui nous poussait expira dans la voile,

que nous vîmes bodiner. Bientôt le pavillon qui annonce du haut du palais impérial la

présence du souverain, tombant immobile le long du mât qui le supporte, proclama le silence des airs. Nos matelots prirent la rame; nous leur ordonnâmes de nous conduire lentement.

Rien n'est plus rare, mais rien plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Petersbourg; soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je

le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats. Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage.

La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique; ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la

PARLER POUR NE RIEN DIRE.

VIANDE CRUE savent pertinemment que c'est inexact. — MM. les Médecins auxquels ils s'adressent savent que c'est absolument impossible.

Les Industriels qui proclament que leur produit pharmaceutique REMPLACE LA

ALORS ???

capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva



SAINT-PÉTERSBOURG. — La statue de Pierre-le-Grand.

avec des bosquets d'orangers ; ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron, et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avidé marchand. Nous rencontrons de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit. Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne.

La statue équestre de Pierre I^{er} s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve, et semble encore animer cette navigation, créée par

le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre, n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se

presse autour de l'auguste effigie : on regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon, des nuages brillants répandaient une clarté douce.



SAINT-PÉTERSBOURG. — La Néva.

un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

Si le ciel, dans sa bonté, me réservait un de ces moments si rares dans la vie où le cœur est inondé de joie par quelque bonheur extraordinaire et inattendu ; si une femme, des enfants, des frères, séparés de moi depuis longtemps, et sans espoir de réunion, devaient tout à coup tomber dans mes bras, je voudrais, oui, je voudrais que ce fût dans une de ces belles nuits, sur les rives de la Néva, en présence de ces Russes hospitaliers.

J. de MAISTRE.

(Les Soirées de Saint-Petersbourg.)



Le Professeur DEJERINE



Jean-Sylvain BAILLY, naquit à Paris en 1730. Destiné à la peinture par son père, garde des tableaux du roi, il se tourna vers la littérature et l'astronomie et entra à l'Académie des Sciences en 1763, puis à l'Académie française en 1783. La Révolution vint l'arracher à ses paisibles travaux et fit du modeste savant

un homme politique. Elu le 11 mai 1789, député du tiers aux États généraux, il s'imposa par sa fermeté de langage et sa dignité d'attitude à l'attention de ses collègues qui le choisirent comme président. Le 15 juillet de la même année, il était

acclamé maire de Paris par les électeurs ; ce fut en cette qualité qu'il reçut, quelques jours après, Louis XVI à l'Hôtel de Ville et qu'il lui adressa ces paroles devenues célèbres : « Henri IV avait reconquis son peuple ; aujourd'hui le peuple a reconquis son roi. » Sa popularité était alors immense, mais elle devait être de courte durée, par suite de sa fidélité à ses convictions strictement constitutionnelles. Le 17 juillet 1791, il fit diriger le feu de la garde nationale contre les pétitionnaires réunis pour demander la déchéance du roi, à la suite de la fuite de Varennes. Devenu dès lors impopulaire, il dut quitter la mairie le 12 novembre 1791 et rentrer dans la vie privée. Mais on ne l'avait point oublié : arrêté à Melun en juillet 1793, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort.

MORT DE BAILLY

C'est le 12 novembre 1793 que la sentence rendue contre Bailly par le tribunal révolutionnaire devait être exécutée.

Il demanda et prit, coup sur coup, deux tasses de café à l'eau. Ces précautions étaient de sinistre augure. « Calmez-vous, » disait notre vertueux confrère à ceux « qui, dans ce moment suprême, l'entouraient en sanglotant ; j'ai un voyage assez difficile à faire, et je me défie de mon tempérament. Le café excite et ranime ; j'espère maintenant que j'arriverai convenablement au bout. »

Midi venait de sonner. Bailly adressa un dernier et tendre adieu à ses compagnons de captivité, leur souhaita un meilleur sort, suivit le bourreau sans faiblesse comme sans forfanterie, monta sur la fatale charrette, les mains attachées derrière le dos. Notre confrère avait coutume de dire : « On doit avoir mauvaise opinion de ceux qui n'ont pas, en mourant, un regard à jeter en arrière. » Le dernier regard de Bailly fut pour sa femme. Un gendarme de l'escorte recueillit avec sensibilité les paroles de la victime, et les reporta fidèlement à sa veuve. Le cortège arriva à l'entrée du

Champ-de-Mars, du côté de la rivière, à une heure un quart. C'était la place où, conformément aux termes du jugement, on avait élevé l'échafaud. La foule aveuglée, qui s'y trouvait réunie, s'écria avec fureur que la terre sacrée du Champ de la Fédération ne devait pas être souillée par la présence et par le sang de celui qu'elle appelait un grand criminel ; sur sa demande, j'ai presque dit sur ses ordres, l'instrument du supplice fut démonté, transporté pièce à pièce dans un des fossés, et remonté de nouveau. Bailly resta le témoin impassible de ces effroyables préparatifs, de ces infernales clameurs. Pas une plainte ne sortit de sa bouche. La pluie tombait depuis le matin ; elle était froide, elle inondait le corps et surtout la tête nue du vieillard. Un misérable s'aperçut qu'il frissonnait et lui cria : *Tu trembles, Bailly.* — *Mon ami, j'ai froid,* répondit avec douceur la victime. Ce furent ses dernières paroles.

Bailly descendit dans le fossé, ou le bourreau brûla devant lui le drapeau rouge du 17 juillet, il monta ensuite d'un pas ferme sur l'échafaud.

ARAGO.

UNE PRÉPARATION UNIQUE

Nous affirmons et **garantissons** que la CARNINE LEFRANCO est préparée avec des *cuisse*s de bœuf exclusivement. Après en avoir extrait tout le jus (plasma musculaire) nous évaporons dans le vide et à froid la majeure partie des 85 0/0 d'eau qu'il contient, et c'est avec le produit ainsi obtenu que nous préparons la CARNINE.

Parmi les spécialités qu'on nous oppose, y en a-t-il une seule qui puisse donner une pareille garantie ?

L'immense succès de la CARNINE LEFRANCO ne s'explique que par l'incontestable supériorité de cette préparation sur les soi-disant similaires.

Son prix est élevé, mais justifié, nécessaire, et en procédant à un examen comparatif de la composition de tous les produits zomothérapiques on arrive à reconnaître que la



CARNINE LEFRANCO

est le meilleur marché de tous.

LA GARDE-ROBE DE NAPOLEON

Il était si économe dans ses vêtements, disait Léger (tailleur de Murat, du prince Eugène, de Joseph et de Jérôme Napoléon), qu'il voulait un jour que je misse une pièce à une culotte que le frottement du couteau de chasse avait usée; je m'y refusai nettement. C'était une très mauvaise pratique pour moi : il avait son brodeur, son marchand de soie; il discutait lui-même ses mémoires et, de plus, il me faisait perdre tout mon temps. Une fois pour un habit, je fus quinze jours de suite à Saint-Cloud. Ou il était occupé, ou il dormait; car, dormant fort peu la nuit, il s'endormait facilement le jour. Je cessai de l'habiller en 1813. Mes autres pratiques valaient beaucoup mieux. Murat, le prince Eugène, Borghèse, Berthier, dépensaient pour leurs vêtements personnels, sans compter leur maison, de 40 à 60.000 francs. Il y a eu des années où j'ai fait à Murat, à lui, pour 100.000 francs d'habits, de manteaux ou d'uniformes. A cette époque, nous avons eu souvent, mon associé Michel et moi, 400.000 francs de bénéfices nets par an. Sur les observations de M. de Rémusat, Napoléon consentit en 1810 à monter sa garde-robe. Jusque-là, il était si parcimonieux que sa garde-robe et sa lingerie, les broderies exceptées, ne valaient pas 2.000 francs.

Dans l'hiver, je lui faisais toujours une demi-douzaine de redingotes grises; dans l'été, autant d'habits d'uniforme de chasseurs verts, comme on le voit dans tous ses portraits; tous les quinze jours, une culotte et un gilet de casimir blanc.



NORVÈGE. — Lapons de Tromsø.

DANS LA RUE



M. MILLERAND, Ministre de la Guerre.

LES PLUS GRANDES ÉGLISES DU MONDE

L'Italie possède les trois plus grandes églises du monde : le Dôme-de-Milan, Saint-Paul et Saint-Pierre-de-Rome. Les diverses phases de la grand-messe sont signalées par de petits drapeaux, les fidèles du bas de la nef n'entendant pas ce qui se dit ou se chante au chœur.

SAVOIR ÉCOUTER

Une des choses qui font que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit.

Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, en même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire; au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soi-même, et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

LA ROCHEFOUCAULD.

La **CARNINE LEFRANCO**
est un liquide vital qui
réveille les contractions
du cœur isolé du corps.

L'ART ET L'HISTOIRE

LE SIÈGE DE CALAIS (Voir notre reproduction page 8).

Après la bataille de Crécy, le roi d'Angleterre Édouard III avait résolu de prendre pied en France et d'y établir un point de concentration pour ses troupes. Calais le tenta. Il décida de s'y fixer, et y vint mettre le siège. Ce fut une longue campagne; elle commença en Septembre 1346 et dura encore l'été de l'année suivante. En Juillet 1347, le roi de France Philippe essaya de venir débloquer la ville, entourée d'une solide armée anglaise, et gardée, sur les côtes par une flotte importante. Ayant désespéré de l'emporter sur un ennemi si fortement établi, il dut battre en retraite. Calais, à cette nouvelle, désespéra. Les rigneurs du siège l'avaient épuisée. Les négociations s'engagèrent pour traiter, mais le roi d'Angleterre exigea que la ville se rendit sans conditions. Ses chevaliers lui représentèrent que trop de dureté pourrait pousser les assiégés à un désespoir dangereux. Édouard demanda donc que si la ville voulait ainsi la vie sauve, six notables de Calais devraient, la corde au col, venir se rendre à sa disposition. Le reste de la population serait pris à merci.

A Calais, le peuple consterné apprit ces nouvelles conditions. Alors en place publique, le plus riche bourgeois de la ville, Eustache de Saint-Pierre déclara qu'il entendait sauver ses concitoyens, et qu'il se rendrait à la merci de l'ennemi. Cinq autres l'imitèrent. Le peuple les accompagna jusqu'au camp ennemi. Les Anglais pleuraient de pitié, pour un tel dévouement. Seul Édouard III restait inflexible. Il fallut pour le toucher que la reine d'Angleterre le vint prier, à genoux, de faire grâce à ces héroïques citoyens. Elle était enceinte et pleura. Alors le roi, ému, et mécontent de l'Étre, donna les six bourgeois à la princesse. Celle-ci les fit renvoyer sous bonne escorte à Calais, où le lendemain entra l'armée anglaise. Le gouverneur fut envoyé prisonnier en Angleterre ainsi que plusieurs

chevaliers. La ville fut peuplée d'Anglais, et dès lors, servit à l'envahisseur de point de ravitaillement. Cet état de choses dura deux cent-dix ans.

Reprenre Calais aux Anglais était un projet audacieux. Le duc de Guise l'eut pourtant, au lendemain de la prise de Saint-Quentin par les Espagnols. L'Anglais ne pensait rien craindre d'un adversaire affaibli par la défaite. Aussi fut-il fort stupéfait de voir le 1er Janvier 1558, l'armée française arriver devant les murs de la ville où il n'y avait que 800 hommes. Deux forts la défendaient : l'un dominant la mer, l'autre commandant la terre. Au bout de trois jours, les travaux d'approches étaient très avancés. Le siège dura trois jours. Dandelot, le frère de Coligny, emporta le fort de Risbank, qui tenait le port et la mer. Enfin le 6 Janvier, le duc de Guise traversa le port à marée basse avec des hommes, et entra dans la place. Le gouverneur anglais tenta de repousser le duc. Deux jours après il se rendait aux plus dures conditions. Les officiers restèrent prisonniers; tous les Anglais, habitants et soldats, furent renvoyés en Angleterre.

La reprise de Calais souleva en France un enthousiasme admirable. En Angleterre, Marie Tudor ne se remit jamais de cet échec. Elle disait, au moment de mourir, que si l'on pouvait ouvrir son cœur, on y lirait gravé le nom de Calais.

François-Édouard Picot, de qui est le tableau que nous reproduisons (1786-1868), bon disciple de David, obtint le 2e grand prix de Rome en 1811. Son œuvre est assez nombreuse. Cet'honorable artiste eut de la vogue et du mérite. A signaler de lui, outre diverses peintures officielles, de peu de valeur, une *Mort de Sèphora*, qui est à Saint-Séverin, et un bon *Couronnement de la Vierge* qui décore l'église Notre-Dame-de-Lorette, à Paris.

E. H.



L'ENFANT PERDU

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de MÉLON, Musée du Luxembourg, Paris.

Le Professeur DEJERINE

Jules Dejerine est né à Genève, de parents français, le 3 août 1849.

Après études médicales faites à Paris, il était reçu docteur en 1879, avec une thèse portant sur les « Lésions du système nerveux dans la paralysie ascendante aiguë », thèse qui indiquait déjà la prédilection du jeune médecin pour la neurologie. La même année, il était nommé chef de clinique à la Charité. En 1882, il devenait médecin des Hôpitaux, et en 1886, il obtenait l'Agrégation.

C'est comme agrégé que le docteur Dejerine fut chargé d'un cours auxiliaire d'anatomie pathologique en 1889 et suppléa Périer en 1893 à la Clinique de Necker. Enfin, en 1901, il était appelé à la chaire d'Histoire de la médecine et de la chirurgie, qu'il abandonnait d'abord pour la chaire de Pathologie interne délaissée à son tour pour celle de Clinique des maladies du système nerveux, devenue vacante par la mort du professeur Raymond et plus conforme à sa spécialisation.

Les travaux du professeur Dejerine sont très nombreux. En 1879, la Société anatomique lui décernait le prix Godard pour ses recherches sur les lésions du système nerveux dans la paralysie diphtérique; et en 1886, l'Institut lui accordait un des prix Montyon pour son étude, avec le professeur Landouzy, sur la myopathie atrophique progressive. Dans ses leçons à l'Hôpital des

Enfants-Malades, puis à Bicêtre et à la Salpêtrière, il a exposé ses recherches sur l'aphasie, les localisations cérébrales, le tabès, la maladie de Friedreich, les myélites, la syringomyélie, les névrites, les paralysies par compression, la maladie de Thompson, le syndrome thalamique, les radiculites, etc.

On lui doit un livre sur « l'Hérédité dans les maladies du système nerveux (1884) », où il formule cette opinion, que le domaine de ces maladies ira toujours s'agrandissant, étant donné que leur origine est dans l'intensité de la vie produite par la civilisation.

Avec M^{me} Dejerine (Augusta Klumpke, née à San Francisco, Californie, en 1859), il a composé une admirable « Anatomie des centres nerveux » (1895), encore en cours de publication. Enfin, en collaboration avec M. A. Thomas, il a écrit, en 1902, un « Traité des maladies de la moelle épinière ».

On trouve en outre de nombreux mémoires du professeur Dejerine dans les recueils de neurologie; il est l'auteur du chapitre *Sémiologie du système nerveux* dans le « Traité de pathologie générale » de Bouchard (1900).

Le professeur Dejerine est membre de la Société de Biologie, membre de l'Académie de médecine (1908), et chevalier de la Légion d'honneur.



PORTRAIT-CHARGE

Le professeur Dejerine, élève de Charcot, dont la doctrine lui est une forteresse, opère, par suggestion, la transformation d'une vieille peau malade en une jeune personne pleine de santé; il tient d'autre part à la main le rasoir qui lui a permis de débiter un cerveau et une moelle en tranches minces (allusion à sa méthode anatomique spéciale).

DE LA COMTESSE DIANE

De toutes les habiletés, la plus grande est d'être honnête.

Les plaisirs de ce monde sont toujours menacés par les devoirs.

L'affection peut être concentrée, mais la tendresse est expansive.

La grâce sert à tous, plaît à tous.

LA CIGALE

L'air est si chaud que la cigale,
La pauvre cigale frugale
Qui se régale de chansons,
Ne fait plus entendre les sons
De sa chansonnette inégale.
Et, rêvant qu'elle agite encor
Ses petits tambourins de fée,
Sur l'écorce de pin chauffée
Où pleure une résine d'or,
Ivre de soleil elle dort.

Paul ARNE.

CARNINE LEFRANCO

CAPITAL 2.000.000. DE FRANCS ENTièrement VERSÉS

USINE MODÈLE SUR 12.000 m² à
ROMAINVILLE près PARIS

Dépôt Général
Etablissements FUMOUZE
78, Faubourg St Denis, PARIS



LE SIÈGE DE CALAIS (1347)
Reproduction par la photographie des contours d'un tableau de Picot



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

BI-MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

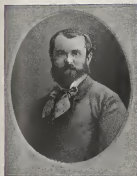
N° 106

JUILLET 1912

ABONNEMENT

UN AN. | FRANCE. . . 12 Fr.
ÉTRANGER . 16 Fr.

JOIES MATERNELLES



G. DROZ

On aime les enfants; mais cette affection pour l'espèce en général devient bien autrement douce lorsqu'il ne s'agit plus du bébé, mais bien de son bébé.

Les célibataires peu-

vent ne pas lire ce qui suit; je désire causer en famille. Entre gens de métier, on se comprend mieux.

Je suis père, chère madame, mais j'ai été papa, et, comme toujours, papa, d'un amour d'enfant. De son bonnet s'échappait une mèche blonde et frisée, qui faisait notre bonheur, et, quand je touchais du doigt

son cou blanc, il éclatait de rire et me montrait ses petites perles blanches en me prenant la tête dans ses deux bras.

Sa première dent fut un événement. On se mettait au jour pour mieux voir, et les grands-parents braquaient leur binocle sur ce petit point blanc; et moi, le cou tendu, je démontrais, j'expliquais, je prouvais. Et du coup je courus à la cave chercher dans le bon coin une bouteille de choix.

La dent de mon fils! On parla de sa carrière pendant le dîner, et au dessert grand'maman chanta son couplet.

Après cette dent, il en vint d'autres, et, avec elles, les larmes et les douleurs; mais aussi, lorsqu'il fut armé de toutes pièces, comme il mordait fièrement son morceau de pain, comme il attaqua vigoureusement sa côtelette, pour faire *tomme papa*!

Tomme papa! Vous souvenez-vous combien ces deux mots réchauffent le cœur, et que de méfaits ils font pardonner!

Mon grand bonheur, est-ce aussi le

« ... D'une façon générale, l'absorption de la Carnine, étendue d'eau fraîche, fut très agréable aux malades, qu'elle désaltérait par les chaudes journées de juillet et d'août, tandis que les malades soumis à l'administration du suc naturel manifestèrent parfois quelque dégoût et même quelque intolérance stomacale.

Extrait du Rapport du Dr LEFÈVRE, Médecin de l'Hôpital de Villepinte (S.-et-O.).

vôtre ? était d'assister au petit lever de mon chéri. Je savais son heure. J'écartais doucement les rideaux de son berceau et j'attendais en le regardant.

Le plus souvent, je le trouvais étendu en diagonale, perdu dans le chaos des draps et des couvertures, les jambes en l'air, les bras croisés au-dessus de sa tête; souvent sa petite main potelée serrait encore le joujou qui l'avait endormi la veille, et de sa bouche entr'ouverte s'échappait le murmure régulier de sa douce respiration. La chaleur du dodo avait donné à ses joues les tons d'une pêche bien mûre. Sa peau était tiède, et la transpiration de la nuit faisait briller son front de petites perles imperceptibles.

Bientôt sa main faisait un mouvement, son pied repoussait la couverture, tout son corps se remuait, il se frottait un œil, étendait ses bras; puis son regard, sous sa paupière à peine soulevée, se fixait sur moi.

Il me souriait en murmurant tout bas, si bas que je retenais ma respiration pour saisir toutes les nuances de sa petite musique :

« Bonzou, petit pé.

— Bonjour, mon petit homme, tu as donc bien dormi ? »

Nous nous tendions les bras et nous nous embrassions comme de vieux camarades.

Alors la causerie commençait. Il causait comme les alouettes chantent au soleil du matin. C'étaient des histoires interminables.

Il me racontait ses rêves, en demandant après chaque phrase sa *bonne petite panade avec beaucoup de beurre dedans*. Et quand cette bonne panade arrivait fumante, quel éclat de rire, quelle joie, comme il s'élançait vers elle en se pendant à ses rideaux ! Son œil brillait avec une larme au coin, et le gazouillement recommençait.

D'autres fois il venait me surprendre dans mon lit; je faisais semblant de dormir et il me tirait la barbe en me criant dans l'oreille. Je feignais une grande frayeur et

je jurais de me venger. De là, combats dans l'édredon, retranchement derrière l'oreiller, etc.

En signe de victoire je le chatouillais; alors il frissonnait en laissant échapper cet éclat de rire franc et involontaire des enfants heureux. Il enfouissait sa tête dans ses deux épaules comme une tortue qui se retire dans sa coque et me menaçait de son pied dodu et rose. La peau de son talon était si fine que la joue d'une jeune fille en eût été fière. De combien de baisers je couvrais ces chers petons quand, le soir, au coin du feu, je faisais chauffer sa longue chemise de nuit !

On m'avait interdit de le déshabiller, sous prétexte que je compliquais les nœuds au lieu de les défaire.

Tout cela était charmant; mais, quand il fallait sévir et arrêter court la gaminerie qui allait trop loin, il baissait lentement les paupières, tandis que, ses narines soulevées, ses petites lèvres tremblantes, il essayait de retenir sous ses grands cils une grosse larme brillante.

Quel courage ne faut-il pas pour ne pas calmer par un baiser cet orage qui va éclater, pour ne pas consoler ce petit cœur qui se gonfle, pour ne pas sécher cette larme qui déborde et va devenir torrent !

L'expression d'un enfant est alors si touchante, il y a tant de douleur dans ce petit visage qui se contracte, dans cette poitrine chérie qui se soulève !

Tout cela est bien loin... Les années se sont écoulées sans parvenir à effacer ces souvenirs aimés; et maintenant que mon bébé a trente ans et de grandes moustaches, lorsqu'il me tend sa large main en me disant de sa voix de basse :

« Bonjour, mon père. »

Il me semble que l'écho me répète dans le lointain ces mots chéris d'autrefois :

« Bonzou, petit pé. »

G. DROZ.

(Monsieur, Madame et Bébé).



LA FAMILLE DU PEINTRE THAULOW
Tableau de BLANCHE, Musée du Luxembourg.



Le Docteur RIEFFEL

LA CARNINE LEFRANCQ AU PÔLE SUD



Docteur JEAN CHARCOT — " LE POURQUOI-PAS ".

(PHOT. MARIUS PEYTOUREAU)

J'ai été à même d'apprécier la merveilleuse efficacité de la CARNINE LEFRANCQ lors de mon dernier voyage d'exploration au Pôle Sud et je me sens dans l'obligation de vous adresser une relation reconnaissant l'excellent

effet de ce produit sur l'organisme épuisé de ceux de mes compagnons de voyage à qui je l'ai prescrit, même après qu'il eut successivement subi les différences de température qui s'échelonnent entre notre hémisphère, les tropiques, l'Équateur, l'autre hémisphère et enfin la région polaire antarctique. Un an après toutes ces variations thermiques, soumise aux secousses d'un petit navire ballotté par les flots agités des Océans, la CARNINE LEFRANCQ n'avait perdu aucune de ses qualités.

Elle m'a puissamment aidé à ramener à la santé, à la fin même de l'expédition, plusieurs matelots du " Pourquoi-Pas " que les sueurs nocturnes, l'insomnie, l'inappétence et l'intoxication due à une alimentation de conserves, avaient mis dans un état d'assimilation vicieuse qui les rendait incapables de recouvrer leurs forces perdues.

La CARNINE avait alors deux ans de date. Malgré cet âge, son effet s'est fait sentir au bout d'une semaine de traitement, alors que les sujets dans un effort méritoire, n'avaient voulu se soustraire à aucun des devoirs que leur prescrivait la discipline à la mer.

Je suis prêt, à l'occasion, à vous fournir de plus amples détails, si cela vous convient.

Veuillez agréer...

Docteur Jacques LIOUVILLE,

Médecin à bord du " Pourquoi-Pas ".

PORTRAIT DU FRANÇAIS

Fils aîné de l'antiquité, le Français, romain par le génie, est grec par le caractère. Inquiet et volage dans le bonheur, constant et invincible dans l'adversité; formé pour les arts; civilisé jusqu'à l'excès durant le calme de l'Etat; grossier et sauvage dans les troubles politiques; flottant comme un vaisseau sans lest au gré des passions; à présent dans les cieux, l'instant d'après dans l'abîme; enthousiaste du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnaissance, et le second sans en sentir de remords; ne se souvenant ni de ses crimes ni de ses vertus; amant pusillanime de la vie pendant la paix, prodigue de ses jours dans les batailles; vain, railleur, ambitieux; à la fois routinier et novateur; charmant dans son propre pays, insupportable chez l'étranger; tour à tour plus doux que l'agneau, plus impitoyable que le tigre, tel fut l'Athénien d'autrefois, et tel est le Français d'aujourd'hui.

CHATEAUBRIANO

PENSÉES ET MAXIMES

Le meilleur moyen de se débarrasser d'un ennemi, c'est de s'en faire un ami.

HENRI IV.

La reconnaissance parfume les grandes âmes et s'agrite dans les petites.

FONTENELLE.

La conscience est le meilleur livre de morale que nous ayons, c'est celui qu'on doit consulter le plus.

PASCAL.

Après votre propre estime, c'est une vertu que de désirer l'estime des autres.

CICÉRON.

Il faut peu de fonds pour la politesse des manières. Il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

LA BRUYÈRE.

La bienveillance donne plus d'amis que la richesse et plus de crédit que le pouvoir.

FÉNÉLON.

JEUNESSE DE LA FONTAINE

La Fontaine était né en Champagne, à Château-Thierry. Ses parents étaient de petits bourgeois. Il fut élevé dans sa petite ville, presque à la campagne courant souvent les prés et les bois, prenant le goût des choses des champs, des beaux ombrages, des eaux vives, des scènes rustiques,

qu'il aimait tant à peindre plus tard; voyant monter péniblement par le chemin « sablonneux et malaisé » le « pauvre bûcheron tout couvert de ramée »; guettant l'alouette « à l'essor dans les blés, quand ils sont en herbe »; surprenant le lièvre qui songe en son gîte; ravi du silence et de la paix qui règnent sur les étangs et « leurs grottes profondes »;

suivant les bords des ruisseaux « quand l'onde est transparente ainsi qu'aux plus beaux jours, ou quand d'aventure, un léger vent fait rider la face de l'eau »; contemplant « à l'heure de l'affût », les lapins « l'œil éveillé, l'oreille au guet », « faisant leur

cour à l'aurore, parmi le thym et la rosée ». Ces choses l'encharmaient. Longtemps plus tard, c'est pour les peindre qu'il trouve ses plus beaux vers. C'est en y songeant qu'il s'écrie :

L'innocente beauté des jardins et du jour
Allait faire à jamais le charme de ma vie.



La Maison natale de La Fontaine, à Château-Thierry.

Il serait resté en effet dans ces lieux si chers. Mais le soin d'achever ses études le conduisit à Reims. Là il connut des jeunes gens instruits, amoureux des beaux livres et des beaux vers qui le mirent en goût de lire les grands écrivains de l'antiquité. Il les lut

avec un plaisir infini, et, de ce moment, il sentit que lui aussi était un poète, c'est-à-dire un homme capable de rendre en vers harmonieux, frappants et touchants, ce qu'il y a de beau et de tendre dans ce que tous les hommes admirent.

Émile FAGUET.

Ne trouvez-vous pas qu'il est prudent avant de prescrire un produit à base de viande crue, de savoir :

OÙ, COMMENT,

PAR QUI et AVEC QUOI

il est préparé ?



PHOT. JOYE

EN LORRAINE — MOISSONNEUSES

LA CARNINE LEFRANÇO
N'A PAS DE SIMILAIRES

parce que SEULE, elle n'emploie que
du SUC MUSCULAIRE DE BŒUF

CONCENTRÉ

c'est-à-dire privé de la majeure partie
des 85 % d'eau qu'il contient.

L'ART ET L'HISTOIRE

BATAILLE DE WAGRAM (6 Juillet 1809). (Voir notre reproduction page 8).

Les 21 et 22 mai 1809, Napoléon livrait contre l'archiduc autrichien Charles la formidable bataille d'Essling. L'Empereur voulait passer le Danube ; l'archiduc l'en voulait empêcher. Après quarante heures d'efforts impuissants, l'archiduc désespérant de rejeter les Français dans le fleuve, les laissa s'installer dans l'île de Lobau. Pendant plus d'un mois, Napoléon prépara alors le projet d'une bataille qu'il voulait définitive. Lobau fortifiée, des ponts rétablis sur le Danube, l'armée française passa sur la rive droite pendant la nuit du 5 au 6 juillet, et avant que l'archiduc eut pu s'y opposer, elle se présentait devant lui, dès l'aube.

L'autrichien s'appuyait sur Essling, Aspern et Wagram. Napoléon médita de le renverser de ses positions et de le jeter sur la Bohême. Ayant vu le centre ennemi assez dégarni, l'Empereur prit ainsi son ordre de bataille : à sa gauche, Masséna et Bernadotte ; au centre, le prince Eugène et l'armée d'Italie, Oudinot, Marmont, la garde et les cuirassiers ; à droite enfin, Davout.

Celui-ci, dès le lever du jour, engagea l'action, et sans plus tarder, bouscula le général autrichien Rosenberg. La canonnade s'étendit sur toute la ligne. Cependant, l'ennemi affaiblissait son centre, pour se porter plus vigoureusement contre Masséna et notre gauche, dans le dessein de nous couper la retraite sur le Danube.

Masséna reçut alors de l'Empereur l'ordre d'attaquer de toutes ses forces, pour fixer l'ennemi, cependant que Davout se portait sur Wagram. Masséna, malade, suivant en calèche le sort du combat, tint jusqu'au bout, malgré ses adversaires bien plus forts en nombre.

Napoléon, profitant alors de la sottise de son ennemi, porta sur le centre de l'armée autrichienne le plus gros de son effort. MacDonald, Broussier, Lamarque, Nansouty, la garde à cheval, cent pièces

d'artillerie commandées par Lauriston s'élancèrent. Arrivés à une demi-portée de l'ennemi, l'artillerie commença une formidable canonnade par ses cent bouches à feu. L'autrichien recula. La droite pila sous l'impérieuse vigueur de Masséna ; sa gauche fut débordée par Davout... L'archiduc Charles donna le signal de la retraite. Il laissait sur le champ de bataille 24.000 hommes hors de combat ou tués, 20.000 prisonniers, 3 généraux morts, 10 autres blessés. Nous avions perdu 20.000 hommes, 3 généraux, dont l'admirable Lassalle, qui tomba dans une charge, à la tête de ses cavaliers, frappé d'une balle en plein front.

Les habitants de Vienne avaient pu suivre, du haut de leurs maisons, le spectacle de la défaite de leurs soldats. L'empereur d'Autriche, à la nouvelle de leur écrasement s'enfuit, et l'Autriche, incapable de continuer la campagne dut signer un armistice à Znaim, le 12 juillet 1809.

La *Bataille de Wagram*, ici reproduite, appartient au musée de Versailles, et est l'œuvre de Horace Vernet. Nous n'avons pas à revenir sur la carrière abondante et bien heureuse du fameux peintre de la *Prise de la Smala*. Nous en avons parlé dans une précédente notice. Ce tableau fut exposé au Salon de 1836, au moment où Horace Vernet était dans sa plus grande faveur. Le peintre représente ici l'Empereur, à cheval, observant d'une hauteur les effets de la formidable batterie de cent canons de Lauriston. Ce tableau appartient à la grande série des œuvres napoléoniennes de Horace Vernet où il trouva l'occasion de témoigner de son admiration pour le héros d'Austerlitz et de Wagram, en même temps que de sa reconnaissance : Horace Vernet n'oubliait pas les bontés qu'avaient eu pour lui Marie-Louise et le roi Jérôme, en 1814, lors de ses débuts.

E. H.



LA KERMESE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de David Téniers, Musée de Bruxelles.

Le Docteur RIEFFEL



PHOT. VALÉRY

Henri Rieffel est né à Bar (Bas-Rhin) le 1^{er} mars 1802, et a fait ses études médicales à Paris. Externe des Hôpitaux en 1882, interne en 1884, il sortait de l'internat avec la médaille d'or (1889), arrivait au Prosectorat la

même année et se faisait recevoir docteur l'année suivante.

En 1894, il fait fonction de chef de Clinique, est nommé chirurgien des Hôpitaux en 1896, et chef des travaux anatomiques en 1898. Au concours de 1901, il arrive premier à l'agrégation d'anatomie, et l'année suivante, le Conseil de la Faculté le présentait en seconde ligne pour la chaire d'anatomie.

Le docteur Rieffel était ainsi le titulaire désigné pour la chaire qui fut octroyée, dans des conditions régulières d'ailleurs, au docteur Nicolas. Mais on sait qu'une partie du corps médical et des étudiants n'ont pas accepté les considérations qui ont motivé le nouveau mode de recrutement des professeurs d'anatomie. En réalité, c'est parce qu'il est chirurgien que M. Rieffel n'a pu être nommé professeur d'anatomie.

Parmi les nombreux travaux du docteur Rieffel, nous citerons d'abord sa thèse inau-

gurale sur les Ganglions de l'aisselle, qui valut à son auteur le prix de thèse (médaille d'argent 1890); puis des études : sur les Rapports de l'amygdale avec les vaisseaux carotidiens (Steinheil, 1892); sur les Corpuscules rétro-carotidiens (ganglion rétro-carotidien d'Arnold) (Steinheil, 1892); sur les Prolapsus du rectum et leur traitement (*Revue générale de chirurgie et de thérapeutique*, 1890); sur la Lame de Schwartz-Eysell et la fissure squamo-mastoïdienne de l'os temporal (*Manuel d'anatomie*, 1907); sur les Bourses séreuses du pli du coude et leur pathologie expérimentale (*Bulletins de la Société de Chirurgie*, 1905); et sur les Injections au silicate de potasse (*Société de Biologie*, 1906).

Le docteur Rieffel a encore écrit : dans le *Traité de chirurgie*, l'article *Affections congénitales de la région sacro-coccygienne*; dans le *Traité Le Dentu-Delbet*, l'article *Fractures*; et dans le *Traité d'Anatomie humaine* de Poirier et Charpy, l'*Appareil génital de la femme*.

On lui doit enfin un excellent *Manuel d'anatomie descriptive, théorique et pratique* (2 vol. Asselin et Houzau), et une *Revision du Traité d'anatomie topographique* du professeur Tillaux (Asselin et Houzau).

Encore n'est-ce là qu'une partie de l'œuvre anatomique considérable du docteur Rieffel.

Actuellement agrégé libre d'anatomie, le docteur Rieffel, chirurgien des Hôpitaux, est Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Rieffel, un squelette de thorax en guise de plume à sa calotte, armé d'un vigoureux bistouri, muni du carnet sur lequel il cote avec justice ses élèves, et devant le tableau qui sert à ses démonstrations schématiques, pose une colle à son auditoire sur le petit os qu'il tient entre le pouce et l'index.

LA
CARNINE LEFRANCO
est indiquée dans:
ANOREXIE-ANÉMIE-NEURASTHÉNIE
TUBERCULOSE-CONVALESCENCES-CHLOROSE
DÉBILITÉ-FAIBLESSE-MALADIES DE
L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à l'après-midi, quel moment pour se débarrasser des digestions pénibles, ou retarder ou retarder, les faits etc. (voir de brochure)
FROID en TIÈRE.

NUIT DE PARIS

Le ciel des nuits d'été fait à Paris dormant
Un dais de velours bleu piqué de blanches nues,
Et les aspects nouveaux des mielles connues
Flottent dans un magique et pâle enchantement.

L'angle, plus effilé, des noires avenues
Invite le regard, lointain vague et charmant,
Les derniers Philistins, qui marchent pesamment,
Ont fait trêve aux éclats de leurs voix saugrenues.

Les yeux d'or de la nuit, par eux effarouchés,
Brillent mieux, à présent que les voilés couchés...
C'est l'heure unique et douce où voguent, de fortune,

Glissant d'un pas léger sur le pavé chanceux,
Les poètes, les buveurs, — et tous ceux
Dont le cerveau fêlé loge un rayon de lune.

LÉON VALADE.



BATAILLE DE WAGRAM. GAGNÉE PAR NAPOLEON I^{er} (6 Juillet 1809).
Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau d'Horace Vernet.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MEUSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

N° 107

AOUT 1912

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE... 12 Fr.
ÉTRANGER... 15 Fr.

ÉTUDES ET PORTRAITS

LE COMTE D'ORSAY ET LADY BLESSINGTON

L'incomparable historien de la Société française à l'époque de la Restauration, Honoré de Balzac, place le règne du dandy entre les années 1815 et 1825. « A l'incroyable, au merveilleux, à l'élégant, ces trois héritiers des petits-maitres, ont succédé le dandy, puis le Hon. »

Le Comte d'Orsay fut un dandy, et le roi des dandys. M. le Comte G. de Contades, dont l'esprit est aussi aimable que sage, vient de consacrer à ce d'Orsay une étude très serrée et très élégante, et c'est d'après le travail de cet excellent biographe que nous tenterons de ressaisir les traits les plus caractéristiques d'une figure faite pour amuser les curieux et pour intéresser les méditatifs.

Et quel plus beau sujet d'étude pour un moraliste qu'un homme à la mode? On y apprend ce qu'on peut, dans le monde, la coupe d'un gilet ou la couleur d'une cravate. Cela aide à connaître les hommes.

La puissance de l'habit est grande dans l'humanité.

Ne voit-on pas que, pour engager à se faire tuer des gens qui n'en ont pas naturellement envie, on met des galons et des brandebourgs à leurs habits; c'est ce qu'on appelle le prestige de l'uniforme.

Ne raillons point cette naturelle inclination à la parure, puisque les plus grands esprits n'en sont point exempts, et que les doctes, les sages, les philosophes, revêtent, quand ils sont en corps, des robes bordées d'hermine ou des habits à palmes. Je ne parle pas des femmes. Nues, c'est un bétail; habillées, elles sont souveraines.

D'une famille courtisane qui avait fait sa fortune au XVIII^e siècle dans l'intendance des postes et relais, et que la Révolution avait parfaitement ruinée,

Gédéon-Gaspard-Alfred de Grimaud, Comte d'Orsay et du Saint-Empire, alla, n'ayant pas vingt ans, chercher fortune à Londres, dans la haute société, où il se recommandait du doux souvenir de Mrs Grawford, sa grand'mère mater-



LADY BLESSINGTON

L'HÉLIOTHÉRAPIE est à peine née que l'on propose de remplacer le soleil par une lampe à pétrole. Cela n'est pas plus ridicule que de prétendre remplacer la viande crue, réaliser la zomothérapie avec un simple produit pharmaceutique..... mais cela l'est autant. :: :: :: :: :: :: :: :: :: ::

nelle, « la belle Sullivarr ». Il comptait avec raison sur sa bonne mine. Après avoir galopé pendant quinze jours dans Hyde-Park et sauté des barrières, il tutoyait les dandys et s'en faisait une escorte dans les bals. Il était l'homme à la mode. Encore fallait-il vivre.

Lord et Lady Blessington y pourvurent.

Ce Lord Blessington nous apparaît comme une de ces caricatures de lords que Carle Vernet a si largement crayonnées.

C'était un gros homme lunaire, spleenétique, apoplectique, et par-dessus tout ivrogne, qui, en ce printemps de 1821 où nous sommes, veuf d'une première Lady Blessington, autrefois actrice et galante, avait épousé la belle Marguerite Power, et menait très grand train dans son hôtel de Saint-Jame's-Square. La seconde Lady Blessington, irlandaise, sans naissance et presque sans famille, pauvre, belle et intelligente, avait éprouvé, entre quinze et vingt ans, ce que peut la beauté pour réparer l'injure du sort. Elle avait épousé en premières noces un capitaine qui buvait du meilleur vin dans la plus mauvaise compagnie, et qui à la fleur de ses ans tomba d'une fenêtre, par mégarde, fort à propos pour que sa femme pût devenir Comtesse de Blessington. Il faut rendre cette justice à la belle Marguerite qu'elle avait déjà fait le nécessaire pour cela et que, depuis quatre ans, quand mourut le capitaine, elle charmait le lord, lequel était libéral, magnifique et de complexion matrimoniale.

Marguerite, Comtesse de Blessington, voulut paraître. C'était aussi l'ambition du jeune d'Orsay. Ils s'associèrent tout de suite et pour la vie. Ce serait les offenser gratuitement tous deux que de laisser croire que cette association laissa quelque chose à désirer à l'un et à l'autre. Ils furent suffisamment tendres, mais parfaitement raisonnables. Le voyage d'Italie était alors une coûteuse élégance; Lord et Lady Blessington l'entreprirent en 1823, emmenant une sœur pauvre de Mylord, Harriett-Ann, la fille du premier lit, un vieux ami et une suite nombreuse. Mylord, bien assuré de trouver en Italie du vin de Porto, en qualité et quantité suffisantes, ne s'inquiétait de rien. Mais la Comtesse Marguerite et le Comte Alfred, orgueilleux qu'ils étaient, voulaient un voyage à grande sensation. Lord Byron cachait alors sa gloire dans sa villa parfumée d'Albano. Ils l'allèrent voir, comptant bien tirer de leur visite le meilleur parti.

Le poète, sensible à la beauté et peut-être à la flatterie délicate, fit à Lady Blessington des vers où il ne parlait que de lui. D'Orsay ne lui avait pas déplu. Il s'était écrié en le voyant : « Voilà Cupidon déchainé ! »

Byron, dans sa villa, était habillé de nankin, et son costume avait notablement rétréci au blanchissage; au reste, il avait été taillé à la mode

de 1790; le col était trop bas, et vous sentez combien cela est fâcheux. Le poète portait de plus une casquette de jockey avec un gros gland d'or et des lunettes bleues. Lady Blessington en fut justement choquée. Mais elle emportait cinq ou six conversations avec le lion du siècle et des stances immortelles; son ami tenait dans son portefeuille un portrait inédit du héros; la visite avait été fructueuse.

Pendant ce voyage d'Italie, un jour qu'il avait enseveli sa raison et sa conscience sous une pyramide de bouteilles vides, Mylord institua le Comte d'Orsay son exécuteur testamentaire, et le testament disposait, par une clause spéciale, que ledit Comte d'Orsay épouserait, à son choix, une des deux filles du lord, soit Harriett, soit Mary, et que celle qu'il choisirait hériterait seule

de la fortune paternelle. D'Orsay choisit Harriett.

Après avoir rapporté ces dispositions, le biographe excellent que nous suivons ajoute : « Ces noces criminelles — le mot ne nous semble pas trop fort — ne furent toutefois célébrées qu'en 1827, à Rome, sur les pressantes instances de Lady Blessington. »

Harriett, désignée pour le sacrifice, était alors une pensionnaire de quinze ans, qui ne connaissait encore du monde que les austères routs de son oncle l'évêque d'Orsay : C'était alors une véritable enfant, au visage sans couleur et sans expression, parlant peu, remuant peu, passant inaperçue et ne s'intéressant à rien, parce que nul ne s'intéressait à elle. Un jour vint pourtant où l'enfant devenue femme comprit qu'elle n'avait pas seulement à se plaindre de l'indifférence qu'elle rencontrait autour d'elle, mais d'un inqualifiable calcul dont elle avait été victime.

Elle abandonna alors le bel Alfred à Lady Blessington et se vengea, comme les femmes savent se venger, en devenant de son côté, et sans qu'il pût même s'attribuer le mérite de ses succès fashionables, la belle Comtesse d'Orsay.



LE COMTE D'ORSAY



Le Professeur TESTUT, de Lyon

Après un séjour de six ans en Italie, les Blessington, accompagnés du Cupidon marié, mais non enchaîné, vinrent à Paris, où ils louèrent, rue de Lille, l'hôtel Ney. Le magnifique Milord fit meubler pour la Comtesse, sur les conseils de son gendre, une chambre à coucher de satin blanc festonné de soie bleue, avec un lit porté sur les ailes de deux cygnes d'argent, dont Milady admira la chaste splendeur. Après quoi Milord cessa de boire, étant, un soir, tombé mort d'apoplexie aux Champs-Élysées.

La Duchesse et le Comte firent des obsèques confortables. Puis ils se mirent à vivre à leur goût, qui était de paraître. Les salons de l'hôtel Ney, et ceux de la rue Mâtignon où ils s'installèrent ensuite, réunirent une société brillante à demi française, à demi anglaise. On y vit le Duc de Hamilton, Lord Palmerston, l'auteur Charles Kemble, le Comte Alexandre de Laborde, le Comte Walewski, le Comte de Flahaut, M. Standish. Mais pourquoi écrire ces noms ? Est-ce que cette chose animée et vivante et d'un éclat si charmant, un salon, peut se figurer en deux lignes de noms propres sèchement ajustés ? En 1825, le Comte d'Orsay était le roi incontesté de la « fashion ».

Sa casaque verte était dans tous les hippodromes, et il y partagea noblement plus d'un triomphe avec *Malvina*, *Clotilde* et *Flamingo*. — des bêtes d'élite. Les deux associés n'avaient rien à s'envier l'un à l'autre, et Lady Blessington remportait d'aussi beaux succès aux Bois que le Comte sur le turf. Elle était la reine de Longchamp. C'était là, on le sait, que les modes du printemps se montraient dans leur fleur.

Après la révolution de 1830, Milady et le Comte quittèrent la France et transportèrent leurs élégances à Londres. Lady Blessington s'installa à Seamore Place, Mayfair, et là le couple prit pour vingt ans la plus élégante attitude possible. Un visiteur américain, M. Willis, a noté dans ses *Pencilings* cette mise en scène d'un excellent goût.

Dans une longue bibliothèque, remplie de glaces et de livres richement reliés, je trouve Lady Blessington. Ce que je vis en entrant était fait pour charmer. Une femme d'une remarquable beauté, à demi enfouie dans un fauteuil de satin jaune, lisait à la lueur d'une superbe lampe suspendue à la voûte de la pièce. Partout des sofas, des ottomanes, des bustes, des tables char-

gées de précieux bibelots. Et sur l'une d'elles, une main blanche et délicate pressant aristocratiquement le dos d'un livre entre des doigts chargés de diamants.

Dès que le domestique m'eût annoncé, elle se leva et me tendit cordialement la main. Un gentleman entra aussitôt, et elle me présenta le Comte d'Orsay, le plus bel homme que j'ai jamais vu, et je puis le dire, le mieux habillé.

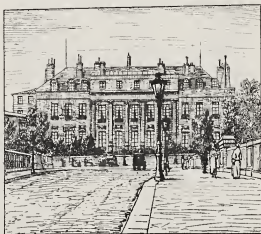
Que sera ce donc quand le Comte apparaîtra sur son cheval blanc en redingot, culotte collante et bottes à la Souwarow, tel enfin que le représente le portrait d'Aubry. Le Comte Alfred était vraiment un beau cavalier; mais, comme sa femme l'avait quitté, emportant son douaire, il n'avait pas de quoi s'acheter des cravates. Il n'y avait pas six mois qu'il était à Londres quand son bottier le fit mettre en prison pour une dette de 7.500 francs, qu'il ne pouvait payer,

et il eût longtemps habité la vieille demeure illustrée par Dickens, si lady Blessington ne l'eût tiré d'embarras. Elle ne cessa plus, dès lors, de lui rendre de petits services. Mais elle-même était dans de grandes difficultés et perdue de dettes.

Il lui fallut s'ingénier pour vivre. Elle imagina ces *Keepsakes* et, comme on les nommait, ces *Books of beauty* dans lesquels, chaque année, les portraits des femmes à la mode figuraient, finement, finement, finement gravés, dans des attitudes souriantes ou mélancoliques. Les souvenirs de Lord Byron, mort depuis en héros, furent aussi une excellente affaire.

Hâtons-nous de dire que, de son côté, le Comte Alfred n'était pas oisif. Il avait, en sculpture, un joli talent d'amateur. Il faisait des bustes, et Wellington, chargé de gloire, remercia avec des grâces de vieille coquette l'artiste dandy d'avoir immortalisé son visage.

Cependant la dette grossissait. D'Orsay et Lady Blessington agrandirent leur train de maison et, quittant Mayfair pour Kensington, s'installèrent dans la belle résidence, ceinte d'arbres, de Gore house. Ils y rassemblèrent à la vérité tout ce que Londres avait d'illustre ou d'aimable : d'Israël, dandy et homme d'État, Edward Bulwer, Thomas Moore, vieux poète démodé (c'est un bon meuble de salon), Charles Dickens, William Thackeray, Louis Napoléon, Sir Edwin Landseer, Lord Brougham, sans compter les illustres visiteurs d'un



L'HÔTEL DU MARÉCHAL NEY A PARIS
(Vu du Pont de Solférino).

jour : Alfred de Vigny, Eugène Sue, Rachel, Frédéric Lemaître. Et la dette montait toujours.

C'était en 1849, un beau jour de Mai. On dînait chez la duchesse. Un garçon pâtissier se présente avec un plat envoyé, dit-il, par un *confectionner*; puis, après l'avoir déposé à l'office, il marche délibérément au *dressing-room* du Comte. — Eh bien, qu'est-cela ? — Cela est tout bonnement un *she-riff's* officier, qui a jeté sa veste de pâtissier *really*. Le Comte réclame le temps de nouer sa cravate, car, *dressing-room* ou prison pour dettes, on ne sort de sa chambre que cravaté. — Mais, Monsieur le Comte. — Bah ! Bah ! tout à l'heure. — Et l'officier, patient d'abord et bientôt intéressé, suit de l'œil ce magistral et laborieux nœud de cravate qui se fait lentement avec des hésitations et des reprises calculées. Cependant le soleil a quitté l'horizon, et les grands arbres de Kensington s'enfoncent dans une ombre épaisse (on sait que la loi anglaise n'autorise l'arrestation pour dettes que pendant le jour). — John, dit alors le Comte à son valet, en passant nonchalamment un *dining-room*, jetez-moi donc ce faquin à la porte.

Deux heures après le Comte d'Orsay partait pour Paris en grande hâte.

Lady Blessington le suivait à quelques jours d'intervalle. C'était la faillite des élégances.

Ils retrouvèrent à l'Élysée l'hôte silencieux de Gore house, Louis Napoléon. Ils reçurent du *mitis princeps* une invitation à dîner.

Mais, usés et vieillis, ils sentirent qu'ils ne pourraient reconquérir Paris. Lady Blessington disparut le 4 Juin 1849, d'une mort subite et qu'on crut volontaire.

Son associé lui survécut de trois ans.

Il essaya de se faire passer pour un sculpteur sérieux; mais il lui manquait le savoir. Le Prince Louis, qui n'oubliait jamais un ami des mauvais jours, donna à son hôte de Londres, une place d'inspecteur des Beaux-Arts, mais il ne put aussi lui donner la considération. Le vieux dandy dépareillé devenait pitoyable. Une maladie de la moelle épinière le sauva du ridicule.

Il mourut le 4 Août 1852.

C'est quelque chose que de porter de beaux habits, mais encore faut-il être un galant homme. Ne trouvez-vous pas que l'histoire du Comte d'Orsay et de Lady Blessington est triste, triste, infiniment triste ?

ANATOLE FRANCE.

LOURDES

ESPLANADE
DU ROSAIRE



Malades attendant
procession du

le passage de la
Saint-Sacrement.

Photographie communiquée par M. le Dr Heuzé.

ON DIT...

Que la CARNINE LEFRANCQ est
d'un prix élevé ;
Que la remise qu'elle accorde aux
intermédiaires est insuffisante ;
Qu'elle n'envoie pas d'échantillons ;
Etc., etc.

Mais on ne nie pas, on n'a jamais
nié ses merveilleuses propriétés, ni
l'extrême honnêteté qui préside à
sa préparation.

UN POTAGER AU CLAIR DE LUNE

C'était un beau jardin potager, entretenu avec un soin minutieux. Les arbres fruitiers, disposés en éventail, ouvraient à tout venant leurs longs bras chargés de pommes vermeilles et de poires dorées. Les vastes carrés de légumes avaient aussi leur beauté. Les asperges à la tige élégante et à la chevelure soyeuse, toute brillante de la rosée du soir, ressemblaient à des forêts de sapins lilliputiens couverts d'une gaze d'argent; les pois s'élançaient en guirlandes légères sur leurs rames et formaient de longs berceaux, étroites et mystérieuses ruelles, où habillaient à voix basse de petites fauvettes mal endormies. Les jeunes artichauts, comme autant de petites têtes couronnées, se dressaient autour du principal individu, centre de la tige royale; les melons se tenaient sous leur cloche, comme de lourds mandarins chinois sous leurs palanquins, et, de chacun de ces dômes de cristal, le reflet de la lune faisait jaillir un gros diamant bleu, contre lequel les phalènes étourdies allaient se frapper la tête en bourdonnant.

G. SAND.

LA PRESSE

C'est en 1631 que parut, en France, le premier journal, *La Gazette de France*. Le cardinal Richelieu ne dédaigna pas d'y écrire quelquefois.

Sous l'ancien régime, il n'y eut guère de journaux. Le gouvernement les trouvait vite dangereux et 168 censeurs en retranchaient tout ce qui pouvait déplaire au roi.

Sous la Révolution, les journaux se multiplient. L'un des premiers journalistes de ce temps est Camille Desmoulins. Sous l'Empire les journaux disparaissent, par la volonté despotique de César : il n'en reste que quatre. Sous Louis-Philippe ils re-

naissent : mais le peuple les lit peu, parce qu'ils coûtent trop cher.

En 1836, Emile de Girardin fit une véritable révolution. Il fonda le premier journal quotidien à bon marché : l'appela *La Presse*. Il diminua le prix de l'abonnement, afin d'augmenter le nombre des abonnés. Il introduisit dans le journal le cours de la Bourse, les annonces et le roman-feuilleton. *La Presse* eut un immense succès : au bout de deux ans, elle comptait 40.000 abonnés. C'était le journal d'aujourd'hui. En 1830, il y avait en France 200 journaux. On en compte aujourd'hui plus de 2.000.



LE BOUTON DE ROSE

Reproduction par la photographie des couleurs (Musée Wiertz, Bruxelles).

BARCAROLLE

« Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler.
L'aviron est d'ivoire,
Le pavillon de molre,
Le gouvernail d'or fin.
J'ai pour lest une orange,
Pour voile, une aile d'ange,
Pour mousse, un séraphin.

« Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler.
Est-ce dans la Baltique,
Sur la mer Pacifique,
Dans l'île de Java,
Ou bien dans la Norvège,
Cueillir la fleur de neige,
Ou la fleur d'angsoka ?

« Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler. »
« Menez-moi, dit la belle,
A la rive fidèle
Où l'on aime toujours. »
« Cette rive, ma chère,
On ne la connaît guère
Au pays des amours.

« Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler. »

THÉOPHILE GAUTIER.

Le Professeur TESTUT, de Lyon

Jean-Léo Testut, né à Beaumont-de-Périgord (Dordogne), le 22 mars 1849, commença à Bordeaux ses études médicales, qu'il vint terminer à Paris.

A Bordeaux, il fut successivement : premier interne des Hôpitaux, préparateur de Clinique chirurgicale, préparateur de Physiologie, et chef des travaux anatomiques (1877).

A Paris, il travailla dans le Laboratoire Broca, dans les laboratoires de Ranvier et de Marey, dans le laboratoire de Quatrefages (Anthropologie) et dans le laboratoire de Pouchet (Anatomie comparée).

Agrégé des sciences anatomiques et physiologiques (1880), il fut attaché en cette qualité à la Faculté de Médecine de Bordeaux, faisant en même temps fonction de chef des Travaux anatomiques. En 1884, il fut nommé professeur d'anatomie à Lille; mais en 1886, il était appelé à Lyon comme titulaire de cette même chaire.

Dans ses nombreux ouvrages, le professeur Testut s'est consacré exclusivement à l'anatomie et à l'anthropologie. Parmi les principaux, nous citerons : *De la symétrie dans les affections de la peau*, étude physiologique et clinique sur la solidarité des régions homologues et des organes pairs (Thèse de doctorat, couronnée par la Faculté de Paris, 1877). — *Vaisseaux et nerfs des tissus conjonctifs fibreux, séreux et osseux* (Thèse d'agrégation, Paris, 1880). — *Mémoire sur la portion brachiale du nerf musculo-cutané*, inséré dans les Mémoires de l'Académie de Médecine, Paris, 1884.



— *Les anomalies musculaires chez l'homme*, expliquées par l'anatomie comparée; leur importance en Anthropologie; ouvrage couronné par l'Institut (Prix Montyon, 1885), par la Société d'Anthropologie de Paris (Prix Broca, 1884), par

la Faculté de Médecine de Paris (Prix Chateaufvillar, 1885). — *Les anomalies musculaires chez les Nègres et les Blancs*. — *Qu'est-ce que l'homme pour un anatomiste?* (Revue Scientifique, 1887). — *Recherches anthropologiques sur le squelette quaternaire de Chancelade*, Lyon, 1889. — *L'Apophyse sus-épitrochléenne chez l'homme*, nouvelles observations. — *Les anomalies musculaires considérées au point de vue de la ligature des artères*, Paris, 1892. — *Traité d'anatomie humaine*, en 4 volumes grand in-8°, avec 3.200 figures (1^{re} édition en 1892;

6^e édition en 1911. Ouvrage traduit en Italien et en Espagnol). — *Précis d'anatomie descriptive* (8^e édition). — *Traité d'anatomie topographique*, en collaboration avec le docteur Jacob (2 vol. in-8°; 3^e édition). M. Testut est directeur de la *Nouvelle Bibliothèque de l'Étudiant en Médecine* (O. Doin, Paris), dont cinquante-deux volumes ont déjà paru. Il a créé un Musée d'Anatomie qui vient compléter l'enseignement du maître, enseignement dont les caractéristiques sont la netteté de l'exposition et la schématisation.

Membre correspondant de l'Académie de Médecine, le professeur Testut est titulaire de la médaille militaire (Campagne de 1870-71) et Officier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Testut, entouré de squelettes qui se rendent à son appel en une longue théorie, tient à la main un mètre fait de fragments osseux : allusions à sa spécialisation dans les études anatomiques, et à la grande rigueur qu'il apporte dans son enseignement.

LE GÉNÉRAL D'AURELLE DE PALADINES

(Voir notre Reproduction page 8)

Le général Louis-J.-B. d'Aurelle de Paladines, naquit au Malzieu (Lozère) en 1804. Après avoir servi en Algérie de 1841 à 1843, il obtint le grade de général de brigade en 1851, prit part à la guerre d'Orient, et fut promu général de division en 1855. En 1870, Gambetta l'appela à commander la première armée de la Loire. Il

arrêta l'ennemi à Salbris, fut vainqueur à Coulmiers et délivra Orléans, qu'il devait malheureusement faire évacuer par nos troupes un mois plus tard.

Nommé en 1871 député à l'Assemblée Nationale, il vota pour la paix. Il commanda ensuite le 18^e Corps d'armée, 1873-1874, et fut élu en 1874 sénateur inamovible. Il mourut à Versailles en 1877.

On doit au général d'Aurelle un ouvrage intitulé : *La Première armée de la Loire*.

**CARNINE
LEFRANÇO**

SEULE PRÉPARATION
A BASE EXCLUSIVE DE BŒUF
CONCENTRÉ



RÉSULTATS IMMÉDIATS ET DURABLES

DANS TOUTES LES MALADIES DÉPENDANT
D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME.

De 1 à 5 cuillères à bouche par jour
pure ou étendue d'un liquide quelconque
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc
[pas de bouillon], FROID ou TIÈDE



LE GÉNÉRAL D'AURELLE DE PALADINES

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de JACQUEMARD, Musée de Versailles.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

N° 108

SEPTEMBRE 1912

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE... 12 FR.
ÉTRANGER... 15 FR.

LA PREMIÈRE RENCONTRE DE NAPOLEON ET DE MARIE-LOUISE



MARIE-LOUISE

L'Empereur la relèvera, l'embrassera, et Leurs Majestés s'assoieront ». Mais l'Empereur avait compté sans son hôte, et cet hôte, c'était lui. On était sur le qui-vive, empereur, rois, reines et chambellans; car le cérémonial exigeait que toute la Cour accompagnât Napoléon à l'entrevue. La garde à cheval attendait l'ordre pour les escortes, et les voitures étaient prêtes; chacun aussi était prêt à y monter. « — Vous

Napoléon avait ordonné que trois tentes fussent dressées à deux lieues en avant de Soissons, et le programme portait cette disposition sacramentelle: « Lorsque Leurs Majestés se rencontreront dans la tente du milieu, l'Impératrice s'inclinera pour se mettre à genoux;

devriez bien, dis-je au comte de Rémusat, premier chambellan chargé des théâtres, nous donner ce soir pour intermède : *Hercule aux pieds d'Omphale*. » Nous en étions là de nos causeries dans le salon de service, quand on vint nous dire qu'Hercule avait disparu.

En effet, profitant du trouble du palais, de l'obscurité et du mauvais temps, l'Empereur s'était esquivé par un escalier dérobé et était sorti par une petite porte du parc. Il y avait trouvé une simple calèche bien attelée, où, précédé d'un seul courrier, il se jeta avec Murat, enveloppés l'un et l'autre dans de grands manteaux, et à toutes brides il alla s'embusquer à deux lieues de Soissons, au village de Courcelles, sous le porche de l'Eglise, pour y guetter l'arrivée de Marie-Louise. Enfin parut la voiture tant désirée; à l'instant, comme un sous-lieutenant qui revoit sa cousine, Napoléon s'élança de la calèche, ouvrit brusquement la portière de la berline impériale, mit sa sœur Caroline sur le devant, prit place et embrassa l'impératrice. Tout cela se fit si rapidement, qu'il avait dix fois embrassé la jeune archiduchesse, qu'elle

Si les industriels qui, avec leur simple produit pharmaceutique, prétendent remplacer la viande crue, son jus, etc., sont de bonne foi, ils sont fameusement ignorants.

S'ils n'étaient pas de bonne foi, ils seraient vraiment... Mais non, ils doivent être de bonne foi.

savait à peine à qui elle devait cet impromptu. Ce fut une affaire d'avant-postes, conçue et exécutée militairement : Marie-Louise fut surprise et conquise.

Pendant que cette scène d'un romanesque si original se passait sur la grande route, nous avions eu le temps de visiter les délicieux appartements que le bon goût et le luxe des artistes et des tapissiers de la Cour avaient décorés pour la jeune souveraine. Je ne puis

✱ Tout Compiègne se précipita dans les cours, et surtout dans la cour d'honneur; point de consigne contre l'empressement des habitants.

✱ Il en fut de même dans le château, où les galeries, indépendamment de nos grandeurs, se remplirent de toutes celles de la ville et de la Picardie. Enfin, à dix heures, par une pluie battante, le canon annonça dans la ville, l'entrée de l'auguste couple.

✱ A l'instant, toutes nos royautés des deux



COUR D'HONNEUR DU CHATEAU DE COMPIÈGNE

oublier un boudoir où l'on achevait de suspendre des draperies; il était tellement plafonné, tapissé et drapé en magnifiques châles de l'Inde, et en telle quantité, que ce cadeau impérial était estimé huit cent mille francs. C'était de l'invention de Napoléon, homme à la fois taillé à l'antique et à l'orientale. L'ameublement était complètement asiatique : je n'ai jamais rien vu d'aussi riche, d'aussi complet et en même temps d'aussi simple au premier aspect; Napoléon aussi était plus beau avec le costume de sa garde qu'avec le costume impérial. Marie-Louise fut frappée de la nouveauté de ce boudoir comme d'une féerie; bien d'autres magnificences l'attendaient ailleurs.

Un courrier vint tout à coup annoncer le cortège. Il pleuvait à verse. On illuminait à force depuis deux heures le palais, les cours, la ville et les faubourgs; car le vent faisait une guerre acharnée aux lampions.

✱ sexes vinrent s'étager sur les marches du peron et se trouvèrent à la descente de la voiture impériale. L'Empereur en sortit, donnant la main à l'Impératrice, et lui présenta rapidement toute sa famille.

✱ Ainsi fit-il dans la galerie, comme au pas de course, il craignait les harangues; il préférait les vivats en plein air qui, depuis l'arrivée au faubourg, n'avaient cessé de saluer son bonheur et sa jeune épouse, de toutes les fenêtres et sous les voûtes mobiles des parapluies. Napoléon avait abrégé son cérémonial; mais tout en abrégeant le programme des tentes, après avoir manqué le dîner de Soissons, il avait pensé au souper, qui fut servi dans l'appartement de Marie-Louise.

✱ Il n'y eut en tiers que la reine de Naples, qui, mourant de sommeil, se congédia en sortant de table.

Mémorial de Norvins.

C'est des cuisses de bœuf — des cuisses exclusivement — que nous extrayons le Suc musculaire destiné à la préparation de la CARNINE LEFRANCQ. Et nous évaporons, dans le vide et à froid, la majeure partie des 85 0/0 d'eau que contient ce suc musculaire.

SEULE, la CARNINE procède ainsi; et c'est pour cela qu'elle **SEULEMENT** occupe la première place, qu'elle a conquise par sa valeur



Le Professeur Aristide AGRAMONTE, de La Havane



Madeleine

Air de chasse : Hallali.

Avez-vous connu Madeleine,
La belle fille aux blonds cheveux,
Aux yeux bleus ?
Toujours son auberge était pleine,
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Pas n'était besoin, dans la plaine,
D'appeler les chasseurs joyeux
De tous lieux ;
On se trouvait chez Madeleine...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Pour avoir la meilleure place,
On dit que plus d'un amoureux
Matineux
Devançait l'heure de la chasse...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Mais souvent le premier lui-même,
Qui venait courant et poudreux,
Mais heureux,
Se trouvait être le deuxième...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Madeleine ! Qu'elle est gentille !
La peau blanche, les bras nerveux,
Les beaux yeux !
Madeleine, ouvre-nous la grille...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Chacun entre, chacun l'embrasse :
— Madeleine, quel est l'heureux
Que tu veux ?
— Allons, partez, et bonne chasse...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Le chansonnier Gustave Nadaud, naquit à Rouen en 1820 et mourut à Paris en 1893. Ses *Chansons* publiées en 1857 avaient déjà fait le tour de France lorsque l'impression permit d'en étudier l'ensemble. Il en écrivit plus de 300 dont il n'a pas toujours composé la musique.

On y rencontre des accents énergiques ou patriotiques, ainsi que la note amoureuse ou sentimentale. Nadaud s'élève même parfois jusqu'au lyrisme, mais c'est à la chanson badine, gouailleuse et d'un style naturel qu'il doit sa popularité et ses meilleurs succès.

Et, tandis que la troupe avide,
Au loin, fait retentir les cieux
De ses feux,
La belle à la broche préside...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Qu'elle est charmante, qu'elle est folle !
Chacun boit à ses jolis yeux,
Et bien mieux !...
Elle chante une gaudriole...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Ah ! pauvre fille, prenez garde !
Les braconniers sont dangereux,
Et nombreux...
Du coin de l'œil on vous regarde...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

O Madeleine ! Madeleine !
Qui donc choisirez-vous entre eux ?...
Un ou deux ?
Mais ils sont une quarantaine...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Or, Madeleine devint mère,
Mère d'un petit malheureux
Vigoureux !
Comment reconnaître son père ?...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Il avait les yeux de Gustave,
Le teint d'Arthur, et les cheveux
De tous deux :
Le front d'Edmond, le nez d'Octave...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Madeleine, jeunesse passe !
Epousez un rustaud ; tant mieux,
S'il est vieux !
Son mari fut fait... garde-chasse...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Gustave NADAUD.

La CARNINE LEFRANCQ tient à déclarer qu'elle n'a aucune attache, qu'elle est toujours restée en dehors des nombreuses combinaisons médico-pharmaceutiques qui ont surgi durant ces dernières années.

Mais nous nous hâtons d'ajouter que cette déclaration ne cache aucune critique : nous sommes partisans de la liberté complète.

La CARNINE LEFRANCQ ne doit donc son succès qu'à sa valeur thérapeutique ; et son ambition est de toujours faire mieux pour justifier et conserver la confiance dont MM. les Médecins l'honorent.

ÊTRE SUR SON TRENTÉ-ET-UN

Au moyen-âge il y avait, vous le savez, des corporations. Dans ces corporations, tout était réglementé. L'ordonnance faisait loi; il fallait s'y soumettre. Or ces règlements étaient si minutieux qu'ils allaient jusqu'à déterminer le nombre de fils qu'on devait employer pour faire la chaîne d'une toile ou d'une étoffe. Les plus beaux draps devaient avoir dans leur largeur trente fois cent fils, c'est-à-dire trois mille fils. C'était le chiffre maximum; il était défendu de le dépasser. De là ces draps prirent le nom de *trentains*. Revêtir ses plus beaux habits,

c'était donc prendre son habit de trentain ou son trentain, comme nous disons parfois revêtir son Elbeuf. Quand l'étymologie du mot cessa d'être connue, le mot trentain, n'offrant plus aucun sens à l'esprit du peuple, fut changé en trente-et-un. C'est donc simplement l'analogie des sons qui a fait choisir le nombre trente-et-un à l'exclusion de tout autre. Voilà comment je suis sur mon trente-et-un en ce moment, et non pas sur mon trente-deux ou mon trente-six pour vous faire ma visite.

(Extrait du *Magasin Pittoresque*).

VUE DE CADIX



CADIX

rayonne sur la muraille comme une étoile de pourpre. Nulle part, en Espagne, je n'ai vu les maisons si élevées; c'est que Cadix ne peut s'étendre ni à droite ni à gauche, et que cette ville se trouve forcée de demander à la hauteur ce que son étroit flot lui refuse en largeur; aussi chaque maison se hausse-t-elle sur la pointe du pied, l'une pour regarder le port, l'autre la mer, celle-ci Séville, celle-là Tanger. — Aucun monument, aucun palais, aucun musée ne mérite d'être visité à Cadix; une cathédrale d'assez mauvais goût, voilà tout. Mais on vient chercher quelque chose à Cadix: on y vient chercher le ciel bleu, cette mer bleue, et ce souffle de vie qui court dans l'air.

Alexandre DUMAS.

ANÉMIE - CHLOROSE - ANOREXIE - TUBERCULOSE
CONVALESCENCES - DÉBILITÉ - FAIBLESSE
MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN
NEURASTHÉNIE.

CARNINE

LEFRANCQ

De 1 à 5 cuillerées à bouche
par jour à n'importe quel
moment, pure ou étendue d'un liquide
quelconque (bouillon excepté) FROID ou TIÈDE

L'ART ET L'HISTOIRE

LA BATAILLE DE L'ALMA (Voir notre reproduction page 8)

En Septembre 1854, l'armée française et son alliée, l'anglaise, débarquaient en Crimée, entre les rivières de l'Alma et de la Katcha. Le 19, il fut décidé que l'on marcherait à l'ennemi. On se mit en route. Les Français occupaient l'alle droite et le centre ; les Anglais la gauche. Les Russes, établis sur les hauteurs de la rive gauche de l'Alma, attendaient, dans une position solide, où le prince Menschikoff se croyait inattaquable. Les alliés l'attaquèrent pourtant dès le lendemain. Tandis que lord Raglan devait tourner l'ennemi en le prenant sur sa droite, le maréchal de Saint-Arnaud, qui commandait les opérations de notre côté, lança le général Bosquet à l'assaut du plateau occupé par les Russes. La pente, à pic, s'hérissait de rochers, suivis de ravins et de précipices dangereux. Au pas de charge, les zouaves s'élancèrent ; et cinq minutes après engageaient le feu avec une troupe de cosaques. L'artillerie, au galop, gravit la hauteur à son tour, et bientôt les premières pièces de canon bombardèrent l'ennemi stupéfait d'une telle audace. Menschikoff n'en put croire ses yeux. Quarante canons russes répondirent à l'assaut de nos troupes.

Cependant, Canrobert et le prince Napoléon s'avançaient dans les plaines qui avoisinent l'Alma. La rivière est passée à gué ; la bataille est engagée sur toute la ligne. Canrobert affaibli est secouru par d'Aurelles.

Le général Clerc avec ses zouaves livre un terrible combat à la baïonnette. A gauche, les Anglais, avec un calme imperturbable avancent contre l'ennemi, avec un feu de mousqueterie redoutable. Ils n'arrivent pas à emporter les positions occupées par l'adversaire, ce que voyant, Canrobert et Bosquet se portent à leur aide, et prennent de flanc les Russes qui finalement cèdent à la furie française. La bataille est gagnée, l'armée russe en déroute. Et parmi les fuyards on pouvait voir mainte calèche emportant des femmes que le présomptueux Menschikoff avait invitées à voir écraser l'armée franco-anglaise. Les dames furent déçues. Et comment !

Nous reproduisons ici une toile du musée de Versailles représentant le passage de l'Alma par le général Bosquet. Ce beau tableau est l'œuvre de J. A. A. Pils, peintre de valeur (1813-1875) qui obtint en 1861 la grande médaille d'honneur avec cette toile.

Pils, élève de Lethière et de Picot, obtint le prix de Rome en 1838 et traita de vastes sujets religieux et historiques. Il suivit l'armée française en Crimée et se voua dès lors à la peinture militaire. Il y témoigna d'un sens heureux du mouvement et de la couleur. Professeur à l'École des Beaux-Arts en 1863, il fut élu à l'Académie des Beaux-Arts en 1867. Il y succéda à son maître Picot.

E. H.

MUSÉE DE BRUXELLES



PORTRAIT DE FEMME

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de JORDAENS.

PENSÉES ET MAXIMES

La même croyance unit plus les hommes que le même savoir ; c'est sans doute parce que les croyances viennent du cœur.

JOURNET.

On parvient quelquefois à vaincre les gens dans une discussion ; à les convaincre, jamais.

ALEXANDRE DUMAS.

Celui qui arrange un mariage sacrifie d'ordinaire une de ses connaissances à un de ses amis.

CHARLES NARREY.

Quand on veut définir le bonheur, on est toujours réduit à recourir à des synonymes.

M^{me} NECKER DE SAUSSURE

Il est en nous des énergies profondes et cachées. Pour les faire jaillir il faut la secousse d'une grande joie ou d'une grande douleur.

PAUL MARQUETTE.

Il n'y a de force et de savoir que dans la langue populaire.

ANATOLE FRANCE.

Dans les choses où le cœur n'est pas, la main n'est jamais puissante.

J. BARBEY D'AUREVILLE.

Le Professeur Aristide AGRAMONTE

de La Havane

Fils d'un médecin, Aristide Agramonte est né à Camagney (Cuba) en 1869. Il a fait ses études classiques à New-York, et est docteur de l'Université de Colombie (New-York) et de l'Université de la Havane (Cuba). Il servit comme médecin dans l'armée des États-Unis de 1898 à 1902.

En 1900, par voie de concours, il a été nommé professeur de bactériologie et de pathologie expérimentale à la Faculté de Médecine de l'Université de Cuba. En effet, le jeune savant s'était spécialisé dans l'étude de la microbiologie et dans les questions de médecine tropicale. Il avait visité les principaux laboratoires de Paris, Londres, Berlin et Rome, et il entretient des relations avec les professeurs de médecine tropicale des principaux Centres européens, notamment à Paris, Liverpool et Hambourg, connaissant personnellement M.M. Blanchard, Marchoux, Manson, Ross, Wassermann, etc.

Ses principaux travaux ont porté sur l'étiologie de la fièvre jaune, dont il démontra la transmission par les piqûres de moustique, sur l'ankylostomose,

sur les infections paratyphoïdes; sur la dengue, et sur les fièvres éruptives.

Inspecteur sanitaire à New-York en 1895, assistant bactériologiste en 1896, médecin de l'Hôpital-Bellevue (New-York) de 1894 à 1898; puis Président de la Société de Médecine tropicale à la Havane, et secrétaire de la Commission des Maladies infectieuses au Département de l'Hygiène, il a, dans ces divers postes et fonctions, affirmé sa compétence et son autorité dans les questions d'épidémiologie; et il fut délégué par son gouvernement aux Congrès Médicaux de Lisbonne (1906), Berlin (1907) et Budapest (1909).

Le Professeur Agramonte est membre de la Commission permanente internationale d'hygiène et de démographie.



PORTRAIT-CHARGE. — Allusion aux études bactériologiques du docteur Agramonte, qui, notamment mena la campagne contre la transmission de la fièvre jaune par les moustiques : Après avoir terrassé un moustique quelque peu apocalyptique, il le perce d'une aiguille mortelle, sur le cadavre d'un amaralique.

AU SÉNÉGAL



Voyageur Richard

Salon de coiffure, près Podor.

PRÉJUGÉ DES SAVANTS

Les savants sont dans le vrai lorsqu'ils jugent que les hommes de toutes les époques ont cru *savoir* ce qui était bon et mauvais. Mais c'est un préjugé des savants de croire que *maintenant* nous en soyons *mieux* informés que dans tout autre temps.

NIETZSCHE.

LA CARNINE LEFRANCO

agit comme un tonique spécifique, comme un excitant spécial du système nerveux, lequel tient sous sa dépendance tout le mécanisme organique et toutes ses réactions contre les offenses venues de l'extérieur.



BATAILLE DE L'ALMA
(20 Septembre 1854)

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de H. Pons.



L'ANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SEPTIÈME ANNÉE
N° 109
OCTOBRE 1912 (1)

ABONNEMENT

UN AN. | FRANCE. . . 12 FR.
| ÉTRANGER. . 16 FR.

PROVINCIAUX

« Mon ami,

« Si vous m'épousez, jurez-moi de consentir à habiter la province pendant quelques mois de l'année. Comprenez bien ce que je vous demande; ce n'est pas la campagne avec ses verdure et ses béatitudes hygiéniques: c'est la vraie province, dans une belle et vaste maison, dans un coin de rue silencieux, dans la rue du Cloître, par exemple, et dans la ville de Troyes, en un mot.

« J'ai retrouvé ici une de mes bonnes amies de pension; je me suis installée chez elle. Mme Fernel est riche; son mari est un ancien notaire; on me gâte de toutes les façons; je vous écris dans une belle chambre gaie et riante; j'entends sous mes fenêtres les enfants qui jouent, deux collégiens roses et timides comme des jeunes filles et un petit lutin en jupons qui a cinq ans. Mon ami, je vous le jure, avec nos simagrées mondaines, nos besoins d'esprit, de

lecture, de théâtre, nous sommes insensés, j'allais dire brutalement, nous sommes bêtes! Ah! que l'on vit mieux ici! on a de l'esprit quand on peut, on lit quand on veut, mais on veut rarement; on ne va pas au théâtre parce que c'est un péché, mais on fait des dîners superbes; on dort dans des lits garantis des cauchemars; on respire un air spécial pour calmer le sang et pour détendre les nerfs; on devient bon. Je fais ce que je peux pour trouver des malices, pour taquiner Mme Fernel; mais l'indulgence me pénètre.

« Il n'est pas jusqu'à ma toilette qui ne subisse l'influence de la province. Ce matin, je suis sortie coiffée à la mode de Paris, c'est-à-dire avec un délicieux chapeau qui



LOUIS ULBACH

ILS SE MOQUENT DU CORPS MÉDICAL ceux qui ne cessent de répéter dans leurs annonces qu'un simple produit pharmaceutique — LE LEUR — remplace la viande crue, son jus et d'autres choses encore :: :: :: :: ::

se pose sur la pointe de la tête, et qui ne cache ni le front ni les cheveux. Je voyais bien que ce chef-d'œuvre de la rue de la Paix faisait l'envie des belles dames que nous rencontrions; mais quand j'ai vu venir ma bonne amie, Mme Fernel, avec un bon gros chapeau sans prétention, qui la coiffait tout à fait et qui répandait sur sa figure angélique une ombre caressante, une lumière tamisée, j'ai été tentée d'arracher la fiction qui me laissait la tête nue et de demander aussi un de ces chapeaux respectables qui donnent au visage la mélancolie d'une chapelle au fond d'un porche de cathédrale. Croiriez-vous que M. Fernel a eu le mauvais goût de me trouver charmante, et de reprocher à demi-voix à sa femme d'avoir des chapeaux impossibles?

« A propos, ne soyez pas jaloux. M. Fernel, malgré ce que je viens de dire, est un mari en extase. Mais l'extase n'amaigrit pas, et les fakirs provinciaux se portent comme des chanoines. Je veux rester ici huit jours, quinze jours; je prends des leçons de bonheur domestique; je crois même que je m'entendrais tout comme une autre à fabriquer des plats sucrés, qui sont le triomphe de Mme Fernel. Ne m'enviez pas ces joies pures, candides; laissez-moi les savourer tout à mon aise, et je vous promets, en revanche, de décider certaine tête folle à accepter le joli petit joug sentimental que vous mettez votre point d'honneur à lui imposer.

« ... Mme Fernel est une femme intelligente, qui a la pudeur de son esprit et qui cherche à apprendre le latin, en cachette, pour aider ses fils dans leurs versions. Elle est un peu trop dévote; mais, si les femmes de province n'avaient pas ce défaut-là, il faudrait le leur donner, tant elles sont charmantes dans leurs petites façons de faire leur révérence en entrant à l'église, de s'occuper des choses de la confrérie, de broder des devants d'autel pour la paroisse ou des tapis de foyer pour leur curé.

« M. Fernel est un brave cœur; il n'a pas été assez longtemps notaire pour n'avoir pas conservé de la jeunesse et de la gaieté; il vous plairait, comme il m'a plu, par un air de franchise, de loyauté, de courage.

« J'ai fait le whist avec les principaux habitués de la maison : un avocat, un propriétaire du voisinage, un médecin et un journaliste. J'ai été très étonnée de ne pas entendre annoncer M. le curé ou M. le vicaire de la paroisse; mais mon amie m'a expliqué comment, en raison même de ses

habitudes religieuses, elle trouvait de bon goût de ne pas attirer plus qu'il ne convenait à ses amis, les ecclésiastiques avec lesquels elle était en relation.

« — Mon mari respecte ma conscience, m'a-t-elle dit; je respecte ses habitudes. Nous avons deux ou trois fois dans l'année des dîners d'apparat pour lesquels j'invite M. le curé, et quelquefois mieux encore : j'ai reçu monseigneur l'évêque; mais on fait ici de trop bons dîners, ajouta-t-elle, pour que j'expose ces messieurs à des tentations fréquentes.

« La Société? vous la voyez d'ici. L'avocat a une cravate blanche; il aime à pérorer; il ressemble à tous les avocats. Son nom m'a fait rire comme symbole : il se nomme Babel; et quand on pense qu'il fait de la confusion des langues, des textes et des raisonnements, sa principale étude, on est frappé, comme d'un phénomène providentiel. M. Babel est une illustration et un grand conquérant; il sauve les têtes, il perd les cœurs. Il veut se ranger, m'a-t-on dit; et sa présence dans la maison Fernel est une première politesse faite à la morale. Ce n'est pas encore aussi décisif que d'aller à confesse; mais c'est déjà quelque chose.

« Le propriétaire, M. Cavalier, est un ancien négociant. Je ne sais pas encore ce qu'il a vendu; c'est peut-être de l'esprit, car il est complètement retiré des affaires. Le journaliste de la localité, dont je vous parlerai plus loin, m'assurait que M. Cavalier était mal nommé et qu'il représentait bien plutôt la monture que l'écuyer. Il est à Troyes l'effigie du cheval de bois, oublié par des Grecs de Champagne : c'est un gros bonhomme qui vise à la politique. Actionnaire principal du journal ministériel, il est de ceux qui appellent encore le résumé de la Bourse « le thermomètre de la confiance publique ». Il est très riche, et son ambition serait d'être député, mais il n'ose pas l'avouer, sa femme le lui défend. Il vient jouer au whist, dans l'espoir de rencontrer quelque prêtre et de s'insinuer, en vue de l'élection future, dans les bonnes grâces du clergé, assez puissant à Troyes : or, je vous ai dit que les prêtres ne viennent pas souvent le soir chez Mme Fernel, et M. Cavalier, qui a sa petite pointe voltairienne, n'ose pas faire encore un pas en avant. Il reste à la rue du Cloître; il y restera longtemps.

« Le médecin m'a ravi. Croiriez-vous qu'il n'a pas de canne à pomme d'ivoire, de perruque, de culotte courte? Comment écrit-on les romans? Non, mon ami, c'est



Le Docteur DALCHÉ

un monsieur convenablement mis, d'une bonne grosse taille et d'un âge raisonnable, laid comme Danton le conventionnel, mais d'une laideur illuminée par la bonté et par le devoir; ce Champenois est tout simplement un héros. Il parle comme un diable, il jure même à l'occasion devant M^{me} Fernel, il se moque des femmes douillettes, il malmène les malades; mais il soigne les pauvres pour rien, mais il comploté avec mon amie des bonnes œuvres, et il pleure, le malheureux, les malades qu'il perd. Le docteur Bourgoïn est toujours en route, à cheval, en voiture : c'est l'activité en personne, c'est la santé. Il n'a pas une clientèle, il a toute la ville et les environs. Bien qu'il soit plus souvent sur pied que dans son lit, le brave homme trouve encore le temps de ne manquer aucun spectacle, aucun concert, aucune réunion

intéressante; il est régulier le soir au whist de M^{me} Fernel, comme il est exact le jour à ses visites de l'Hôtel-Dieu.

« Je n'ai pas osé lui tendre la main, à ce médecin si charmant et si laid, qui semble apporter la bonne santé dans ses poches, mais je me suis fait tâter le pouls par lui. Ah ! quel grand médecin ! Il m'a dit que j'étais malade de Paris, et il m'a ordonné quinze jours de province. Le docteur Bourgoïn a d'assez mauvaises opinions; c'est pour cela qu'il n'est pas décoré; mais on assure que, s'il voulait ne pas se signaler par son opposition, on lui tiendrait compte du bien qu'il fait, des aumônes qu'il répand. L'entêté met son point d'honneur à garder sa boutonnière vide : ce médecin-là ne ferait pas fortune à Paris. »

LOUIS ULBACH.

(Monsieur et Madame Fernel.)

DANS LA RUE



LE ROI DE GRÈCE ET M. DELVANNIS
en promenade à Paris.

" REVENIR DE PONTOISE "

En 1720, le Parlement de Paris, ayant refusé d'enregistrer certains actes relatifs à la banque de Law, fut exilé à Pontoise.

Le pays n'eut, sans doute, pas le don de plaire aux premiers magistrats du royaume, car ceux-ci acceptèrent bientôt toutes les conditions pour revenir en la capitale. Ils y débarquèrent en corps, un beau matin, aux acclamations ironiques de la population parisienne qui ne les aimait guère. La mine ahurie des magistrats, devant un tel accueil, engendra l'expression : « Il a l'air de revenir de Pontoise ! » expression courante encore de nos jours, en le langage familial.

POUR LA MÉDECINE
INFANTILE,
NOUS AVONS CRÉÉ UN
FLACON DE
CARNINE LEFRANCQ

à 3 Francs

LE GÉNIE

Le génie, en histoire, qui ne peut être de créer, est uniquement de découvrir. En histoire, où l'on ne crée rien, car alors ce ne serait plus l'histoire; en histoire, où l'imagination n'a que le droit de peindre, mais non plus d'inventer comme dans les autres sphères de l'esprit humain, le génie ne peut être que la faculté supérieure de découvrir dans les choses et les hommes, tels qu'ils furent, des côtés réels que, jusque là, on n'avait ni vus ni même supposés... et plus on en découvre, de ces côtés-là, plus on a de génie !

J. BARREY D'AUREVILLE.

DANS LA RUE



HENRI POINCARÉ
de l'Académie Française, décédé récemment.

L'EMPEREUR AU BAL

Le matin, l'Empereur m'appela et me dit : « Constant, je me décide à *danser* ce soir chez l'ambassadeur d'Italie; vous porterez, dans la journée, deux costumes complets dans l'appartement qu'il a fait préparer pour moi. » J'obéis, et le soir je me rendis avec Sa Majesté chez M. de Marescalchi. Je l'habillai de mon mieux en domino noir et m'appliquai à le rendre tout à fait méconnaissable. Tout allait assez bien, malgré bon nombre d'observations de la part de l'Empereur sur ce qu'un déguisement a d'absurde, sur la mauvaise tournure que donne un domino, etc. Mais quand il fut question de changer de chaussures, il s'y refusa absolument, malgré tout ce que je pus lui dire à cet égard; aussi fut-il reconnu dès son entrée au bal. Il va droit à un masque, les *maines derrière le dos*, selon son habitude; il veut nouer une intrigue, et à la première question qu'il fait on lui répond en l'appelant *Sire*... Alors, désappointé, il se retourne brusquement et revient à moi : « Vous aviez raison, Constant, on m'a reconnu... Apportez-moi des brodequins et un autre costume. » Je lui chaussai les brodequins et le déguisai de nouveau, en lui recommandant bien de tenir ses bras pendants, s'il ne voulait pas être reconnu au premier abord. Sa Majesté me promit de suivre de point en point ce qu'elle appelait mes instructions. Mais à peine entrée dans son nouveau costume, elle est accostée par

une dame qui, lui voyant encore les mains croisées derrière le dos, lui dit : « Sire, vous êtes reconnu ! » L'Empereur laissa tomber ses bras; mais il était trop tard, et déjà tout le monde s'éloignait respectueusement pour lui faire place. Il revient encore à son appartement et prend un troisième costume, me promettant bien de faire attention à ses gestes, à sa démarche, et s'offrant à parier qu'il ne serait pas reconnu. Cette fois, en effet, il entre dans la salle comme dans une caserne, poussant et bousculant tout autour de lui; et malgré cela on vient encore lui dire à l'oreille : « Votre Majesté est reconnue. » Nouveau désappointement, nouveau changement de costume, nouveaux avis de ma part, nouvelles promesses, même résultat; jusqu'à ce qu'enfin Sa Majesté quittât l'hôtel de l'ambassadeur persuadée qu'elle ne pouvait se déguiser, que l'empereur se reconnaissait sous quelque travestissement que ce fût. Le soir, au souper, le prince de Neuchâtel, le duc de Trévise, le duc de Frioul et quelques autres officiers étant présents, l'Empereur raconta l'histoire de ses déguisements et plaisanta beaucoup sur sa maladresse. En parlant de la jeune dame qui l'avait reconnu la veille, et qui l'avait, à ce qu'il paraît, assez fortement intrigué : « Croiriez-vous, Messieurs, dit-il, que je n'ai jamais pu reconnaître cette *coquine-là* ? »

(Mémoires de Constant.)



AFRIQUE OCCIDENTALE
Fouta-Djallon - Femme de Timbo.

Vous pouvez tout
attendre de la

CARNINE
LEFRANCO

même
l'in vraisemblable,
même
la reconnaissance
de vos malades.



AFRIQUE OCCIDENTALE
Femme Malinké avec la coiffure Foulah

LES VIEILLES MAISONS

Je n'aime pas les maisons neuves,
 Leur visage est indifférent.
 Les anciennes ont l'air de veuves
 Qui se souviennent en pleurant.
 Les lézardes de leur vieux plâtre
 Semblent les rides d'un vieillard;
 Leurs vitres au reflet verdâtre
 Ont comme un triste et bon regard!
 Leurs portes sont hospitalières,
 Car ces barrières ont vieilli;
 Leurs murailles sont familières
 A force d'avoir accueilli.
 Les clefs s'y rouillent aux serrures
 Car les cœurs n'ont plus de secret;
 Le temps y ternit les dorures
 Mais fait ressembler les portraits.
 Des voix chères dorment en elles
 Et dans les rideaux des grands lits,
 Un souffle d'âmes paternelles
 Remue encor les anciens plis;
 J'aime les âtres noirs de suie.
 D'où l'on entend bruire en l'air
 Les hirondelles ou la pluie
 Avec le printemps ou l'hiver.

Les escaliers que le pied monte
 Par des degrés larges et bas
 Dont il connaît si bien le compte,
 Les ayant creusés de ses pas;
 Le toit dont fléchissent les pentes,
 Le grenier aux ais vermoulus,
 Qui fait rêver sous ses charpentes
 A des faits qui ne seront plus.
 J'aime surtout dans la grand'salle,
 Où la famille a son foyer,
 La poutre unique, transversale,
 Portant le logis tout entier.
 Immobile et laborieuse,
 Elle soutient comme autrefois
 La race inquiète et rieuse
 Qui se fie encore à son bois.
 Elle ne rompt pas sous la charge,
 Bien que déjà ses flancs ouverts
 Sentent leur blessure plus large
 Et soient tout criblés par les vers;
 Par une force qu'on ignore
 Rassemblant ses derniers morceaux,
 Le chêne au grand cœur tient encore
 Sous la cadence des berceaux.

Mais les enfants croissent en âge,
 Déjà la poutre plie un peu;
 Elle cédera davantage;
 Les ingrats la mettront au feu...
 Et, quand ils l'auront consumée,
 Le souvenir de son bienfait
 S'envolera dans sa fumée.
 Elle aura péri tout à fait.
 Dans ses restes de toutes sortes,
 Epars sous mille autres noms;
 Bien morte, car les choses mortes
 Ne laissent pas de rejetons.
 Comme les servantes usées
 S'éteignent dans l'isolement;
 Les choses tombent méprisées
 Et finissent entièrement.
 C'est pourquoi, lorsqu'on livre aux
 [flammes]

Les débris des vieilles maisons,
 Le rêveur sent brûler des âmes
 Dans les bleus éclairs des tisons.

SULLY-PRUDHOMME,
 de l'Académie française.

MUSÉE DU LUXEMBOURG



LES CUIRASSIERS

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de J. RÉGAMEY.

Le Docteur DALCHE

Paul Dalché est né à Sainte-Livrade (Lot-et-Garonne), le 4 Juillet 1858.

Externe des Hôpitaux de Paris en 1881, il arrivait à l'Internat l'année suivante. Sauf pendant l'année 1883, où il faisait fonction à Cochon, c'est à l'Hôtel-Dieu qu'il passait tout son internat, et c'est encore à l'Hôtel-Dieu que nous



PHOT. WALÉRY

le trouvons aujourd'hui chef de service.

En 1886, il passa, pour le doctorat en médecine, une thèse sur l'*Ovarite* qui devait devenir

le point de départ de toute une série de travaux fort importants sur les fonctions encore si mal connues de la glande génitale femelle.

C'est ainsi que, dans ses leçons cliniques de l'Hôtel-Dieu, le docteur Dalché a établi des rapports fort curieux entre les syndromes polyglandulaires et les troubles génitaux de la femme, syndromes qui peuvent comprendre la tétanie, l'acro-paresthésie, la paralysie agitante, la maladie de Raynaud, l'adiposité, et même la goutte, le rhumatisme et le diabète.

De même, les maladies du foie s'accompagnent fréquemment de métrorragies.

Enfin, tout récemment, le docteur Dalché publiait d'intéressantes observations de métrorragies virginales résistantes ayant cédé à de légers tamponnements avec du sérum animal. Le docteur Dalché est Chevalier de la Légion d'honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Dalché, qui a particulièrement étudié la physiologie et la pathologie de l'ovaire, est résolument partisan du traitement médical des troubles génitaux de la femme. Aussi ses bistouris, accrochés à un clou, sont-ils en train de se couvrir de toiles d'araignée... et les malades abdominales se font-elles diriger vers lui avec empressement, comme le fait ce gros ventre porté par des amours !

UN FONCTIONNAIRE

Un type curieux est le Proviseur, ancien maître d'étude, professeur, censeur, puis proviseur, bref, vingt-cinq ans de séjour ici; lui-même, enfant du pays, ayant une femme du pays. On vient de le décorer parce qu'un élève du lycée a eu le prix d'honneur dans le concours des départements. Figure et tenue d'un ancien mercier, d'un sage marchand de rouennerie qui a ménagé toutes les pratiques, qui a été à la messe et a lu le *Charivari*, attentif à faire son chemin, mais par la filière, à la façon des bœufs; ayant pour souverain plaisir de manger un melon en famille, agissant peu, patient, pliant le dos, jamais révolté, fonctionnaire de cœur et de naissance, avec un sourire discret et des yeux ternes; solidement fourré dans un bon habit et solidement établi sur ses larges pieds; le plus médiocre des hommes, utile, durable, plat, vulgaire et propre comme un trottoir.

(Notes sur la Province).

H. TAINE.

Tout ce qui vaut la peine d'être fait mérite et exige d'être bien fait.

LORD CHESTERFIELD.

Il est plus difficile de réparer une faute que de ne pas la commettre.

PAUL BOURGET.

ANÉMIE-CHLOROSE
ANOREXIE
DÉBILITÉ-FAIBLESSE
TUBERCULOSES
NEURASTHÉNIE
CONVALESCENCES
MALADIES
DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

**CARNINE
LEFRANCQ**

SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CRU
INALTÉRABLE

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à
sujets quel moment, pure ou additionnée
d'un liquide quelconque, eau minérale ou
naturelle, thé, lait, etc (pas de boisson)
FROID OU TIÈDE

Dépôt Général: ÉTABLISSEMENT "ARMAND" 10, rue de la Harpe, Paris.

PENSÉES

Après la blessure ce que les femmes font de mieux, c'est la charpie.

J. BARBEY D'AUREVILLE.

En aucune chose, il n'est donné à l'homme d'arriver au but; sa gloire est d'y marcher.

QUIZOT.



LA LEÇON DE CLAVECIN

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de M. MEUNIER.



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
 ROMAINVILLE (Seine)
 Téléphone : 420-78

SEPTIÈME ANNÉE
 N° 110
OCTOBRE 1912 (2)

JOURNAL BI-MENSUEL
 et
 MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

ABONNEMENT
 UN AN. { FRANCE. . . . 12 Fr.
 ÉTRANGER . . 15 Fr.

TENTATIVE D'ASSASSINAT SUR NAPOLEON I^{er} PAR UN JEUNE ALLEMAND

Le 12 octobre 1809, au matin, Napoléon passait à Schönbrunn l'une de ces grandes revues où figuraient les plus belles troupes de l'Europe, et où l'on accourait avec autant de curiosité à Vienne, à Berlin, à Varsovie, à Madrid, qu'à Paris. Une foule immense de curieux, sortie de la capitale, assistait à cet imposant spectacle, pressée de voir son vainqueur, qu'elle admirait en le détestant. D'ailleurs, la paix était annoncée comme certaine, et une sorte de joie commençait à succéder à la juste douleur de la nation autrichienne. Napoléon assistait tranquille et souriant au défilé de ses troupes, lorsqu'un jeune homme revêtu d'une grande redingote, comme aurait pu l'être un ancien militaire, se présenta, disant qu'il voulait remettre une pétition à l'empereur des Français. On le repoussa. Il



CORVISART (1755-1821)
 Médecin de Napoléon I^{er}

revint avec une obstination qui fut remarquée par le prince Berthier et l'aide de camp Rapp, et attira tellement leur attention qu'on le livra aux gendarmes d'élite chargés de la police des quartiers généraux. Un officier de ces gendarmes ayant senti en saisissant ce jeune homme un corps dur sous sa redingote, le fouilla, et lui trouva un couteau fort long, fort tranchant, et destiné visiblement à un crime. Le jeune homme, avec le calme résolu d'un fanatique, déclara qu'en se plaçant ainsi armé sur les pas de l'empereur Napoléon, il avait en effet le projet de le frapper. On en avertit Napoléon, qui, après la revue, voulut voir et interroger son assassin. Il le fit amener devant lui, et le questionna en présence de Corvisart, qu'il avait mandé à Schönbrunn, parce qu'il aimait les entre-

Que pense le Médecin en lisant les annonces d'un certain nombre de produits quelconques, qui, désireux de profiter de la faveur dont jouit la **VIANDE CRUE** en médecine, émettent la prétention, bien injustifiée, de **LA REMPLACER ?**

tiens de ce médecin célèbre, et qu'il désirait le consulter, sur sa santé, quoiqu'elle fût généralement bonne.

Le jeune homme arrêté, dont la figure était douce et même assez belle, dont l'œil ardent décelait une âme exaltée, était fils d'un ministre protestant d'Erfurt, et se nommait Staaps. Il s'était enfui avec quelque argent de chez ses parents, leur laissant entrevoir qu'il nourrissait un grand dessein, et les désolant par sa fuite et ses projets, qu'ils redoutaient sans trop les connaître.

lade, car il avait le poulx calme, et tous les signes de la santé. Napoléon demanda ensuite au jeune Staaps s'il renoncera à son projet criminel, dans le cas où on lui ferait grâce. — Oui, dit-il, si vous donnez la paix à mon pays; non, si vous ne la lui donnez pas. — Toutefois, l'assassin conduit en prison, parut étonné de la douceur, de la bienveillante hauteur de celui qu'il avait voulu frapper, et eut besoin de réveiller en son cœur son féroce patriotisme pour ne pas éprouver de regrets. Il se prépara à mourir



LE CHATEAU IMPÉRIAL DE SCHÖNBRUNN, près Vienne.

Il allait, disait-il, délivrer l'Europe du conquérant qui la bouleversait, et surtout affranchir sa patrie. C'était une mission divine qu'il prétendait avoir reçue, et à laquelle il était résolu de sacrifier sa vie. Il n'avait pas de complice, et son âme enivrée de cette folie criminelle, s'était isolée au lieu de se communiquer à d'autres. Napoléon l'ayant interrogé avec douceur sur ce qu'il était venu faire à Schönbrunn, il avoua qu'il était venu pour le frapper d'un coup mortel. Napoléon lui demanda pourquoi, il répondit que c'était pour affranchir le monde de son funeste génie, et particulièrement l'Allemagne qu'il foulait aux pieds. — Mais cette fois au moins, reprit Napoléon, pour être juste, vous auriez dû diriger vos coups contre l'empereur d'Autriche et non contre moi, car c'est lui qui m'a déclaré la guerre. — Staaps prouva par ses réponses qu'il n'en savait pas tant, et que cédant au sentiment universel, il attribuait à l'Empereur des Français seul la cause des malheurs de l'Europe. Napoléon considérant ce jeune homme avec une pitié bienveillante, le fit examiner par le médecin Corvisart, qui déclara qu'il n'était pas ma-

en priant Dieu, et en écrivant à ses parents.

Napoléon se montra peu ému de cet incident, et affecta de dire qu'il était difficile d'assassiner un homme tel que lui. Il comptait, outre la difficulté de l'approcher, sur le prestige de sa gloire, et sur sa fortune, à laquelle il avait confié tant de fois sa vie avec une insouciance héroïque. Une réflexion, néanmoins, le préoccupa beaucoup, c'est que ce n'était plus la Révolution française, mais lui, lui seul, qui devenait l'objet de la haine universelle, comme l'auteur unique des maux du siècle, comme la cause de l'agitation incessante et terrible du monde. Déjà, l'Europe ne nommait plus que lui dans ses douleurs. Que ne tirait-il de la bouche de ce fanatique une leçon profonde et durable, au lieu d'une impression passagère, mêlée d'une certaine pitié pour son assassin, et de quelque tristesse pour lui-même! Tout, en effet, révélait qu'un sentiment violent naissait dans les âmes, car la police recueillit plus d'un propos attestant des pensées d'assassinat, elle obtint même la révélation d'un soldat à qui, dans l'île de Lobau, on avait fait la proposition de tuer l'Empereur.

(Extrait de l'Histoire du Consulat et de l'Empire, p. A. Thiers).



Le Professeur LEGUEU

VISITE AU CIMETIÈRE DE MESSINE

Il est au Sud de la Ville, assez loin, et sur les premières hauteurs qui dominent le détroit. On s'y rend à travers un faubourg bordé de fabriques et de maisons basses, animé de la double vie ouvrière et rurale. Quelques beaux vergers rompent la ligne des murs, descendant à gauche, montant à droite. On trouve enfin, de ce dernier côté, une porte monumentale.

J'entre, et rien, d'abord, ne révèle un cimetière. Je suis au milieu d'un jardin anglais montant en pente douce, soigné, sablé, planté de beaux massifs d'arbres et d'arbustes méridionaux. Des vues sont ménagées sur la mer, des coins ombrés contre la chaleur. On sent que le *campo santo* est un lieu de promenade. Le souvenir de la mort n'apparaît pas



MESSINE (avant la catastrophe de 1908). - Vue du Déroit et de la Côte de Calabre

tout de suite, et, quand il se montre, c'est sous la forme de monuments de marbre enveloppés de fleurs, de chapelles bien alignées au bord de deux avenues en zigzag, qui grimpent, imitant deux éclairs parallèles, jusqu'au sommet de la colline. Ces chapelles appartiennent souvent à plusieurs familles, à des confréries, groupées sous le vocable d'un saint, à des collèges de prêtres, d'avocats, d'employés. Elles sont vastes et de cette blancheur que la pierre conserve longtemps dans les pays du soleil. Les pentes, entre les deux allées, sont couvertes de buissons fleuris et de gazons. Chaque fois qu'on se retourne, l'horizon est plus vaste. Quand on arrive à la terrasse où les deux avenues aboutissent, on peut apercevoir presque tout le détroit et toute la pointe de Calabre. Mais je songe moins à contempler le paysage, déjà familier, qu'à l'étonnante disposition de ce cimetière, et au sentiment très particulier de la mort qui s'en dégage. Pendant plus de cent mètres peut-être, je longe le mur qui soutient la terrasse. Il est en pierre magnifique, et percé de trois étages de tombes fermées par des portes pleines de même dimension. Une vraie

paroi des catacombes exposée au jour. Parvenu à l'extrémité, je gravis les marches d'un escalier, et j'entre dans une sorte de temple grec précédé de la colonnade traditionnelle. Là sont les morts illustres de Messine. L'intérieur ressemble à un musée. Des gardiens s'y promènent entre des rangées de bustes, et les morts reposent dans l'épaisseur des murs, dans des niches symétriques recouvertes d'un revêtement de marbre blanc. Moins de sculptures qu'à Gênes.

Les groupes dramatiques sont plus rares. Mais ils viendront. La ville construit pour eux cette galerie, qui reliera le temple à un second tout semblable, à l'autre extrémité de la terrasse. Alors, le *campo santo* sera achevé. Et Messine pourra parler avec plus d'orgueil en-

core de ce jardin funèbre qui lui a coûté des millions. Tant de massifs et d'architecture heurtent quelque chose en nous. Des âmes méridionales peuvent s'épanouir ici, et se répandre en souvenirs et en larmes. La mienne y souffre. Le respect attendri de la mort, l'humble retour sur nous-mêmes sont gênés par le décor théâtral. Et puis, la grande leçon d'égalité, l'idée vengeresse et consolante qui sort du rapprochement de toutes les tombes, riches et pauvres, manquent au cimetière de Messine. Où sont les humbles, ici? Où les petits carrés de buis, les inscriptions naïves du peuple, les médaillons à pensées, les douleurs qui s'expriment si bien sans marbre, sans sépultures ni saules pleureurs? Je demande à un gardien. Il m'indique, à droite de la colline, en bas, presque caché aux promeneurs par un rempart de verdure, un champ couvert de croix noires toutes semblables, d'un pied de haut, qui ne portent pas même un nom, pas même une date, mais un numéro d'ordre inscrit sur une plaque de zinc... Oh! les humbles cimetières de Bretagne, comme je les comprenais mieux, en sortant de celui-là!

René BAZIN,
de l'Académie Française.

Docteur Mirbeck, Saint-Dié.
 Docteur Jaegnot, Voisancourt.
 Docteur Cortès, Agen.
 Docteur Ihler, Delle.
 Docteur Dufour, Paris.
 Docteur Soulé, Poinis-de-Rivière.
 Docteur Pallioz, Epinay-sur-Orge.
 Docteur Serreau, Port-de-Piles.
 Docteur Jalagulier, Sommières.
 Docteur Tripot, Nantes.
 Docteur Gastelli, Marseille.
 Docteur Lalleur, Montréal (Canada).
 Docteur Jaegulier, Mont-sous-Vandrey.
 Docteur Sempé, Tarbes.
 Docteur Felhoen, Ronpax.
 Docteur Chevrier, Reims.
 Docteur Bourg, Aubenton.
 Docteur Olivier, Marseille.
 Docteur Sigaut, 7, rue Nolle, Paris.
 Docteur Pontet, Rives.
 Docteur Stopin, Desvres.
 Docteur Gilbert, Commenry.
 Docteur Sylvestre, Montmorency.

Mérite ma reconnaissance et celle de mes malades.
 Suis toujours extrêmement satisfait, n'ayant jamais eu qu'à me louer de son emploi.
 A fait un bien énorme à l'une de mes malades.
 J'en suis particulièrement satisfait.
 J'obtiens de si bons effets, que je vous prie de m'en expédier quatre flacons pour moi-même.
 Je l'emploie toujours à mon entière satisfaction.
 Remplace avantageusement viande crue plus ou moins bien préparée par malades.
 J'ai obtenu de très bons résultats chez deux tuberculeux.
 Mes clients sont enchantés de la *Carnine Lefrancq*.
 Son action efficace est surtout visible et indéniable chez les tout jeunes enfants.
 Je dois reconnaître que les résultats ont été plus que satisfaisants.
 Remarquable remède. Succès chez tuberculeux de dix-huit ans.
 Mon client, très satisfait, désire en continuer l'usage.
 Très satisfait de ce précieux médicament.
 Les résultats que j'en obtiens continuent à être excellents.
 Je suis toujours satisfait de la *Carnine Lefrancq*.
 J'ai obtenu plusieurs résultats satisfaisants dans la tuberculose au début.
 Prescrit souvent après avoir passé vis-à-vis d'elle par la période du plus injuste scepticisme.
 Donne de merveilleux résultats. Je le proclame hautement et vous pouvez le dire.
 Il y a vingt ans que j'attendais un produit de ce genre indiqué dans mille circonstances.
 C'est un excellent remède contre la tuberculose.
 Mes malades en sont très satisfaits et en continuent l'emploi.
 J'ai pu apprécier les avantages qu'on peut retirer de la *Carnine Lefrancq*.

CARNINE LEFRANCQ

Docteur Zuccarelli, Bastia.
Docteur Brousse, Montflanquin.
Docteur Lierre, Toulouse.
Docteur Compoin, Vierzon.
Docteur Chapuis, Vienne.
Docteur Boutrols, La Cambe.
Docteur Parienté, Oran.
Docteur Loubry, Fresnes-sur-Escaut.
Docteur Flament, Le Quesnoy.
Docteur Galliot, Tilly.
Docteur Meunier, Sully-sur-Loire.
Dr de Goopmann, Condé-sur-Escaut.
Docteur Cauchon, Murry-Bay (Canada).
Docteur Portemer, Crépy-en-Valois.
Docteur Delahouasse, Solissons.
Docteur Holsnard, Vernet-les-Bains.
Docteur Susini, Berrouaghia (Algérie).
Docteur Seaux, Liège (Belgique).
Docteur Camus, Reims.

Nous trouvant dans l'impossibilité de publier les lettres d'éloges que nous recevons, nous prenons le parti de reproduire une seule ligne de chaque lettre.

Me donne d'heureux résultats. Ci-joint lettre d'une cliente qui en fait un vif éloge. Suis heureux de pouvoir vous dire que mes clients s'en trouvent fort bien. En un mois, ai obtenu augmentation de 2 kil. 500. Très satisfait des excellents résultats que j'ai obtenus. La prescrist avec une sorte d'abus justifié par longue expérimentation à résultats toujours positifs. Anémique, tuberculeuse, 1^{er} degré. Résultats remarquables. Malade considère guérison complète. La prescrist depuis longtemps, toujours très heureux des résultats obtenus. J'ai déjà eu l'occasion de l'employer plusieurs fois avec avantage. Scarlatine grave avec broncho-pneumonie ; imminence tuberculeuse. Résultats merveilleux. Toutes mes félicitations. Seul produit permettant donner alimentation carnée. Je prescrist la *Carnine Lefrancq* et toujours avec grand succès. Je continue à retirer de son emploi des résultats merveilleux. Elle est un puissant auxiliaire pour le praticien. Effet merveilleux dans deux cas d'anémie très intense chez deux jeunes femmes. Félicitations. Admirablement tolérée par estomacs délicats et dans dyspepsies chroniques. Enchanté de ses bons effets. M'en expédie encore trois flacons contre remboursement. Toujours beaucoup de succès dans la cachexie palustre et la tuberculose. J'ai tout lieu d'en être pleinement satisfait. Réel succès dans tuberculose début. Vous adresse lettre de malade.

L'AUTOMNE

Je donnerais deux étés pour un automne. J'adore les grandes flambées ; j'aime à me réfugier dans le fond de la cheminée, ayant mon chien entre mes guêtres humides. On entend le vent siffler dans la grange, la grande porte craquer, le chien tirer sur sa chaîne en hurlant, et, malgré le bruit de la forêt, qui, tout près de là, rugit en courbant le dos, on distingue les croassements lugubres d'une bande de corbeaux qui luttent contre la tempête. La pluie bat les petites vitres ; on songe à ceux qui sont dehors, en allongeant ses jambes vers le feu. On songe aux marins ; au vieux docteur conduisant son petit cabriolet, dont la

capote se dandine, tandis que les roues enfoncent dans l'ornière et que cocotte hennit contre le vent. On pense aux deux gendarmes dont le tricorne ruisselle ; on les voit morfondus, trempés, courbés en deux en cheminant dans le sentier des vignes, assis sur leur monture que recouvre le grand manteau bleu. On songe au chasseur attardé, courant dans la bruyère, poursuivi par l'ouragan comme le criminel par le châtimement, sifflant son chien, la pauvre bête qui barbote dans les marais....

Infortuné docteur, infortunés gendarmes, infortuné chasseur !

G. DROZ.

N'OUBLIEZ PAS que la **CARNINE LEFRANCO**

est du Suc Musculaire de BŒUF pur et

CONCENTRÉ dans le **VIDE** et à **FROID**

NOUS LE GARANTISSONS

Il nous suffirait de pousser la concentration moins loin pour répondre à nos concurrents et vendre bon marché tout en faisant une grosse remise aux pharmaciens.

NOUS NE LE FERONS JAMAIS

car nous voulons toujours justifier la confiance dont nous honore le Corps Médical.



LES VOSGES EN AUTOMNE

1. Le Chauffage de la Paysanne
2. Aux Brimbelles.

LE PAUVRE COLPORTEUR (LAMARTINE)

Le pauvre colporteur est mort la nuit dernière. Nul ne voulait donner des planches pour sa bière. Le forgeron, lui-même, a refusé son clou : « C'est un Juif, disait-il, venu je ne sais d'où, Un ennemi du Dieu que notre terre adore, Et qui, s'il revenait, l'outragerait encore. Son corps infecterait un cadavre chrétien : Aux crevasses du roc, traînons-le comme un chien. La croix ne doit point d'ombre à celui qui la nie, Et ce n'est qu'à nos os que la terre est bête. » Et la femme du Juif et ses petits-enfants

Implorèrent vainement la pitié des passants, Et, disputant le corps au dégoût populaire, Retenaient par les pieds le mort dans son suaire. Du scandale inhumain, averti par hasard, J'accourus, j'écartai la foule du regard. Je tendis mes deux mains aux enfants, à la femme ; Je fis honte aux chrétiens de leur dureté d'âme, Et, rougissant pour eux, pour qu'on l'ensevelît : « Allez, dis-je, et prenez les planches de mon lit... » Ces deux mots ont suffi pour retourner leur âme ; Et l'on se disputait les enfants et la femme.

POINT D'ARGENT, POINT DE SUISSE

Le proverbe, employé depuis longtemps, nous fait remonter à l'époque où la Suisse, qui n'entretenait pas de troupes soldées sur le pied de paix, autorisait ses jeunes soldats à se mettre au service des puissances étrangères. On connaît le rôle important que les Suisses ont joué au ^{xv}^e et au ^{xvi}^e siècles, lors des guerres faites par les Français en Italie.

La plupart du temps les mercenaires étaient payés fort irrégulièrement, quand ils l'étaient ! Ils se payaient alors eux-mêmes et le plus souvent par le pillage toléré ou autorisé sur la population ennemie. Quant aux soldats suisses, il n'en était pas ainsi : les engagements n'étaient pas individuels, mais se faisaient par compagnies recrutées dans le pays. Dans ces compagnies le pillage était interdit ; le chef assurait une solde régulière aux soldats et

même l'exigeait sous peine de résilier l'engagement. On a été jusqu'à dire qu'il leur était arrivé quelquefois d'exiger leur solde au moment de la bataille, menaçant de s'éloigner si on ne les satisfaisait pas sur le champ.

Citons à l'appui des lignes précédentes un fait historique qui a dû donner lieu à notre proverbe : « Sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er}, des compagnies de Suisses, formant un effectif d'environ 10.000 hommes, se mirent au service de la France, et combattirent pour lui conquérir le Milanais. Mais, si les Suisses étaient de bons soldats, ils voulaient être payés régulièrement. En 1522, la solde promise ne leur ayant pas été remise, ils quittèrent l'Italie, ce qui contribua beaucoup à faire perdre le Milanais à la France. »

MUSÉE DU LUXEMBOURG



LA TOUSSAINT

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de FRIANT.

Le Professeur LEGUEU

Externe des Hôpitaux en 1883, interne provisoire en 1884, interne en 1885, aide d'anatomie en 1887, prosecteur provisoire en 1889 et prosecteur titulaire en 1890, Félix Legueu passait sa thèse en 1891, devenait chef de clinique des maladies des voies urinaires à Necker en 1892, chirurgien des Hôpitaux en 1895 et agrégé de la Faculté en 1898. Il y a quelques mois, en Juin 1912, le docteur Legueu, ancien élève de Guyon, était choisi pour occuper la chaire de Clinique des maladies des voies urinaires, devenue vacante par le décès du docteur Albarran.

La carrière du professeur Legueu a été des plus rapides : médaille d'or de l'Internat, médaille d'argent des Thèses, deux fois lauréat de l'Académie de Médecine, lauréat de l'Académie des Sciences, le brillant chirurgien, qui s'est spécialisé dans les opérations des voies urinaires, a fait preuve depuis longtemps des plus belles aptitudes pour l'Enseignement, et est considéré par ses pairs comme un véritable chef d'école.

Son œuvre est déjà considérable. Depuis sa thèse sur les *Calculs du rein et de l'uretère au point de vue chirurgical* (1891), le docteur Legueu a donné, dans la « Collection Charcot-Debove », en 1894, un volume sur la *Chirurgie du rein et de l'uretère* ; dans « l'Œuvre médico-chirurgical »

une plaquette sur l'*Appendicite* ; en collaboration avec le docteur Labadie-Lagrave, un *Traité médico-chirurgical de Gynécologie* (1220 pages, Alcan, 1898) ; un volume de *Leçons de Clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu* (454 pages, Alcan, 1902) ; un volume sur le *Rein mobile*, dans les « Actualités médicales » ; une étude sur le *Traitement chirurgical de l'hypertrophie prostatique* (1 vol. Steinheil, 1906), etc.

Il a encore écrit, dans le « Répertoire International de médecine et de chirurgie » un article sur l'*Emploi de l'adrénaline en chirurgie*, et, dans le « *Traité Le Dentu-Delbet* », en collaboration avec le docteur Michon, les *Maladies de la Vessie et du Pénis*, qui forment le trentième fascicule de la collection.

Le professeur Legueu est membre de la Société de Chirurgie.



PHOT. VALÉRY

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Legueu, professeur de clinique des maladies des voies urinaires, extirpe un rein qui paraît profondément altéré.

Si vous avez un sujet fatigué, délabré, usé même

SOUMETTEZ-LE

A LA CARNINE LEFRANCQ

et vous serez frappé

de la très grande amélioration

que vous obtiendrez

DÈS LES PREMIERS JOURS

La CARNINE est particulièrement indiquée dans toutes les maladies dépendant d'un affaiblissement de l'organisme, dans les CONVALESCENCES, et chez toutes les personnes dont l'alimentation est difficile.

De 1 à 5 cuillerées par jour, à n'importe quel moment, pure ou étendue d'un liquide quelconque (bouillon excepté), eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.

FROID ou TIÈDE

CARNINE LEFRANCQ

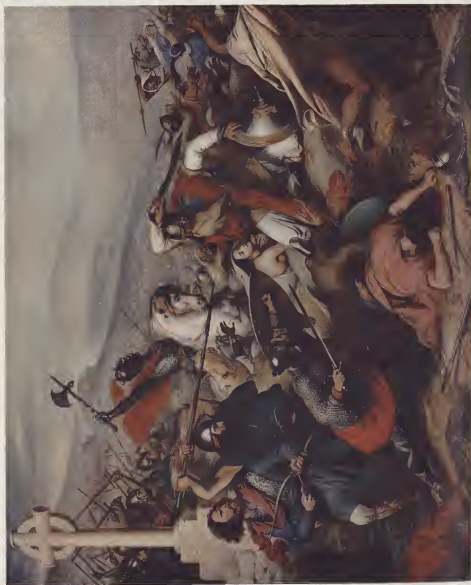
CAPITAL 2.000.000. DE FRANCS
entièrement versés

USINE MODÈLE SUR
12.000 Mètres carrés à
ROMAINVILLE près PARIS

DÉPOT GÉNÉRAL:
ETABL^S FUMOUCHE
78 Faub^S Dents - PARIS

LE PLUS ENERGIQUE

DES RECONSTITUANTS



BATAILLE DE TOURS

Reproduction d'un tableau de la collection du Musée de Versailles. N° 10.177.



HANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SEPTIÈME ANNÉE
N° 111
NOVEMBRE 1912 (1)

ABONNEMENT
UN AN. } FRANCE. . . 12 Fr.
 } ÉTRANGER . 10 Fr.

LE PETIT FÔT

Maître Chicot, l'aubergiste d'Epreville, arrêta son tilbury devant la ferme de la mère Magloire. C'était un grand gaillard de quarante ans, rouge et ventru, et qui passait pour malicieux.

Il attachait son cheval au poteau de la barrière, puis il pénétra dans la cour. Il possédait un bien attenant aux terres de la vieille, qu'il convoitait depuis longtemps. Vingt fois il avait essayé de les acheter, mais la mère Magloire s'y refusait avec obstination.

« J'y suis née, j'y mourrai, » disait-elle.

Il la trouva épluchant des pommes de terre devant sa porte. Agée de soixante-douze ans, elle était sèche, ridée, courbée, mais infatigable comme une jeune fille. Chicot lui tapa dans le dos avec amitié, puis s'assit près d'elle sur un escabeau.

« Eh bien ! la mère, et c'te santé toujours bonne ?

— Pas trop mal ; et vous, maître Prosper ?

— Eh ! Eh ! quelques douleurs ; sans ça, ce serait à satisfaction.

Et elle ne dit plus rien. Chicot la regardait accomplir sa besogne. Ses doigts crochus, noués,

durs comme des pattes de crabe, saisissaient à la façon de pinces les tubercules grisâtres dans une manne, et vivement elle les faisait tourner, enlevant de longues bandes de peau sous la lame d'un vieux couteau qu'elle tenait de l'autre main. Et, quand la pomme de terre était devenue toute jaune, elle la jetait dans un seau d'eau. Trois poules hardies s'en venaient l'une après l'autre jusque dans ses jupes ramasser les épluchures, puis se sauvaient à toutes pattes, portant au bec leur butin.

Chicot semblait gêné, hésitant, anxieux, avec quelque chose sur la langue qui ne voulait pas sortir. A la fin il se décida :

« Dites-donc, mère Magloire...

— Qué qu'il a pour votre service ?

— C'te ferme, vous n'voulez toujours point me la vendre ?

— Pour ça, non. N'y comptez point. C'est dit, c'est dit, n'y r'venez pas.

— C'est qu'j'ai trouvé un arrangement qui f'rait notre affaire à tous les deux.

IL EST MANIFESTE

qu'un produit pharmaceutique ne saurait remplacer la viande crue :: :: :: :: ::

Seuls, les intéressés le disent. Ils ne le croient pas.

— Qué qu'est ?

— Le v'là. Vous m'la vendez, et pi vous la gardez tout d'même. Vous n'y êtes point. Suivez ma raison. »

La vieille cessa d'éplucher ses légumes et fixa sur l'aubergiste ses yeux vifs sous leurs paupières fripées.

Il reprit :

« Je m'explique. J'vous donne, chaque mois, cent cinquante francs. Vous entendez bien : chaque mois j'vous apporte ici, avec mon tilbury, trente écus de cent sous. Et pi n'y a rien de changé de plus, rien de rien; vous restez chez vous, vous n'vous occupez point d'mé, vous n'm'e d'vez rien. Vous n'faites que prendre mon argent. Ça vous va-t-il ? »

Il la regardait d'un air joyeux, d'un air de bonne humeur.

La vieille le considérait avec méfiance, cherchant le piège. Elle demanda :

« Ça, c'est pour moi ; mais pour vous, c'te ferme, ça n'vous la donne point ? »

Il reprit :

« N'vous tracassez point de ça. Vous restez tant que l'bon Dieu vous laissera vivre. Vous êtes chez vous. Seulement vous m'ferez un p'tit papier chez l'notaire pour qu'après vous ça me revienne. Vous n'avez point d'enfants, rien qu'des neveux que vous n'y tenez guère. Ça vous va-t-il ? Vous gardez votre bien votre vie durant, et j'vous donne trente écus de cent sous par mois. C'est tout gain pour vous. »

La vieille demeurait surprise, inquiète, mais tentée. Elle répliqua :

« Je n'dis point non. Seulement, j'veux m'faire une raison là-dessus. Rev'nez causer d'ça dans l'courant d'l'autre semaine. J'vous f'rai une réponse d'mon idée. »

Et maître Chicot s'en alla content comme un roi qui vient de conquérir un empire.

La mère Magloire demeura songeuse. Elle ne dormit pas la nuit suivante. Pendant quatre jours elle eut une fièvre d'hésitation. Elle flairait bien quelque chose de mauvais pour elle là dedans, mais la pensée des trente écus par mois, de ce bel argent sonnait qui s'en viendrait couler dans son

tablier, qui lui tomberait comme ça, du ciel, sans rien faire, la ravageait de désir.

Alors elle alla trouver le notaire et lui conta son cas. Il lui conseilla d'accepter la proposition de Chicot, mais en demandant cinquante écus de cent sous au lieu de trente, sa ferme valant, au bas mot, soixante mille francs.

« Si vous ne vivez que quinze ans, disait le notaire, il ne la paiera, encore, de cette manière, que quarante-cinq mille francs. »

La vieille frémit à cette perspective de cinquante écus par mois ; mais elle se méfiait toujours, craignant mille choses imprévues, des ruses cachées, et elle demeura jusqu'au soir à poser des questions, ne pouvant se décider à partir. Enfin elle ordonna de préparer l'acte, et elle rentra troublée comme si elle eût bu quatre pots de cidre nouveau.

Quant Chicot vint pour savoir la réponse, elle se fit longtemps prier, déclarant qu'elle ne voulait pas, mais rongée par la peur qu'il ne consentit point à donner les cinquante pièces de cent sous. Enfin, comme il insistait, elle énonça ses prétentions.

Il eut un sursaut de désappointement et refusa. Alors, pour le convaincre, elle se mit à raisonner sur la durée probable de sa vie.

« Je n'en ai pas pour pu de cinq à six ans, pour sûr. Me v'là sur mes soixante-treize, et pas vaillante avec ça. L'aut'e soir, je crûmes que j'allais passer. Il me semblait qu'on me vidait l'corps, qu'il a fallu me porter à mon lit. »

Mais Chicot ne se laissait pas prendre.

« Allons, allons, vieille pratique, vous êtes solide comme l'clocher d'l'église. Vous vivrez pour le moins cent dix ans. C'est vous qui m'enterrerez, pour sûr. »

Tout le jour fut encore perdu en discussions. Mais, comme la vieille ne céda pas, l'aubergiste, à la fin, consentit à donner les cinquante écus.

Ils signèrent l'acte le lendemain et la mère Magloire exigea dix écus de pot-de-vin.

Trois ans s'écoulèrent. La bonne femme se portait comme un charme. Elle paraissait n'avoir pas vieilli d'un jour, et Chicot se désespérait. Il lui semblait, à lui, qu'il payait cette rente depuis un



INTERIEUR D'UNE FERME NORMANDE



Le Docteur GOSSET

de mi-siècle, qu'il était trompé, floué, ruiné. Il allait de temps en temps rendre visite à la fermière, comme on va voir, en juillet, dans les champs, si les blés sont mûrs pour la faux. Elle le recevait avec une malice dans le regard. On eût dit qu'elle se félicitait du bon tour qu'elle lui avait joué ; et il remontait bien vite dans son tilbury en murmurant :

« Tu ne crèveras donc point, carcasse ! »

Il ne savait que faire : il eût voulu l'étrangler en la voyant. Il la haïssait d'une haine féroce, sournoise, d'une haine de paysan volé.

Alors il chercha des moyens.

Un jour, enfin, il s'en revint la voir en se frottant les mains, comme il faisait la première fois lorsqu'il lui avait proposé le marché.

« Dites-donc, la mère, pourquoi que vous ne v'nez point dîner à la maison, quand vous passez à Epreville ? On en jase ; on dit comme ça que j'sommes pu amis, et ça me fait deuil. Vous savez, chez mé, vous ne payerez point. J'suis pas regardant à un dîner. Tant que le cœur vous en dira, v'nez sans retenue, ça m'fera plaisir. »

La mère Magloire ne se le fit point répéter, et le surlendemain, comme elle allait au marché dans sa carriole conduite par son valet Célestin, elle mit sans gêne son cheval à l'écurie chez maître Chicot, et réclama le dîner promis.

L'aubergiste, radieux, la traita comme une dame, lui servit du poulet, du boudin, de l'andouille, du gigot et du lard aux choux. Mais elle ne mangea presque rien, sobre depuis son enfance, ayant toujours vécu d'un peu de soupe et d'une croûte de pain beurrée.

Chicot insistait, désappointé. Elle ne buvait pas non plus. Elle refusa de prendre du café.

Il demanda :

« Vous accepterez toujours bien un p'tit verre ?

— Ah ! pour ça oui. Je ne dis pas non. »

Et il cria de tous ses poumons, à travers l'auberge :

« Rosalie, apporte la fine, la surfine, le fil-en-dix. »

Et la servante apparut tenant une longue bouteille ornée d'un feuillage de vigne en papier.

Il emplit deux petits verres.

« Goutez ça, la mère, c'est de la fameuse. »

Et la bonne femme se mit à boire, tout doucement, à petites gorgées, faisant durer le plaisir. Quand elle eut vidé son verre, elle l'égoutta, puis déclara :

« Ça, oui, c'est de la fine. »

Elle n'avait point fini de parler que Chicot lui en versait un second coup. Elle voulut refuser, mais il était trop tard, et elle le dégusta longuement, comme le premier.

Il voulut alors lui faire accepter une troisième tournée, mais elle résista. Il insistait :

« Ça, c'est du lait, voyez-vous ; mé, j'en bois dix, douze, sans embarras. Ça passe comme du sucre. Rien au ventre, rien à la tête ; on dirait que ça s'évapore sur la langue. Y a rien de meilleur pour la santé ! »

Comme elle en avait bien envie, elle céda, mais elle n'en prit que la moitié du verre.

Alors Chicot dans un élan de générosité s'écria : « T'nez, puisqu'elle vous plaît, j'vas vous en donner un p'tit fût, histoire de vous montrer que j'sommes toujours une paire d'amis. »

La bonne femme ne dit pas non, et s'en alla un peu grise.

Le lendemain, l'aubergiste entra dans la cour de la Mère Magloire, puis tira du fond de sa voiture une petite barrique cerclée de fer. Puis il voulut lui faire goûter le contenu, pour prouver que c'était bien la même fine ; et, quand ils en eurent encore bu chacun trois verres, il déclara, en s'en allant :

« Et puis, vous savez, quand n'y en aura pu, y en aura encore ; n'vous gênez point. Je n'suis pas regardant. Pu tôt que ça sera fini, pu que je serai content. »

Et il remonta dans son tilbury.

Il revint quatre jours plus tard. La vieille était devant sa porte, occupée à couper le pain de la soupe.

Il s'approcha, lui dit bonjour, lui parla dans le nez, histoire de sentir son haleine. Et il reconnut un souffle d'alcool. Alors son visage s'éclaira.

« Vous m'offrirez bien un verre de fil ? »

Et ils trinquèrent deux ou trois fois.

Mais bientôt le bruit courut dans la contrée que la mère Magloire s'ivrognait toute seule. On la ramassait tantôt dans sa cuisine, tantôt dans sa cour, tantôt dans les chemins des environs, et il fallait la rapporter chez elle, inerte comme un cadavre.

Chicot n'allait plus chez elle, et quand on lui parlait de la paysanne, il murmurait avec un visage triste :

« C'est-il pas malheureux, à son âge, d'avoir pris c't'habitude-là ? Voyez-vous, quand on est vieux, y a pas de ressource. Ça finira par lui jouer un mauvais tour ! »

Ça lui joua un mauvais tour, en effet. Elle mourut l'hiver suivant, vers la Noël, étant tombée soûle dans la neige.

Et maître Chicot hérita de la ferme en déclarant :

« C'te manante, si elle s'était point boissonnée, elle en avait bien pour dix ans de plus. »

GUY DE MAUPASSANT.



LE MARÉCHAL DAVOUST

Le maréchal Davoust, de peur que ses jeunes troupes ne se laissassent aller au désordre et au pillage, avait défendu que les soldats sortissent du camp sans sa permission ; il avait même interdit le maraudage sous peine de mort. Un jour, en se promenant il aperçoit dans un champ un soldat qui avait une singulière tournure. C'était un dragon qui avait lié autour de sa ceinture un mouton qu'il venait de voler.

Le maréchal, furieux de ce que ses ordres fussent ainsi méconnus, se fit amener le coupable, et avant que le soldat pût s'excuser, lui annonça la peine qui l'attendait. Le pauvre mouton, qui bêlait d'une manière lamentable, couvrait de sa voix l'admonestation. Tout à coup, le dragon, craignant sans doute que son sort ne fût aggravé par cet étrange plaidoyer, lui frappa sur la tête : « Paix ! mouton, s'écria-t-il, laisse parler le maréchal ! » Le maréchal rit, pour la première fois peut-être de sa vie, et l'apropos de l'accusé empêcha qu'il ne fût mis en jugement.

J. D.



ALEXANDRIE. — Vue sur le Canal Mahmoudieh

NOUS GARANTISSONS

que nous n'ajoutons RIEN à la CARNINE LEFRANCO

Ni médicament, ni produit QUELCONQUE
dans le but d'obtenir sa conservation.

ET C'EST POURQUOI

elle peut être administrée sans aucun inconvénient, même
aux PETITS ENFANTS chez qui elle réussit fort bien.

TROIS SORTES DE FLACONS :

N° 1 : 10 francs. — N° 2 : 5 fr. 50. — N° 3 : 3 francs.

GUY DE MAUPASSANT

Au physique, Maupassant était-il l'homme de ses œuvres ? Pas tout à fait. Taille moyenne, petite plutôt ; carrure solide, manquant de grâce ; tête forte, épaules larges. « Un petit taureau normand », a-t-on dit assez justement. Il était très soigneux de sa personne, mais il s'habillait avec moins de goût parfois que de prétention à l'élégance, à la recherche même.

La figure était ronde, puissante. Une forte moustache d'un châtain roux recouvrait la bouche, imprécise de dessin. Le nez était de forme pure, le teint coloré. Mais ce que la figure avait de plus remarquable, c'étaient les yeux profonds et douloureux, d'un brun de topaze brûlée ; le front bas et large, sillonné de rides précoces ; les cheveux plantés droit, coupés en brosse, abondants, fins, avec de jolis mouvements qui mettaient, en cette physionomie plutôt sévère, un peu de grâce presque féminine. La voix était basse, peu timbrée, comme voilée même. De l'origine normande, elle gardait un accent trainard, appréciable surtout dans les finales...

Le caractère était complexe. Maupassant était à la fois doux et violent, timide et hardi, défiant et expansif. Peu causeur, il ne parlait jamais de ses œuvres et détestait qu'on lui en parlât. En ce cas, et

presque avec humeur, il détournait la conversation. Il ne s'animait vraiment que pour parler nature et voyages. Alors, sa parole s'élevait, se passionnait. Ses manières étaient courtoises ; parfaitement poli avec les hommes, il était presque galant avec les femmes, bien qu'il professât pour elles un mépris plus affecté que réel. Malgré cela, — certains diront à cause de cela, — il en était fort aimé, et fort adulé.

Parfois il était gai, même très enfant. Il adorait les mystifications, les plaisanteries, les jeux de société innocents et actifs.

Je me souviens de l'avoir entendu rire comme un gamin à certaines parties de « mouchoir empoisonné », jeu dont il raffolait et qu'il introduisait dans quelques salons parisiens.

Mais ces gaietés devenaient, à la fin, de jour en jour plus rares, et son amère mélancolie s'assombrissait encore.

C. B.



LA JEUNESSE

Nous voyons toutes choses selon la disposition où nous sommes : de sorte que la jeunesse, qui semble n'être formée que pour la joie et pour les plaisirs, ne trouve rien de fâcheux ; tout lui rit, tout lui applaudit. Elle n'a point encore d'expérience des maux du monde ni des traverses qui nous arrivent : de là vient qu'elle s'imagine qu'il n'y a point de dégoût, de disgrâce pour elle. Comme elle se sent forte, vigoureuse, elle bannit la crainte et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et la conduit.

BOSSUET.

MUSÉE DU LUXEMBOURG



LE VIEUX LITHOGRAPHE

Reproduction par la photographie des couleurs
d'un tableau de CAROLUS DURAN.

Avant de prescrire un produit à base de viande crue, consultez l'étiquette ou le prospectus pour savoir quel genre de viande on emploie pour sa préparation.

La CARNINE LEFRANCO
n'emploie que du BŒUF,
RIEN que du BŒUF dont
le Suc Musculaire est immédiatement

CONCENTRÉ

c'est-à-dire privé de la majeure partie
des 85 % d'eau qu'il contient.

A MADAME DU CHATELET

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours ;
Au crépuscule de mes jours,
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.
Des beaux lieux où le dieu du vin,
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur,
Tirons au moins quelque avantage :
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable ;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans ;
Et mon âme, aux désirs ouverte,
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre,
L'amitié vint à mon secours :
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les amours.

Touché de sa beauté nouvelle
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

François-Marie de VOLTAIRE.

DE LA COMTESSE DIANE

La vieillesse voit le passé comme la jeunesse
voit l'avenir... en rose.

On pleure lorsqu'on est malheureux ; mais on
n'est complètement malheureux que lorsqu'on
pleure seul.

Le Docteur GOSSET

Alfred Gosset arrivait premier au concours de l'Externat en 1892; et pour confirmer ce succès, il arrivait, deux ans après, premier au concours de l'Internat. Il quittait ces fonctions encore à la tête de sa promotion, Médaille d'or de chirurgie, en 1899.

L'année suivante, il présentait, pour le doctorat en médecine, une *Etude sur les pyonéphroses*, qui lui valait une Médaille d'argent; mais on trouve de lui, avant cette époque, en 1898, une étude sur le *Fascia pétrénal*, dans les *Annales des maladies des organes génito-urinaires*.

Cette prédilection pour la chirurgie abdominale se confirmait bientôt par des études successives sur l'*Exclusion de l'intestin* (Revue de Chirurgie, 1900), sur la *Prostatectomie périnéale*, en collaboration avec Proust (*Annales des maladies des organes génito-urinaires*, 1900);



sur l'*Anatomie et la pathologie du rein mobile* (Bulletin et mémoires de la Société anatomique, 1897), en collaboration avec Glantenay;

sur l'*Appendicite et les abcès de la fosse iliaque, abcès aréolaires du foie consécutifs*, dans le même recueil, en collaboration avec Pilliet.

Nous trouvons encore, du docteur Gosset, dans le *Traité de chirurgie* de Tillaux, des *Observations de Kyste du pancréas*; et dans le *Traité de chirurgie* Duplay-Reclus, l'article *Goutte exophtalmique*, et l'article *Anus contre nature et fistules stercorales*, en collaboration avec M. Hartmann.

Au concours de 1907, le docteur Gosset, déjà chirurgien des hôpitaux, était nommé agrégé.

Il fait actuellement fonction à l'Hospice d'Ivry, et est Chevalier de la Légion d'honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Spécialiste de la chirurgie abdominale, le docteur Gosset pratique ses opérations suivant une rigoureuse méthode : On voit, à côté de lui, l'interne qui donne le chloroforme avec un appareil perfectionné; l'élève qui a pris l'observation du malade, un autre élève qui se prépare à faire des coupes microscopiques du corps du délit et le dessinateur qui, auparavant, en aura fixé l'apparence et les rapports.

ANCIENNETÉ DU POURBOIRE

Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler que l'usage du pourboire, d'abord particulier à Paris, ne s'est répandu qu'assez tard en province. Cet impôt, aussi ridicule que vexatoire, et contre lequel on a maintes fois essayé de réagir, existe chez nous depuis plus de deux siècles et demi.

Voyez plutôt ce qu'en dit Colletet dans ses *Tracas de Paris*, ouvrage publié en 1655 :

Holà ! garçon, que quelqu'un monte.
Prends cet argent et fais ton compte :
Trente en chapon et six en pain,
Deux en fromage et seize en vin,
Dix en jambon, est-ce l'affaire ?
Et cinq sols pour la bonne chère,
Sans compter les deux sols pour toi,
Pour te mieux souvenir de moy.

Donc voilà bien établie l'ancienneté de cette coutume arbitraire. Au surplus, ce qui ressort de cette citation authentique — et ce n'est pas fait pour nous consoler — c'est que nos prédécesseurs étaient bien moins généreux que nous. Qui de nous oserait ne donner que deux sols de pourboire pour un repas de plus de 3 francs ?...

SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE
CONCENTRÉ

CARINE LEFRANÇOIS



RECONSTITUANT IDÉAL

CONVALESCENCES
ANÉMIE - CHLOROSE
DÉBILITÉ - TUBERCULOSE
ANOREXIE - NEURASTHÉNIE
MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN



VÉNUS DANS LA FORGE DE VULCAIN

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de RUBENS.



LANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

SEPTIÈME ANNÉE
N° 112
NOVEMBRE 1912 (2)

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE. . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

CHARGE DE CUIRASSIERS

Épisode de la Bataille de Waterloo (18 Juin 1815)

Napoléon donna l'ordre aux cuirassiers de Milhaud d'enlever le plateau de Mont-Saint-Jean.

Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses. Ils étaient vingt-six escadrons. Ils portaient le casque sans crins et la cuirasse de fer battu, avec des pistolets d'argen dans les fontes et le long sabre-épée. Le matin toute l'armée les avait admirés, quand à neuf heures, les clairons sonnont, toutes les musiques chantant : *Veillons au salut de l'Empire*, ils étaient venus, colonne épaisse, une de leurs batteries à leur flanc, l'autre à leur centre, se déployer sur deux rangs entre la chaussée de Genappe et Frischmont, et prendre leur place de bataille dans cette puissante deuxième ligne, si savamment composée

par Napoléon, laquelle, ayant à son extrémité de gauche les cuirassiers de Kellermann et à son extrémité de droite les cuirassiers de Milhaud, avait pour ainsi dire, deux ailes de fer.

L'aide-de-camp Bernard leur porta l'ordre de l'Empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent.

Alors on vit un spectacle formidable.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonne par divisions, descendit d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze qui ouvre une brèche, la colline de la Belle-Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis, sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, mon-

**ON NE REMPLACE PAS LA VIANDE CRUE
PAR UN PRODUIT PHARMACEUTIQUE**

tant au grand trot, à travers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montaient graves, menaçants, imperturbables; dans les intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on entendait le piétinement colossal. Etant deux divisions, ils étaient deux colonnes; la division Wathier avait la droite, la division Delort avait la gauche. On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige.

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la grande redoute de la Moskowa par la grosse cavalerie; Murat y manquait, mais Ney s'y retrouvait. Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme. Chaque escadron

ondulait et se gonflait comme un anneau de polype. On les apercevait à travers une vaste fumée déchirée çà et là. Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des croupes des chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible; là-dessus les cuirasses, comme les écailles sur l'hydre.

Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux bataillons par carrés, et sur deux lignes, sept sur la première, six sur la seconde, la crosse à l'épaule, couchant en joue ce qui allait venir, calme muette, immobile, attendait. Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frappement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle

farouche. Il y eut un silence redoutable, puis, subitement une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à moustaches grises criant : « Vive l'Empereur ! » toute cette cavalerie déboucha

sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre....

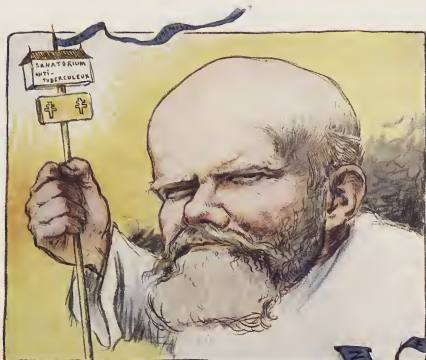
Toutes les faces des carrés anglais furent attaquées à la fois. Un tournoiement frénétique les enveloppa. Cette froide infanterie demeura impassible. Le premier rang, genou en terre, recevait les cuirassiers sur les baïonnettes, le second rang le fusillait; derrière le second rang, les canonniers chargeaient les pièces, le front du carré s'ouvrait, laissait passer une éruption de mitraille et se refermait. Les cuirassiers répon-

daient par l'écrasement. Leurs grands chevaux se cabraient, eujambaient les rangs, sautaient par-dessus les baïonnettes et tombaient gigantesques, au milieu de ces quatre murs vivants. Les boulets faisaient des trouées dans les cuirassiers, les cuirassiers faisaient des brèches dans les carrés. Des files d'hommes disparaissaient broyées sous les chevaux. Les baïonnettes s'enfonçaient dans les ventres de ces centaures. Une difformité de blessures qu'on n'a pas vue peut-être ailleurs. Les carrés, rongés par cette cavalerie forcenée, se rétrécissaient sans broncher. Inépuisables en mitraille, ils faisaient explosion au milieu des assaillants. La figure de ce combat était monstrueuse : les carrés n'étaient plus des bataillons, c'étaient des cratères; ces cuirassiers n'étaient plus une cavalerie, c'était une tempête. Chaque carré était un volcan attaqué par un nuage : la lave combattait la foudre....

VICTOR HUGO.



NEY A WATERLOO, de PERBOYRE (Salon de 1911)



Les Docteurs Paul et Louis SPILLMANN

de la Faculté de Médecine de Nancy

L'ORIGINE DU CAFÉ

Les premiers cabarets où l'on a bu du café datent du ^{xviii} siècle et furent ouverts en Hollande et en Italie. Albert de Mandeslab, qui visita ces pays en 1637, cite comme une curiosité cette boisson, une « eau noirâtre que les Persans appellent kahwé, et qui est littéralement détestable ». Elisabeth d'Orléans, dans une lettre écrite en 1712, déclare horrible cette boisson qui « tout comme le thé, a le goût de foin brûlé et de fumier ». Mais, et c'est ce qui est le plus curieux, en Orient même, on ne se servit du café

que relativement tard. Ce seraient les Galates qui en auraient fait usage tout d'abord en mangeant les grains grillés avec du beurre. Au milieu du ^{xve} siècle, un sage Arabe inventa la délicieuse boisson et immédiatement fit de vastes plantations dans l'Yemen.

En 1690, un Hollandais y prit un buisson de caféier et le porta à Java. Plus tard en 1727, les Français en prirent un plant qu'ils apportèrent à la Martinique, d'où il a été introduit au Brésil et dans le centre américain.

Les produits qu'on oppose à la CARNINE LEFRANCQ ne lui sont absolument pas comparables : ils se vendent meilleur marché et font de grosses remises aux intermédiaires.

C'EST TOUT

Comparez-les à la CARNINE, qui ne contient que du

SUC MUSCULAIRE
DE BŒUF

CONCENTRÉ

et votre religion sera éclairée.

JEUNE FEMME DU SUD-GRANAIS



La CARNINE LEFRANCQ, quoique d'un prix élevé, est la moins chère de toutes les préparations similaires.

Il vaut mieux faire prendre aux malades une petite quantité d'un remède dont on a éprouvé la valeur, qu'une dose élevée d'un produit inconnu.

Trois sortes de Flacons :

N° 1	10 fr.
N° 2	5.50
N° 3	3 fr.

DÉPÔT GÉNÉRAL :

FUMOUBE, 78, Fg. St-Denis, Paris

VISITE D'ALEXANDRE A DIOGÈNE

Un jour Alexandre passant à Corinthe, eut la curiosité de voir Diogène qui y était pour lors ; il le trouva assis au soleil dans le Granée, où il raccommodait son tonneau avec de la glu. Je suis le grand roi Alexandre, lui dit-il. Et moi, je suis ce chien de Diogène, répondit le philosophe. Ne me crains-tu point, continua Alexandre. Es-tu bon ou mauvais ? reprit Diogène. Je suis bon, répartit Alexandre. Hé qui est-ce qui craint ce qui est bon, reprit Diogène ? Alexandre admira la subtilité d'esprit et les manières libres de Diogène. Après s'être entretenu quelque temps avec lui, il lui dit : Je vois bien que tu manques de beaucoup de choses, Diogène ; je serai bien aise de te secourir : Demande-moi

tout ce que tu voudras. Retire-toi un peu à côté, répondit Diogène, tu empêches que je jouisse du soleil. Alexandre demeura fort surpris de voir un homme au-dessus de toutes les choses humaines. Lequel est le plus riche, continua Diogène, de celui qui est content de son manteau et de sa besace, ou de celui à qui un royaume entier ne suffit pas, et qui s'expose tous les jours à mille dangers, afin d'en augmenter les limites ? Les courtisans d'Alexandre étaient fort indignés qu'un tel roi fit tant d'honneur à ce chien de Diogène, qui ne se levait pas même de sa place. Alexandre s'en aperçut ; il se retourna, et leur dit : Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène.

FÉNELON.

LA TOLÉRANCE

La tolérance est cette vertu sociale qui nous fait non seulement supporter, mais respecter les croyances et les opinions de nos semblables. Chacun de nous a sa manière propre de concevoir les choses et de les juger; il peut même avoir des convictions philosophiques, politiques et religieuses auxquelles il tient plus qu'à la fortune et parfois même plus qu'à la vie; c'est pourquoi il doit être libre de les défendre et de protester quand elles ne sont point respectées. Il serait donc souverainement illogique et injuste, lorsqu'on réclame pour soi un tel respect, de le refuser aux

autres. Prendre plaisir à contredire ses semblables en s'attribuant le monopole de la vérité et de l'esprit; traiter avec mépris leurs convictions, même les plus sincères; chercher à imposer les siennes, non par la persuasion, mais par la force: ce sont là des actes qui, au point de vue de la conscience et du devoir, constituent des fautes graves. Notre intérêt, d'ailleurs, ne nous tient pas un autre langage que notre conscience. La tolérance est, en effet, pour les individus comme pour les États, le plus sûr garant de la concorde et de la paix.

O. FEUILLET.

PENSÉES

Sois ton valet afin d'être ton maître.

J.-J. ROUSSEAU.

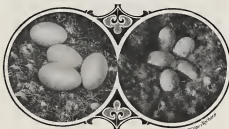
Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.

VAUVENARGUES.

La modestie donne du relief à tous les talents.

OUCLOS

NOUVELLE-ZEMBLE



NID DE CYGNE

NID D'OIE SAUVAGE

PENSÉES

Rappeler ses bienfaits, c'est imiter les usuriers.

SÉNÈQUE.

Qui borne ses désirs est toujours assez riche.

DELLILLE.

L'homme sans patience est une lampe sans huile.

A. DE MUSSET.

LES ACADEMIES

Lorsque Richelieu fonda l'Académie française, en 1634, l'idée de la création d'une académie n'était pas nouvelle.

Au ^ve siècle avant l'ère chrétienne, Platon réunissait ses disciples dans les magnifiques jardins d'Académos, près d'Athènes: c'est là l'origine du nom d'Académie, donné depuis à quantité d'assemblées de littérateurs, de savants et d'artistes.

ANOREXIE — ANÉMIE — CHLOROSE — DÉBILITÉ
TUBERCULOSES — CONVALESCENCE
FAIBLESSE — MALADIES DE
L'INTESTIN ET DE
L'ESTOMAC

Carnine Lefranco

De 1 à
5 cuillerées par jour,
à n'importe quel moment,
pure ou étendue d'un liquide quelconque
(bouillon excepté), eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.

FROID ou TIÈDE



CAFÉ ARABE

LE PLUS BEAU RÊVE

A notre époque où le prestige
Résulte de l'habileté,
Le monde est en proie au vertige.
Et court à la médiocrité,
Or, devant ces tours de voltige,
L'amour jaloux, fuit irrité,
Et la rose meurt sur sa tige,
De son inutile beauté.

Heureux qui peut, tel un grillon,
Loin de ce flévreux tourbillon,
Travailler en paix et sans trêve.

La Gloire nous tente ici-bas
Et gulde chacun de nos pas.
Mais l'Amour est le plus beau rêve!

AMÉLIE MESUREUR.

L'ALLEMAGNE



L'Allemagne, à la fin du XVII^e siècle, présentait un spectacle de corruption dans les mœurs et d'athéisme dans les idées fort peu remarqué des historiens d'alors, et qui rappelait presque l'Italie du siècle précédent... Déjà, de 1695 à 1700, lorsque Louis XIV penchait à son déclin, mais remplissait encore tout de l'éclat de sa gloire, l'Allemagne anticipant sur l'avenir de presque la moitié d'un siècle, pullulait de Louis XV obscurs, pires de cynisme et de débauche que le roi futur du Parcaux-Cerfs. Toujours rêveuse et toujours imitatrice, l'Allemagne se *répait* France quand elle imitait les vices de la cour du grand roi, et elle en exagérait le scandale,

comme, plus tard, elle prit les idées de la philosophie française, et en exagéra les conséquences pour s'en faire une originalité. On conçoit que ce dut être affreux. Au moins, Louis XIV, qui transgressa la loi sociale de la famille — le plus grand crime politique de sa maison — avait gardé la foi chrétienne et forçait les vices de son temps (même les siens) à l'hypocrisie. Mais tous ces principicules allemands, qui jouaient au Louis XIV avec la rage de leur petitesse et de leur insignifiance, dans des Versailles de paravent, taillés sur le modèle du vrai Versailles, ne forçaient, eux, que le trait des mauvaises mœurs, et ne trouvaient pas dans une conscience en proie à l'orgueil et à la négation protestante une seule raison pour enrayer sur cette pente là.

J. BARBEY D'AUREVILLY.

MUSÉE MODERNE DE BRUXELLES



LES MARCHANDS DE CRAIE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Frédéric

Les Docteurs Paul et Louis SPILLMANN

de la Faculté de Médecine de Nancy

Paul Spillmann commença ses études à Nancy, où il était interne des hôpitaux en 1865; mais il vint les terminer à Paris, où nous le trouvons externe en 1866, interne en 1867 et docteur en 1869. En 1878, au concours de Paris, il obtenait une place d'agrégé à la Faculté de Médecine de Nancy. En 1887, il devenait titulaire de la chaire de Clinique médicale à la même Faculté.

Les travaux du professeur Paul Spillmann sont des plus nombreux. Sa thèse de doctorat traite des syphillides vulvaires, et sa thèse d'agrégation est une étude de la tuberculisation du tube digestif. Il s'est occupé spécialement de la syphilis nerveuse et surtout de la paralysie générale et du tabès. Beaucoup de ses publications sont relatives à la dermatologie et à la syphiligraphie. On lui doit, en collaboration avec le docteur Doyon, une traduction : du *Traité de la Syphilis*, de Finger; du *Traité des Maladies de la peau*, de Unna, et du *Traité des Eaux minérales de l'Europe*, de Weber. Auparavant, il avait traduit les ouvrages de Frey, relatifs au microscope et à l'histologie, à une époque où ces sujets étaient encore peu cultivés dans notre pays.

Le docteur Spillmann a publié un *Précis de Diagnostic et d'exploration clinique*, qui est le livre de chevet des étudiants et des praticiens.

Enfin il a fondé à Nancy l'Œuvre lorraine des Tuberculeux, dont il est le président. C'est cette Œuvre qui est aujourd'hui propriétaire du Sanatorium de Lay-Saint-Christophe, qui peut rivaliser par son installation avec tous les sanatoriums populaires de l'étranger.

Le professeur Paul Spillmann, deux fois lauréat de l'Ecole de Médecine de Nancy, médaille de bronze de l'Assistance publique, lauréat de la Faculté de Médecine de Paris, est associé national de l'Académie de Médecine.

Fils du professeur Paul Spillmann, le docteur Louis Spillmann marche brillamment dans la voie que lui a tracée son père.

Externe des Hôpitaux de Nancy en 1894, dél-

gué aux fonctions d'Aide d'anatomie en 1895, interne en 1899, il soutenait pour le doctorat, en 1900, une thèse sur le rachitisme, qui valait au jeune docteur, déjà deux fois lauréat de la Faculté et titulaire du prix de l'Internat, le prix des Thèses.

Bientôt après, il devenait Chef de clinique médicale, et concourait avec succès pour l'agrégation. Agrégé libre aujourd'hui, le

docteur Louis Spillmann est chef des travaux de Pathologie générale médicale, et de séméiologie élémentaire, et chargé du cours de clinique des maladies syphilitiques et cutanées.

La production scientifique du docteur Louis Spillmann est déjà fort importante. On lui doit des recherches sur les altérations de la

moelle osseuse dans le jeune âge au cours des infections et intoxications, une étude sur l'œdème pulmonaire et l'anévrysme du cœur, en collaboration avec M. Parisot; une étude sur la paralysie générale, avec M. Perrin; un *Précis de diagnostic médical et d'exploration clinique*, avec M. Haushalter; des recherches sur le rôle éliminateur des leucocytes, avec M. Bruntz.

M. Louis Spillmann a encore donné, avec MM. Haushalter et Théry, un *Atlas de clinique iconographique* (100 pages de texte et 62 planches); une *Étude sur la syphilis osseuse* (un vol. avec 12 planches hors texte); et aussi une traduction de l'ouvrage : *La Syphilis et les Maladies vénériennes*, de Finger, de Vienne.

Syphiligraphie dès maintenant consacré par une belle étude sur la syphilis osseuse, le docteur Spillmann a introduit dans la thérapeutique cette notion bienfaisante, que les tabétiques doivent être traités comme les syphilitiques. Cette thérapeutique, qui ne donne rien dans la paralysie générale, est en effet souvent couronnée de succès dans le tabès.

Le docteur Louis Spillmann a d'ailleurs collaboré avec son père dans la question de l'Hospitalisation des tuberculeux, et a apporté une importante contribution à la création du Sanatorium de Lay-Saint-Christophe et au fonctionnement de l'Œuvre lorraine des tuberculeux.



PORTRAIT-CHARGE. — Les deux savants médecins de Nancy, le père et le fils, consacrent une partie de leur activité à la lutte contre les maladies sociales; le professeur Spillmann place au-dessus de toutes ses œuvres le sanatorium antituberculeux dont il est le créateur; et le docteur Louis Spillmann travaille plus particulièrement à l'extinction de la syphilis — que l'emploi du « 606 » permet d'espérer.



NAPOLÉON III

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de FLANDRIN.



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

N° 113

DÉCEMBRE 1912 (1)

ABONNEMENT

UN AN. — FRANCE... 12 Fr.
ÉTRANGER... 15 Fr.

LETTRE DE MARGUERITE A ARMAND

Marguerite Gautier et Armand Duval sont tout entiers absorbés par leur mutuel amour, lorsque M. Duval vient conjurer la jeune femme de lui rendre son fils. Marguerite se sacrifie, en faisant croire à Armand qu'elle ne l'aime plus. Quelque temps après, elle lui écrit, sur le point de mourir, la lettre suivante :

« Vous étiez parti depuis une heure quand votre père se présenta. Je vous fais grâce de l'impression que me causa son visage sévère. Votre père était imbu de vieilles théories, qui veulent que toute courtoisane soit un être sans cœur, sans raison, une espèce de machine à prendre de l'or, toujours prête, comme les machines de fer, à broyer la main qui lui tend quelque chose, et à déchirer sans pitié, sans discernement, celui qui la fait vivre et agir.

« Votre père m'avait écrit une lettre très convenable pour que je consentisse à le recevoir; il ne se présenta pas tout à fait comme il avait écrit. Il y eut assez de hauteur, d'impertinence et même de menaces, dans ses premières paroles, pour que je lui fisse comprendre que

j'étais chez moi et que je n'avais de compte à lui rendre de ma vie qu'à cause de

la sincère affection que j'avais pour son fils.

« M. Duval se calma un peu, et se mit cependant à me dire qu'il ne pouvait souffrir plus longtemps que son fils se ruinât pour moi; que j'étais belle, il est vrai, mais que, si belle que je fusse, je ne devais pas me servir de ma beauté pour perdre l'avenir d'un jeune homme par des dépenses comme celles que je faisais.

« A cela, il n'y avait qu'une chose à répondre, n'est-ce pas? c'était de montrer les preuves que, depuis que j'étais votre maîtresse, aucun sacrifice ne m'avait coûté



Ils ne cessent de le dire, de le crier, de le répéter, qu'un produit pharmaceutique — LE LEUR — remplace la viande crue, son jus, etc., mais personne ne les croit.... PARCE QUE ÇA N'EST PAS CROYABLE

pour vous rester fidèle sans vous demander plus d'argent que vous ne pouviez en donner. Je montrai les reconnaissances du Mont-de-Piété, les reçus des gens à qui j'avais vendu les objets que je n'avais pu engager, je fis part à votre père de ma résolution de me défaire de mon mobilier pour payer mes dettes, et pour vivre avec vous sans vous être une charge trop lourde. Je lui racontai notre bonheur, la révélation que vous m'aviez donnée d'une vie plus tranquille et plus heureuse, et il finit par se rendre à l'évidence et me tendre la main en me demandant pardon de la façon dont il s'était présenté d'abord.

« Puis il me dit :

« — Alors, madame, ce n'est plus par des remontrances et des menaces, mais par des prières, que j'essayerai d'obtenir de vous un sacrifice plus grand que tous ceux que vous avez encore faits pour mon fils.

« Je tremblai à ce préambule.

« Votre père se rapprocha de moi, me prit les deux mains et continua d'un ton affectueux :

« — Mon enfant, ne prenez pas en mauvaise part ce que je vais vous dire; comprenez seulement que la vie a parfois des nécessités cruelles pour le cœur, mais qu'il faut s'y soumettre. Vous êtes bonne, et votre âme a des générosités inconnues à bien des femmes qui peut-être vous méprisent et ne vous valent pas. Mais songez qu'à côté de la maîtresse il y a la famille; qu'outre l'amour il y a les devoirs; qu'à l'âge des passions succède l'âge où l'homme, pour être respecté, a besoin d'être solidement assis dans une position sérieuse. Mon fils n'a pas de fortune, et cependant il est prêt à vous abandonner l'héritage de sa mère. S'il acceptait de vous le sacrifice que vous êtes sur le point de faire, il serait de son honneur et de sa dignité de vous faire en échange cet abandon qui vous mettrait toujours à l'abri d'une adversité complète. Mais ce sacrifice, il ne peut l'accepter, parce que le monde, qui ne vous connaît pas, donnerait à ce consentement une cause

déloyale qui ne doit pas atteindre le nom que nous portons. On ne regarderait pas si Armand vous aime, si vous l'aimez, si ce double amour est un bonheur pour lui et une réhabilitation pour vous; on ne verrait qu'une chose, c'est qu'Armand Duval a souffert qu'une fille entretenue, pardonnez-moi, mon enfant, tout ce que je suis forcé de vous dire, vendît pour lui ce qu'elle possédait. Puis le jour des reproches et des regrets arriverait, soyez-en sûre, pour vous

comme pour les autres, et vous porteriez tous deux une chaîne que vous ne pourriez briser. Que feriez-vous alors? Votre jeunesse serait perdue, l'avenir de mon fils serait détruit; et moi, son père, je n'aurais que de l'un de mes enfants la récompense que j'attends des deux. Vous êtes jeune, vous êtes belle, la vie vous consolera; vous êtes noble, et le souvenir d'une belle action rachètera pour vous bien des choses passées. Depuis six mois qu'il vous connaît, Armand m'oublie. Quatre fois je lui ai écrit sans qu'il son-



SARAH BERNHARDT, dans *La Dame aux Camélias*

geât une fois à me répondre. J'aurais pu mourir sans qu'il le sût! Quelle que soit votre résolution de vivre autrement que vous n'avez vécu, Armand qui vous aime ne consentira pas à la réclusion à laquelle sa modeste position vous condamnerait, et qui n'est pas faite pour votre beauté. Qui sait ce qu'il ferait alors! Il a joué, je l'ai su; sans vous en rien dire, je le sais encore; mais, dans un moment d'ivresse, il eût pu perdre une partie de ce que j'amasse depuis bien des années, pour la dot de ma fille, pour lui, et pour la tranquillité de mes vieux jours. Ce qui eût pu arriver peut arriver encore. Etes-vous sûre en outre que la vie que vous quitteriez pour lui ne vous attirerait pas de nouveau? Etes-vous sûre, vous qui l'avez aimé, de n'en point aimer un autre? Ne souffrirez-vous pas enfin des entraves que votre liaison mettra dans la vie de votre amant, et dont vous ne pourriez peut-être pas le consoler, si, avec l'âge, des idées d'ambition succèdent à des rêves d'amour? Réfléchissez



Le Docteur PICQUÉ

à tout cela, madame : vous aimez Armand, prouvez-le-lui par le seul moyen qui vous reste de le lui prouver encore : en faisant à son avenir le sacrifice de votre amour. Aucun malheur n'est encore arrivé, mais il en arriverait, et peut-être de plus grands que ceux que je prévois. Armand peut devenir jaloux d'un homme qui vous a aimée; il peut le provoquer, il peut se battre, il peut être tué enfin, et songez à ce que vous souffririez devant ce père qui vous demanderait compte de la vie de son fils. Enfin, mon enfant, sachez tout, car je ne vous ai pas tout dit, sachez donc ce qui m'amenait à Paris. J'ai une fille, je viens de vous le dire, jeune, belle, pure comme un ange. Elle aime, et elle aussi elle a fait de cet amour le rêve de sa vie. J'avais écrit tout cela à Armand, mais, tout occupé de vous, il ne m'a pas répondu. Eh bien, ma fille va se marier. Elle épouse l'homme qu'elle aime, elle entre dans une famille honorable qui veut que tout soit honorable dans la mienne. La famille de l'homme qui doit devenir mon gendre a appris comment Armand vit à Paris, et m'a déclaré reprendre sa parole si Armand continue cette vie. L'avenir d'une enfant qui ne vous a rien fait, et qui a le droit de compter sur l'avenir, est entre vos mains. Avez-vous le droit et vous sentez-vous la force de le briser? Au nom de votre amour et de votre repentir, Marguerite, accordez-moi le bonheur de ma fille.

« Je pleurais silencieusement, mon ami, devant toutes ces réflexions que j'avais faites bien souvent, et qui, dans la bouche de votre père, acquiesçaient encore une plus sérieuse réalité. Je me disais tout ce que votre père n'osait pas me dire, et ce qui vingt fois lui était venu sur les lèvres : que je n'étais après tout qu'une fille entretenue, et que, quelque raison que je donnasse à notre liaison, elle aurait toujours l'air d'un calcul; que ma vie passée ne me laissait aucun droit de rêver un pareil avenir, et

que j'acceptais des responsabilités auxquelles mes habitudes et ma réputation ne donnaient aucune garantie. Enfin, je vous aimais, Armand. La manière paternelle dont me parlait M. Duval, les chastes sentiments qu'il évoquait en moi, l'estime de ce vieillard que j'allais conquérir, la vôtre que j'étais sûre d'avoir plus tard, tout cela éveillait en mon cœur de nobles pensées qui me relevaient à mes propres yeux, et faisaient parler de saintes vanités, inconnues jusqu'alors. Quand je songeais qu'un jour ce vieillard, qui m'implorait pour l'avenir de son fils, dirait à sa fille de mêler mon nom à ses prières, comme le nom d'une mystérieuse amie, je me transformais et j'étais fière de moi. L'exaltation du moment exagérât peut-être la vérité de ces impressions : mais voilà ce que j'éprouvais, ami, et ces sentiments nouveaux faisaient taire les conseils que me donnait le souvenir des jours heureux passés avec vous.

« — C'est bien, monsieur, dis-je à votre père en essuyant mes larmes. Croyez-vous que j'aime votre fils?

« — Oui, me dit M. Duval.

« — D'un amour désintéressé?

« — Oui.

« — Croyez-vous que j'avais fait de cet amour l'espoir, le rêve et le pardon de ma vie?

« — Ferment.

« — Eh bien, monsieur, embrassez-moi une fois comme vous embrasseriez votre fille, et je vous jure que ce baiser, le seul vraiment chaste que j'aie reçu, me fera forte contre mon amour, et qu'avant huit jours votre fils sera retourné auprès de vous, peut-être malheureux pour quelque temps, mais guéri pour jamais.

« — Vous êtes une noble fille, répliqua votre père, en m'embrassant sur le front, et vous tentez une chose dont Dieu vous tiendra compte. »

ALEXANDRE DUMAS FILS.

(La Dame aux Camélias).

CARNINE LEFRANÇO

Pur suc de Viande de Bœuf crue INALTÉRABLE
CONCENTRÉ dans le vide et à froid

CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES DE L'ESTOMAC et de l'INTESTIN
ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE
TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHLOROSE

De 1 à 5 cuillères à bouche par jour
par ou streps d'un lapide quelconque
ou mélangé au naturel. Eau, lait, etc.
(pas de bouillon), FROID ou TIÈDE

Dépot Général: ÉTABLISSEMENTS FUMOUZE, 78 F^{ts} Denis - PARIS

LES PREMIERS PHILOSOPHES

SOCRATE

Socrate vécut à Athènes, au ^{ve} siècle avant notre ère. Fils d'une sage-femme, il mena une existence modeste entre son épouse Xantippe, — une mégère, — et ses disciples. Le succès de son enseignement, purement oral, — Socrate ne nous a laissé aucun ouvrage, — porta ombrage aux puissants du jour : accusé de corrompre la jeunesse, ce sage, qui fut un juste, fut condamné à boire la ciguë ; il attendit héroïquement la mort, en devisant de l'immortalité de l'âme.

PHILOSOPHIE. C'est une philosophie morale, qui ne prétend pas à rechercher la substance de l'univers, mais poursuit la seule étude de l'homme. La fameuse méthode socratique — une série de procédés très simples qui trouvent leur application dans le dialogue, — révèle l'esprit à

lui-même et le contraint en quelque sorte à la vérité. Socrate dégage ainsi les idées générales, objet de la science, laquelle est elle-même la condition nécessaire et suffisante de la vertu.

UNE PENSÉE DE
SOCRATE. *ἄνōti seauton*, connais-toi toi-même !
Ce principe prépare la psychologie en même temps qu'il fonde la morale ; c'est par là que Socrate est un grand précurseur.



SOCRATE



COMMENT DOIT-ON PRÉPARER le JUS de VIANDE CRUE ?

- La première chose à décider est celle-ci : Quelle viande prendre pour cette préparation.
- TOUTES nos Expériences ont été faites avec de la VIANDE de BŒUF, et c'est bien avec cette viande,
- prise dans la tranche très riche en suc, que l'on
- prépara le jus administré aux premiers malades soumis
- à la zomothérapie. »

Dr J. HÉRICOURT. — *La Zomothérapie*.

LA CARNINE LEFRANCQ NE CONTIENT QUE DU
JUS CONCENTRÉ de CUISSES de BŒUF CRUES

MON PAYS

(MEIS)

Le petit vin de chez nous
Est chose légère ;
J'en avale de grands coups ;
Il ne grise guère.
Il me fait, quand je le bois,
Le cœur et l'esprit plus droits :
Et Rabelais autrefois
En but à plein verre !
La campagne de chez nous
A le charme intime.
Point de paysages fous,
Point d'horreur sublime :
Mais des prés moelleux aux pieds ;
Petits bois, petits sentiers ;
Et des rangs de peupliers
Dont tremble la cime.
Les bonnes gens de chez nous
Ont peu de science,
Mais de l'esprit presque tous
Et de la vaillance.
Ici, plus d'un travailleur
Vrai Gaulois, garde en sa fleur
Le bon sens libre et railleur
De la vieille France.
Le grand fleuve de chez nous
A mainte lubie.
Ses bancs de sable et ses trous,
Chacun s'en mêlle.
Il est fainéant, c'est sûr ;
Mais il contient tant d'azur
Qu'à voir couler son flot pur
Je passe ma vie.

JULES LEMAITRE,
de l'Académie française.

Le Docteur PICQUÉ

Le docteur Lucien Picqué est un évadé de la médecine militaire, où il ne fit d'ailleurs guère qu'entrer et sortir, puisque, docteur en 1876 et stagiaire au Val-de-Grâce en 1877, il donnait sa démission en 1880, étant alors aide-major à l'Hôpital du Gros-Caillou.

Le docteur Picqué, rendu à la vie civile, entra dans la carrière des concours, qui se présentait particulièrement difficile pour lui, étant donnée son origine. Cependant il arrivait bientôt chef de clinique adjoint (1881), puis chef de clinique titulaire (1884), chirurgien adjoint des Asiles de la Seine (1886) et chirurgien des Hôpitaux, en 1887.

Entre temps, il avait abordé le concours d'Agrégation, où il était deux fois admissible, en 1886 et en 1889.

De 1882 à 1886, le docteur Picqué, qui a bien la vocation de l'enseignement, fit un cours de pathologie externe à l'École pratique, et en 1885-86, des conférences de clinique chirurgicale à l'Hôtel-Dieu.

Sa thèse de doctorat, sur l'*Intervention chirurgicale dans le cancer utérin*, faisait pressentir une vocation modérée pour la chirurgie d'armée. A l'agrégation, le sort lui donnait à traiter, comme sujet de thèse, les *Anomalies de développement et les maladies congénitales du globe oculaire*.

Le docteur Picqué a écrit de nombreux articles de dictionnaires sur les hernies, la rupture de l'urètre, les maladies chirurgicales des organes génitaux externes de la femme, les tumeurs blanches, etc.

Tout récemment il publiait une importante étude sur la psychothérapie et la psychothérapeutique chirurgicale; et à la Société de chirurgie, il s'attachait avec conviction à combattre, par les indications plus élargies de la trépanation, les suites souvent pénibles des traumatismes crâniens.

Enfin, le 30 Juillet dernier, il lisait à l'Académie de Médecine une fort intéressante étude sur les nombreuses

variétés de psychopathies génitales, particulièrement sur celles signalées au siècle dernier par Loiseau sous le nom de folie sympathique. Il concluait en affirmant, que si des troubles psychiques peuvent résulter d'une infection ayant son foyer dans l'utérus, cependant les conséquences de la suppression d'un utérus sont absolument nulles au point de vue psychique.

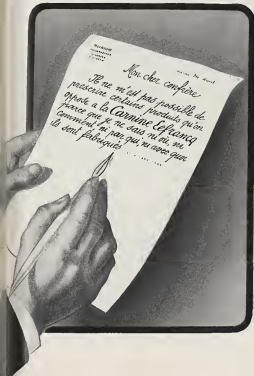
Le docteur Picqué, chirurgien en chef du Pavillon de Chirurgie de l'Asile Ste-Anne, chirurgien de l'Hôpital Lariboisière, membre du Comité permanent des Congrès français de chirurgie, est chevalier de la Légion d'Honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Picqué, qui vient sans doute d'alléger une malade de son utérus — opération sans conséquence au point de vue psychique, — est en train de recoudre le ventre de l'opérée.

DIVERSES DÉNOMINATIONS DE L'ARGENT

L'argent que touchent les chefs d'État s'appelle : liste civile. Salaire est pour les hommes de journée; paie, pour les ouvriers; gages, pour les domestiques; appointements, pour les employés; prélèvements, pour les patrons; honoraires, pour les hommes de loi et les médecins; coupons, pour les obligataires; dividendes, pour les actionnaires; trimestres, pour les rentiers; jetons de présence, pour les administrateurs; remises, pour les boursiers; primes, pour les agents d'assurances; prêt, pour les soldats; solde, pour les officiers; droits, pour les auteurs; retraite, pour les pensionnés; traitement, pour les fonctionnaires; indemnité, pour les députés; émargement, pour les ministres; cachets, pour les acteurs; droit des pauvres, pour l'Assistance publique, etc., etc., sans oublier « la galette ».





INNOCENCE

Reproduction par la photographie des
couleurs d'un tableau de LANCRET
(Musée du Louvre)



LANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

SEPTIÈME ANNÉE

N° 114

DÉCEMBRE 1912 (2)

ABONNEMENT

UN AN. — FRANCE. . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

NUIT DE NOËL AU PAYS BASQUE



Une nuit de Noël, en pays basque-espagnol, une nuit si douce que l'on dirait une nuit d'avril.

Un vieux couvent de capucins isolé, dans la campagne : grands murs d'un gris pâle et d'un aspect chimérique sous les étoiles de bientôt minuit. Une porte entr'ouverte — celle de la chapelle — trace une raie de lumière jaune au milieu de tout le bleuâtre nocturne, et laisse filtrer, dans l'air si fraîchement pur du dehors, une odeur d'encens.

Elle est déjà remplie, cette chapelle, de tous les paysans des villages d'alentour et, en y entrant, c'est un effet inattendu que de s'y trouver comme dans un nuage, d'y voir à peine, dans une nuit différente de celle de la campagne, à travers une si épaisse fumée d'encens qu'il y a du vague de vision épandu sur les capucins immobiles devant l'autel et sur les femmes uni-

formément voilées de noir, immobiles dans la nef.

Au murmure des litanies, qui se chante à demi-voix dans le lointain du chœur, une impression étrangement funèbre se dégage dès l'abord de cet amas de femmes, dont les têtes enveloppées de drap noir s'inclinent vers la terre. Toutes ont mis la mantille de deuil, qu'il est d'usage, en pays basque, de porter pendant les cérémonies religieuses et qui a pour but de bien marquer l'humaine fragilité.

La mort, ici, tout est pour la rappeler. Et il semble qu'elle plane lourdement au-dessus de ces quelques centaines de têtes courbées. Chaque dalle de cette église est une dalle funéraire, et l'on a conscience que ce sol où l'on marche est plein d'ossements. De cette foule de paysans et de pauvres, où les vieillards dominent, s'exhale une odeur de cadavre que l'encens ne dissimule pas. On entend ça et là des toux creuses qu'exagère la sonorité de la voûte. Et, de fait, ce n'est que la terrifiante pensée de la mort qui, ce soir, réunit là tous ces êtres d'un jour, pour l'effort en com-

VOUS POUVEZ TOUT ATTENDRE DE LA CARNINE LEFRANCQ

même l'in vraisemblable. . . . même la reconnaissance de vos malades.

ESSAYEZ !

mun d'une prière. C'est contre la mort que sonnent toutes ces cloches d'églises, dont le bruit s'élève en ce moment de partout et remplit le silence.

Et c'est contre la mort aussi qu'a été érigée cette grande Vierge blanche, seule éclairée par la flamme des cires, dans la chapelle sombre... Oh! si souriante et si blanche, cette grande Vierge, au milieu de guirlandes de roses blanches: sorte de trompeuse vision infiniment douce, et qui pose radieusement sur l'autel, parmi les nuages de l'encens.

L'encens de plus en plus s'épaissit dans la nef. Et les statues des

saints se confondent avec les immobiles moines, dont les barbes, les chevelures sont archaïques, autant que celles des images de bois ou de pierre.

Cependant, ces litanies murmurées si bas ne sont qu'une sorte d'incantation préliminaire, de préparation à quelque chose d'autre, qui va se passer et que la foule attend. Au-dessus des fidèles, agenouillés ou assis, un vaste jubé mystérieux, grillé comme un harem, s'avance en voûte depuis le mur de façade jusqu'au tiers de l'église; on sent qu'il est rempli d'assistants invisibles, et parfois il s'en échappe des sons de tambour, des cliquetis de paillettes, comme si l'on se disposait là pour quelque étonnante musique.

Maintenant voici l'heure, et la messe va commencer. D'autres cierges, plus nombreux, s'allument. Une dizaine de moines, dont les robes et les capuches sont de soie blanche, entrent rituellement dans le chœur nuageux, précédés de diacres qui portent des lanternes au bout de longues hampes. Tout cela, ancien, fané et demi-barbare.

Et alors, tout à coup, dans le jubé sacré, là-haut, en l'air, éclate une musique stridente et étrange, qui fait presque frissonner après le berceement monotone des litanies.

C'est que le Christ est né, c'est que le triomphateur de la mort vient d'apparaître au monde, et l'on salue sa venue avec une soudaine et folle allégresse! Deux ou trois hautbois, qui ont le mordant des musettes bédouines, mènent un chœur éperdument joyeux de voix d'hommes, scandé par une trentaine de tambours de basque

et par une légion de castagnettes. Et tout cela, qui est si dissonant et si imprévu dans une église, arrive pourtant à produire, par son étrangeté même, une sorte de saisissement religieux. Ce sont de très vieux Noël du pays de Guipuzcoa, rapides et alertes comme des habaneras ou

des ségúidilles. Et les moines, qui font dans le jubé tout ce bruit de sauvage fête, accompagnent leur musique d'une sorte de pas rituel; on les entend s'agiter en cadence, on voit trembler sur les murailles leurs ombres dansantes.

La messe, très compliquée, très longue, se continue dans

un étourdissant fracas de hautbois et de notes humaines en fausset nasillard; au-dessus de toutes les têtes noires enveloppées de voiles, au-dessus des vieux châles misérables, des vieilles chevelures grises, dans la fumée toujours plus épaisse de l'encens, les cantiques d'autrefois se succèdent avec une exaltation croissante, rythmés toujours par le petit tonnerre cuivré des tambourins, par le bruit sec et léger des innombrables castagnettes sonnant entre des doigts agiles...

Puis, quand tout est fini, il y a un mouvement pressé des paysans et des pauvres vers le chœur, où une poupée vient d'arriver dans les bras d'un capucin qui l'offre aux baisers des fidèles, une pauvre impuissante poupée que l'on a pris soin d'envelopper dans des maillots d'enfant et qui représente le Sauveur nouveau-né...

Et maintenant on se disperse, dans la nuit plus froide et plus bleue.

Et pendant mon retour solitaire, j'ai conscience d'être déshérité mille fois plus que le dernier de ces humbles, de ces vieillards ou de ces pauvres, qui, tout à l'heure, en priant comme avaient prié ses ancêtres, embrassait la naïve poupée dans ses langes.

Ces souvenirs remontent à 1898. Aujourd'hui, la messe de minuit des capucins est dite à huis clos, et l'on n'y chante plus les vieux Noël basques, accompagnés de castagnettes, depuis que de jeunes touristes modernes, d'une éducation exquise, sont venus y faire scandale.

PIERRE LOTI, de l'Académie Française.



EN PAYS BASQUE. — VUE DE FONTARRABIE (ESPAGNE)



Le Docteur DELAUNAY

LES VIEILLES VILLES

J'aime ces vieilles cités qui conservent leur physionomie primitive et nous présentent l'image du passé. Les villes modernes, avec leurs grandes lignes droites, leur régiment de maisons et leur plan symétrique, nous montrent tout d'un coup tout ce qu'elles sont. Les vieilles villes nous attirent peu à peu dans leur ombre mystérieuse, et nous surprennent à tout instant par quelque révélation inattendue, par un balcon ou une tourelle d'une grâce exquise, par une inscription qui éveille en nous une pensée pieuse ou nous rappelle un fait historique, par des armoiries conquises en un glorieux combat, par une statuette qui atteste l'authenticité d'une légende. Les villes modernes sont comme de vaniteux parvenus qui étalent fastueusement aux regards tout ce qu'ils possèdent. Les vieilles villes sont comme les grottes de fées, toutes pleines de secrets trésors. Les villes modernes ne peuvent dire que l'histoire du jour. Les vieilles villes racontent l'histoire de l'ancien temps, les mœurs et les traditions de nos aïeux.

Xavier MARMIER.

(En Alsace).



LA FONTAINE DU LION à Bouxwiller (Alsace)

Dessin de C. EHREMAN

SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE

CONCENTRÉ

CARLINE LEFRANÇO



RECONSTITUANT IDÉAL

CONVALESCENCES

ANÉMIE - CHLOROSE

DÉBILITÉ - TUBERCULOSE

ANOREXIE - NÉURASTHÉNIE

MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

HISTOIRE DU " NOËL " D'ADAM

On connaît l'auteur de la musique du Noël, mais on ignore presque généralement l'auteur des paroles.

L'Histoire en est curieuse : En 1845, vivait à Roquelaure dans le Gard, un commissionnaire en vins, qui à l'occasion, sacrifiait à la Muse. L'idée de ce Noël, qui devait devenir célèbre, lui vint une nuit, en Avignon, sur l'impériale d'une diligence. Une des personnes qui occupait le coupé entendit le rimeur, lui demanda de copier les vers, et quelque temps après les remit au compositeur Adolphe Adam, qui écrivit la musique de ces paroles que tout le monde a dans l'oreille :

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle...

Par la suite, le commissionnaire en vins composa un poème philosophique de 5.000 vers, mais il ne retrouva pas l'inspiration heureuse qu'il avait vécue sur le haut d'une diligence, une nuit de Noël, pendant que les étoiles étincelaient au firmament par une froide nuit de décembre.

LE BARBIER CHINOIS

Le barbier chinois est un personnage des plus singuliers et qui n'a pas son équivalent au monde. Dès le matin, il court les rues à toutes jambes, portant sur l'épaule, aux deux extrémités d'un long bambou terminé par la figure d'un animal chimérique, tout l'attirail de son métier. Son regard exercé a bientôt découvert un passant dont le crâne n'est pas parfaitement net; il bondit vers lui, le saisit au passage, et la pratique ainsi prise au vol se trouve aussitôt installée sur un escabeau, sous un large parasol fiché en terre.

En un clin d'œil, tout est prêt; l'eau tiédit sur un réchaud; la cuvette, les pinces, la brosse à oreilles, la perle de corail fixée à un manche d'ivoire et destinée à nettoyer l'œil, sont sorties de leurs étuis; alors commence le shan-pao, opération mystérieuse, passes magnétiques, dont l'effet rapide est une douce somnolence procurée au patient. Dans cet état, sa tête appesantie se laisse balloter en tous sens, elle obéit aux mouvements du barbier, qui, d'une main prompte, y promène son rasoir triangulaire, au large dos fort lourd et d'autant plus facile à manier; sous les éclairs d'acier qu'il jette au soleil, le crâne devient d'une blancheur parfaite et prend les apparences d'une boule

d'ivoire. On passe ensuite à la toilette de la natte, dont les Chinois prennent un grand soin, oubliant que c'est un signe de servitude, et que plusieurs milliers de leurs ancêtres, lorsque fut rendu, en 1620, l'édit qui ordonnait à tous les Chinois, sous peine de mort, d'adopter la coiffure tartare, préférèrent porter leur tête sous le glaive du bour-

reau, que de la confier au rasoir du barbier. On la lave, on la parfume, on la tresse serrée, cette natte qui a fait tant de victimes, et à laquelle on est si bien accoutumé aujourd'hui. C'est, d'ailleurs, il faut le reconnaître, un appendice fort utile, et qui rend les services les plus imprévus: le domestique s'en sert pour épousseter les



COIFFEURS AMBULANTS DANS LES RUES DE CANTON

meubles, le maître d'école en donne sur les doigts à ses élèves récalcitrants, l'ânier n'a pas d'autre fouet pour émoustiller sa bête, l'homme lassé de l'existence n'a pas besoin de chercher d'autre corde pour se pendre; c'est cette natte qu'empoigne le barbier pour maintenir l'opéré dans la bonne position; c'est elle, enfin, que le bourreau saisit pour décapiter le condamné. Elle n'est gênante que pour le travailleur, qui est obligé de l'enrouler autour de son crâne.

JUDITH GAUTHIER.

LES ÉTRENNES

La coutume des étrennes dans les Cours est très ancienne et elle-même régie par le protocole. Dans les mémoires de Sully, nous voyons Henri IV recevoir, avec une charmante bonhomie, des bourses de jetons d'or et d'argent et des sacs d'écus neufs que son ministre lui apportait, afin de les distribuer à la Reine, au Dauphin, aux femmes de chambre de la Reine et des enfants de France et enfin aux invalides qui se massaient aux portes du Louvre.

Ces vieux usages sont surtout observés en Angleterre. Edouard VII offrait chaque année à la Reine un bijou magnifique, des fourrures admirables et douze flacons d'eau de lavande, son parfum favori. A l'empereur Guillaume, le Roi envoyait une caisse d'épices, un plum pudding énorme et une hure de sanglier, gracieuseté à

laquelle l'empereur d'Allemagne répondait par l'envoi d'une simple photographie avec dédicace amicale.

Le Sultan, dont on connut les prodigalités, envoyait à chaque chef d'Etat une boîte en bois des îles remplie de parfums et de confitures. Depuis sa déchéance, cet usage ne s'est pas continué.

L'empereur de Russie donne des étrennes aux seuls membres de sa famille, aux fonctionnaires et employés du palais, mais ils sont très nombreux, et le nombre des cadeaux atteint près de cinq mille. C'est un jour qui coûte cher à la cassette impériale.

M. Fallières suit l'exemple du Tsar, mais il est probable que le chiffre de la dépense est moins élevé!...

LE CULTE DE JEANNE D'ARC



Pour qu'un peuple soit vraiment un peuple, une nation une et indivisible, il ne suffit pas qu'il ait la même langue, les mêmes lois, les mêmes mœurs; il faut qu'il ait la volonté commune d'être, de vivre, de durer; il faut que chacun de ses membres comprenne qu'il est la partie d'un tout, la cellule d'un organisme, la note d'une harmonie; que chacun ait la perception nette de son rôle dans la société, de ses droits, de ses devoirs, de ses responsabilités; il faut, en un mot, qu'il y ait de la part de tous, une coopération réfléchie, une contribution

voulue à l'œuvre générale. Mais qu'elle qu'elle ait été, depuis Jeanne, l'œuvre des siècles, cette noble fille a illuminé le sien d'une apparition radieuse. Elle a été l'aurore de la patrie, et les rayons de sa chaste figure éclairent encore le ciel de France. Elle plane au-dessus des partis; elle n'est prisonnière d'aucune secte, d'aucun groupe, d'aucune école. Ce serait diminuer et fausser son souvenir que de le mêler à nos luttes politiques.

Chacun de nous a le même droit et le même devoir de l'admirer et de l'aimer, car elle incarne et résume ce qu'il y a de commun dans les sentiments des Français de tous les partis: l'inaltérable dévouement à la patrie et la passion de l'indépendance nationale.

Raymond POINCARÉ, de l'Académie française.

PENSÉES
ET MAXIMES

Le père de la gloire et de la félicité, c'est le travail.

EURIPIDE.

Celui qui veut une chose en vient à bout, mais le plus difficile est de vouloir.

J. DE MAISTRE.

Un caractère impétueux dicte ses volontés; une intelligence avisée les inspire.

A. TOURNIER.

Nul ne peut travailler honnêtement pour lui-même, sans travailler utilement pour tout le monde.

BASTIAT.

En ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

MARIVAUX.



LA SONGEUSE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Mats (Musée de Bruxelles).

DE LA
COMTESSE DIANE

La vieillesse paraît hideuse tant qu'on n'a pas à choisir entre la vie et la mort.

Gâter les enfants, c'est les tromper sur la vie qui, elle, ne gâte pas les hommes.

Etre triste, c'est presque toujours penser à soi.

On est tenté de croire qu'on fait le bien, dès qu'on se sacrifie, comme l'égoïsme, l'abnégation a son aveuglement.

L'amour maternel est fait de dévouement et d'égoïsme; la mère ne sent que son dévouement, les étrangers sentent son égoïsme.

LA CARNINE LEFRANCQ EST ABSOLUMENT INOFFENSIVE

ce qui permet de l'employer sans appréhension dans la Médecine Infantile
OÙ ELLE RÉUSSIT FORT BIEN

N'INFLIGEZ PAS AUX ENFANTS
LE SUPPLICE DES DROGUES ÉCŒURANTES

Huile de Morue — Emulsions — Sirop
Antiscorbutique — Vins Médicinaux, etc.

MÉDICATIONS A LONGUE ÉCHÉANCE

LA CARNINE, DIX FOIS PLUS ACTIVE
LEUR EST SUPÉRIEURE

Elle est acceptée avec plaisir,
Elle ne constipe jamais,

Et provoque toujours l'appétit à bref délai.

NOUS VENONS DE CRÉER POUR LES ENFANTS LE FLACON A 3 FRANCS

Le Docteur DELAUNAY

Eugène Delaunay, interne des Hôpitaux de Paris, fit un internat exclusivement chirurgical; dans ses deux dernières années, il fut, à Saint-Louis et à Broca, interne de Péan et de Pozzi.

En 1893, au moment où Péan venait de fonder l'hôpital libre qui porte aujourd'hui son nom, celui-ci demanda au docteur Delaunay, qui venait de terminer son internat, de le suivre comme chef de clinique; deux ans après, il le nommait chirurgien-adjoint. En 1898, à la mort de Péan, le docteur Delaunay lui succéda dans son Service avec le titre de Chirurgien en chef.

Le nouveau Chirurgien en chef de l'Hôpital Péan s'appliqua dès lors à perfectionner les méthodes du maître; il fit de fréquents voyages à l'étranger, visitant les cliniques et les hôpitaux. Il pratique d'ailleurs toute la chirurgie générale, mais a une prédilection marquée pour la chirurgie abdominale, gynécologique et gastro-intestinale.

Cherchant toujours la simplification opératoire, le docteur Delaunay n'a jamais inventé d'instrument; il considère en effet que c'est la main, et non l'outil qui doit être habile. Tout en étant partisan de la rapidité opératoire, il est l'adversaire de la tendance à faire de la chirurgie un sport. Il

pense qu'il faut faire vite et bien, mais que jamais la sécurité ne doit être sacrifiée à la vitesse. Enfin il considère que le progrès en chirurgie doit tendre à rendre celle-ci conservatrice.



La thèse du docteur Delaunay, traitant des *Opérations conservatrices de l'ovaire*, indique déjà cette tendance. On doit d'ailleurs à cet habile chirurgien de nombreux travaux sur la cure des hernies ombilicales, sur les fibromes, sur l'hystérectomie abdominale.

Il a écrit sur la technique de l'hystérectomie vaginale, dont il reste un partisan convaincu, fidèle en cela à la doctrine de Péan; sur la grossesse extra-utérine; sur la résection du cæcum; sur la gastrectomie et la gastro-entérostomie. Enfin il a donné une nouvelle théorie sur la pathogénie de l'appendicite, et un nouveau procédé de cure des fistules vésico-vaginales. Le docteur Delaunay est officier de la Légion d'honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Une jeune personne, que le docteur Delaunay vient sans doute de soulager de son utérus par l'hystérectomie vaginale, semble constater avec satisfaction « qu'il n'y paraît pas ».

Au fond, une autre malade, en position, attend la même opération.

Papillons, ô papillons,
Restez au ras des sillons
Tout au plus courez la brande:
C'est assez pour vos ébats.
Qu'allez-vous faire là-bas.

Tout petits sur la mer grande ?

— Laissez-nous, décourageux !
Il faut bien voir d'autres jeux
Que ceux dont on a coutume.
Quand on est lassé du miel,
Ne sait-on pas que le fiel
Est doux par son amertume ?

— Mais des fleurs pour vos repas,
Là-bas vous n'en aurez pas.
On n'en trouve que sur terre.
Pauvres petits malheureux,
Vous mourrez le ventre creux
Sur l'eau nue et solitaire.

PAPILLONS ET POÈTES



— O l'ennuyeux raisonneur
Qui met sur notre bonheur
L'éteignoir d'avis moroses !
Ne vois-tu pas que ces prés
Liquides sont diaprés
De lils, d'œillets et de roses ?

— Papillons, vous êtes fous.
Ces fleurs-là, m'entendez-vous,
Ce sont les vagues amères
Où les rayons miroitants
Font éclore le printemps
Dans un jardin de chimères.

— Qu'importe, si nous croyons
Aux fleurs de qui ces rayons
Dorent la belle imposture !
Dût-on ne point les saisir,
N'est-ce pas encore plaisir
Que d'en risquer l'aventure ?

— Allez, vous avez raison.
Comme vous à l'horizon
Mes vœux portent leur offrande.
Poètes et papillons,
Partons en gais tourbillons.
Tout petits sur la mer grande.



Parses actions multiples la **CARNINE LEFRANÇO**
s'affirme comme étant un agent reconstituant de
premier ordre, doué de vitalité régénératrice rapide
du sang, accroissant le poids du corps et renforçant
les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis
des intoxications du froid et des hémorragies.



LE PONT D'AMOUR
Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de DILLENS ADOLPHE (1821-1877) (Musée Moderne de Bruxelles)